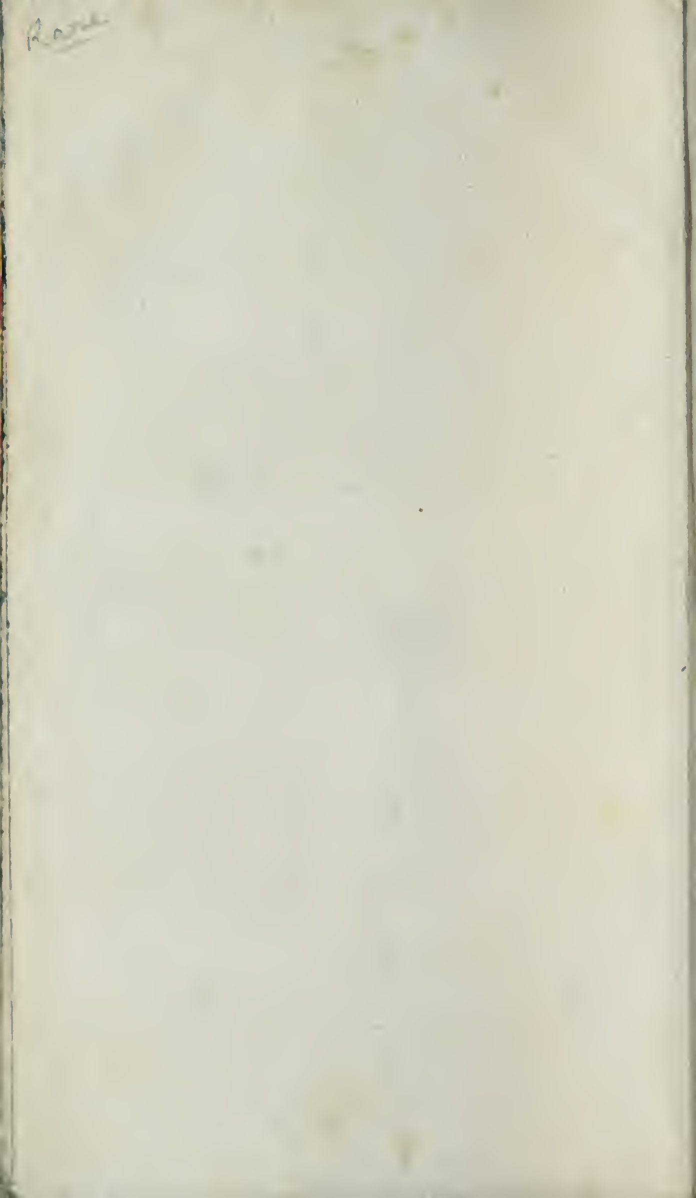










CE
Coll. spéc.

LES

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA FOSSE,

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.

NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Auguſtins.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quay de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

LAURENT DURAND, rue Saint Jacques.

LES

ŒUVRES DE MONSIEUR DE LA FOSSE,

NOUVELLE EDITION,

Revûe corrigée & augmentée de ses Poësies diverses.

TOME PREMIER.



A PARIS;

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

Des Piéces contenues dans le premier Volume.

POLIXENE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la premiére fois en 1686, & remise au Théâtre le 4 Mars 1718.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ESPINOY.



ONSEIGNEUR,

Cet Ouvrage que je prends la liberté de dédier à Votre Alteſſe, lui avoit déja été lû plusieurs fois, avant que d'être expoſé ſur le Théâtre. C'eſt par votre goût, MONSEIGNEUR, *c'eſt ſur la juſteſſe de vos ſentimens que je me ſuis aſſuré de ce qu'il y avoit alors qui dût plaire ou déplaire au public; & je n'ai laiſſé de fautes que dans les endroits, où la foibleſſe de mon génie ne m'a pas permis de profiter de*

vos lumiéres. Je puis même dire que l'estime avec laquelle vous aviez parlé de cette Tragédie, avant sa représentation, avoit déja disposé tout le monde à l'écouter favorablement. Ainsi, MONSEIGNEUR, *cette protection que j'ose vous demander ici, n'est qu'une continuation de celle, dont vous avez déja bien voulu l'honorer. Ce me seroit en même temps une occasion bien naturelle de satisfaire les sentimens de ma reconnoissance, en faisant l'éloge de mon Protecteur, & de marquer par là l'honneur que fait aux Belles Lettres, l'amour, & le goût que Votre Altesse conserve pour elles au milieu des occupations de la guerre: mais je sçai quel risque court auprès d'elle un faiseur d'éloges. Sa grandeur d'ame lui persuade, qu'il suffit de les mériter; & il est plus sûr pour moi de m'en tenir aux assurances du profond respect, avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
A. D. L. F.

PREFACE.

LE ſujet de cette Tragédie eſt ſi connu, qu'il n'eſt pas beſoin que je l'explique ici plus au long, & il eſt aiſé de diſtinguer ce que j'ai trouvé dans la Fable, d'avec ce que l'Art m'a fourni. Mon entrepriſe, à la vérité, a été bien hardie pour un coup d'eſſai. J'avois lieu d'appréhender que je n'euſſe pas aſſez de force, pour ſoutenir un ſujet auſſi terrible que celui-là, & faire goûter ſur notre Théâtre ce qu'il a de ſauvage & de féroce à notre égard. Mais les difficultés ne m'ont point rebuté. Au contraire, il m'a ſemblé que, ſi j'avois quelque génie, c'étoit de ces difficultés mêmes que je devois tirer les principaux agrémens de ma Tragédie.

Comme c'eſt m'a premiére, je me flattois que les Critiques dédaigneroient de l'attaquer : mais je me ſuis bien trompé. Elle leur a paru digne de leur envie ; & ils m'ont fait l'honneur de me traiter comme un homme dont ils auroient eu à détruire la réputation déja établie par d'autres Ouvrages. Ils ont formé auſſi-tôt des cabales, qui n'ont rien oublié de leurs ar-

tifices ordinaires, pour décrier ma Piéce; & j'ai eu le plaisir d'y voir souvent quelques-uns de ces Messieurs qui y venoient exprès pour avertir le Public, par l'air de leur visage, & par leur contenance, qu'elle ne devoit pas lui plaire : mais, par bonheur pour moi, le Public ne s'en est pas rapporté à eux. Il n'a pû s'imaginer qu'ils y vinssent si souvent pour le bizarre dessein de s'y ennuyer.

Tout ce qu'ils ont repris dans mes quatre premiers Actes est si frivole, & a fait si peu d'impression sur l'esprit des gens raisonnables, que je crois pouvoir, sans me faire tort, m'épargner la peine d'y répondre. Je ne m'arrêterai seulement qu'au cinquiéme Acte qui a été le plus attaqué, & dans lequel ils prétendent que j'ai fait des fautes que l'on ne peut pas défendre. C'est ce que nous allons voir.

La premiére de ces fautes, qui passe chez eux pour absolument insoutenable, c'est où Polixene déclare à Ulysse le dessein que Pyrrhus a formé de la sauver par la fuite. Ils disent qu'il y a trop d'ingratitude à cette Princesse, d'exposer par là si inhumainement deux Princes qui ont hazardé toute chose pour elle. Mais je prie ces Messieurs, de considérer, qu'en par-

lant de Pyrrhus, elle ne dit rien qu'Ulysse ne sçût déja, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il crût qu'autre que ce Prince, pût entreprendre de la tirer des mains des Grecs. Quant à Telephe, elle n'en parle point. Il est vrai qu'elle dit, qu'elle doit fuir en Mysie; mais quoique Telephe en fût Roi, tout le monde le croyoit mort, & Ulysse ne pouvoit pas juger qu'il eût part à cette entreprise. D'ailleurs Polixene, se livrant elle-même entre les mains d'Ulysse, il n'a plus de soupçons à éclaircir. Toute son attention n'est plus qu'à voir ce qui arrivera de cette Princesse. Je demande maintenant si cet endroit est insoutenable.

Mais l'objection où ils ont cru triompher davantage, c'est celle qu'ils m'ont faite dans mon dénouement.

Ils m'ont reproché d'avoir falsifié l'Histoire dans la mort de Polixene. Il est vrai que je ne leur ai point fait voir, comme chez les Anciens, Pyrrhus égorgeant cette Princesse de propos délibéré : mais loin d'en mériter le moindre blâme, ils devroient au contraire me tenir compte d'avoir sçû par là leur adoucir une action si atroce, & qui n'auroit pas manqué de leur faire horreur à eux-mêmes. Un Poëte est un Poëte,

& non pas un Hiſtorien : ſelon les régles de l'Art j'ai droit de préférer à une vérité choquante, une vraiſemblance agréable. Ainſi l'enſeigne Ariſtote, qui déclare expreſſément, *que ce n'eſt pas le propre du Poëte de dire les choſes comme elles ſont arrivées*, *mais comme elles ont pû ou dû arriver néceſſairement*, *ou vraiſemblablement*. Ainſi l'ont pratiqué les plus célébres Auteurs, & c'eſt ſur ce précepte que feu Monſieur Corneille, dit ſur la mort de Clytemneſtre, que *pour rectifier ce ſujet à notre mode, il faudroit qu'Oreſte n'eût deſſein que contre Egiſte ; que cette Reine s'opiniâtrât à la défenſe de ſon adultére, & qu'elle ſe mît entre ſon fils & lui ſi malheureuſement qu'elle reçût le coup que ce Prince voudroit porter à cet aſſaſſin de ſon Pere*. Et qu'ai-je fait autre choſe ?

Pluſieurs perſonnes judicieuſes ſe ſont renduës à ſes raiſons : mais, m'ont dit quelques-uns, pourquoi faire faire le récit de cette mort par Pyrrhus même ? L'état où il eſt lui laiſſe-t-il l'eſprit aſſez libre pour raconter un tel accident ? Mais, pour peu de bonne volonté qu'ils euſſent eu pour moi, auroient-ils dû regarder cela comme un récit ? Pyrrhus, au déſeſpoir de ſon malheur, eſt déſarmé & entraîné par ſes amis vers ſa tente. Il rencontre ſon Rival, à

qui il demande la mort, & pour le porter à la lui donner, il lui apprend comme il vient de tuer lui-même la Princesse qu'ils aimoient tous deux. N'est-ce pas là une action, plutôt qu'un récit ?



ACTEURS.

POLIXENE.

PYRRHUS.

TELEPHE.

ULYSSE.

ISMENE, Confidente de Polixene.

LYCAS, Confident de Pyrrhus.

ARSACE, un Troien de la ſuite de Polixene.

DORIS, une Suivante de Polixene.

La Scéne eſt devant les ruines de Troie, dans les tentes de Pyrrhus.



POLIXENE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.


UI, Seigneur, votre bras animé par la gloire
Dans notre Camp d'abord ramena la victoire,
Et terrassant les murs & l'orgueil d'Ilion,
De Sparte enfin vengée a relevé le nom.

Par vous, par vos exploits, les Grecs comblés
de joie,
A l'aspect des trésors & des remparts de Troie,
Dont leurs yeux de plus près ont connu la hauteur,
De sa chûte aux Destins pardonnent la lenteur.
Pour porter le butin, attendu dans Mycene,
Tous nos mille Vaisseaux ne suffisent qu'à peine;
Et de tout ce butin votre cœur peu flatté
Ne veut en retenir qu'une jeune beauté,
L'aimable Polixene, à qui le sort sévére
A ravi, par vos mains, & le Trône & son Pere.
Mais cependant, malgré tant d'exploits si fameux,
Je doute qu'aujourd'hui, favorable à vos vœux,
Le fier Agamemnon puisse voir, sans envie,
La Fille de Priam à vos loix asservie.
Sans son consentement, au mépris de ses droits,
De votre seul aveu vous avez fait ce choix.
Vous sçavez que soigneux de venger ses injures. . . . . .

PYRRHUS.

La vérité s'accorde avec tes conjectures.
Ulysse à ce sujet doit venir me parler.
Je l'attends.

LYCAS.

Ainſi rien ne peut vous ébranler,
Et. . . . .

PYRRHUS.

Je t'entends. On dit que pour venger ſon frere,
Autour de Troie en pleurs, traîné ſur la pouſſiére,
Sous l'eſpoir d'un hymen, ſes criminels appas,
D'Achille, dans le piége, attirérent les pas :
Mais j'en ſuis bien vengé, Lycas, & plus peut-être
Que n'attendoit la Grece, & que je n'ai dû l'être.

LYCAS.

Loin de vouloir, Seigneur, armer votre courroux
Contre des malheureux abattus par vos coups,
Je ſçai qu'un Conquérant met le comble à ſa gloire,
En modérant pour eux l'orgueil de la victoire;
Et c'eſt avec plaiſir que je vois aujourd'hui
Une tendre pitié vous rendre leur appui.
Conſolez, protégez cette jeune Princeſſe :
Mais ſans prendre pour elle une indigne tendreſſe,
Sans vouloir que l'hymen uniſſant vos Maiſons. . . . .

PYRRHUS.

Cesse de m'opposer d'inutiles raisons.
Un amour invincible & me force & m'entraîne.
D'un vain remords au moins épargne-moi la gêne.
En quel temps, en quels lieux, ô Ciel ! à quel Vainqueur
L'Amour & le Destin ont-ils livré mon cœur ?
Quel exemple jamais, avec plus d'évidence,
A marqué leur caprice, & fait voir leur puissance ?
L'indigne mort d'un Pere excitant mon courroux,
Je pars, je viens à Troie. Elle céde à mes coups.
Alors, il t'en souvient, pour venger ma Patrie,
Dans le Palais forcé quelle fut ma furie !
Tu vis à quel excès j'en poussai les transports.
Je courois à travers & la flamme & les morts.
J'arrive tout sanglant aux lieux où Polixene
Attendoit le moment de sa perte certaine.
Là des femmes en foule, & sa Mere & ses Sœurs
Embrassoient un Autel arrosé de leurs pleurs.
Soudain à mon abord cette troupe tremblante
D'un effroyable cri marque son épouvante.
Toutes au même instant tombent à mes genoux.
Polixene en rougit, & s'offrant à mes coups,
D'une fille de Roi, que la fortune brave,
Tiens, fais une victime, & non pas une Esclave.

Me dit-elle. A ces mots, à l'éclat de ses yeux,
Qui sembloit redoubler par l'horreur de ces lieux,
Tout mon courroux s'éteint; & voyant mon épée
Qui fumoit dans ma main, du sang des siens trempée,
Je parus, dans le trouble où flotoient mes esprits,
Un criminel confus, dans son crime surpris.
Plein d'une émotion inconnue à moi-même,
Je cherchois une excuse à mon désordre extrême,
Quand Telephe, enflammé d'amour & de courroux,
Accourt à sa défense & vient fondre sur nous.
Si j'avois ignoré ce qui causoit mon trouble,
Ma fureur, que ce Prince & réveille & redouble,
M'en fit apercevoir le principe fatal.
Je sentis que mon bras combattoit un Rival.
Je sentis dans sa mort tout ce que sent une ame,
Qui se voit délivrer d'un obstacle à sa flamme.
Que te dirai-je, enfin? Mon cœur depuis ce jour
Attend tout son bonheur du sort de son amour.

LYCAS.

Mais quelle est pour vos feux cette fiere Princesse?
Tout lui parle, Seigneur, contre votre tendresse.
Voulez-vous, par les droits de Maître & de Vainqueur,

Ils résolurent tous d'une commune voix
Que du butin conquis il eût le premier choix,
Et qu'après, sans qu'aucun pût s'en faire une injure,
Le sort choisît pour eux, & prévînt tout murmure.
Pourquoi le seul Pyrrhus, de sa grandeur jaloux,
Enfreint-il une loi que nous subissons tous?
Disent-ils. Sa valeur, il faut qu'on le confesse,
Par d'illustres efforts, a bien servi la Grece:
Mais s'il croit qu'aujourd'hui l'éclat de ses exploits
Le doit mettre au-dessus & de nous & des loix,
Qu'il songe, à le flatter quelque soin qu'on emploie,
Que dix ans après nous arrivé devant Troie,
Ses bras n'ont abattu que des murs chancelans,
Par l'effort de nos coups ébranlés dès long-temps.
Seigneur, tel est de tous le langage sincére,
Que j'expose à vos yeux sans fard & sans mystére,
Afin que vous puissiez avec pleine clarté
Conformer le reméde à la nécessité.

PYRRHUS.

Seigneur, dans ce chagrin dont leur ame est saisie,
Je vois, sans m'étonner, leur noire jalousie:
Et quoi que votre bouche ait pû me déclarer,

L'exemple de mon Pere a dû m'y préparer.
Après mille travaux, à leur dessein utiles,
Qu'à peine ont-ils payez de louanges stériles,
Leur lâcheté souffrit qu'un affront à leurs yeux,
Flétrît impunément son front victorieux.
Ce fut pour tous les Chefs une insigne victoire,
De voir Agamemnon, ennemi de sa gloire,
Rabaisser ses exploits pour relever les leurs,
Et pousser son dépit jusqu'à verser des pleurs:
Mais lorsque profitant du bruit de sa retraite,
Hector se promettoit leur entiére défaite,
Que les chassant du Camp, embrasant leurs Vaisseaux,
Il fermoit à leur fuite & la terre & les eaux;
Alors humbles, honteux de ce fatal divorce,
Du bras qui leur manquoit ils connurent la force;
Et ce Roi si superbe, & ces Chefs si jaloux
Se crurent trop heureux d'apaiser son courroux.
Alors, Seigneur, alors, on lui rendit justice.
On ne se piqua plus de l'indigne caprice
De vouloir lâchement enlever de ses bras
Une fille, le prix de tant d'heureux combats.
Mais depuis qu'au tombeau le sort l'a fait descendre,
Quels honneurs les Ingrats songent-ils à lui rendre?

On le laisse oublié dans un vil monument ;
Dont sa cendre & son nom est l'unique ornement ;
Tandis qu'ils sont chargés des trésors d'un Empire,
Que sans son propre Fils leurs bras n'ont pû détruire ;
Et ce Fils à leur gré pousse trop loin ses droits,
D'oser de sa Captive être maître à son choix.
Seigneur si je n'ai point mérité de salaire,
Je demande le prix des exploits de mon Pere ;
De Telephe par lui contraint dans ses Etats
A vous livrer passage, après tant de combats ;
De Thebes, de Lesbos, de Lyrnesse, de Chryses,
De Scyros, de Scylla, de Tenedos conquises ;
Du carnage arrêtant les eaux du Simoïs ;
De l'Aurore pleurant le trépas de son Fils ;
D'une fiére Amazone aux flots livrée en proie :
Je demande le prix du désespoir de Troie,
Quand elle vit tomber, sous ses coups trop certains,
Celui dont le bras seul reculoit ses destins.
Du mépris de ses loix Agamemnon m'accuse :
Mais qu'il quitte, il est temps, un orgueil qui l'abuse.

Après avoir vengé l'affront de Menelas,
J'ai dégagé vers lui mes fermens & mon bras:
Des Princes de la Grece il ceffe d'être arbitre,
Et les flammes de Troie ont effacé ce titre.
Ces Princes, il eft vrai, fatisfaits de fes loix,
Jufqu'au jour du départ lui confervent fes droits.
Ils peuvent faire plus; & fi c'eft leur envie,
Lui foumettre à jamais leurs Etats & leur vie.
Chacun peut à fon choix difpofer de fon bien;
Et moi je fais auffi ce qu'il me plaît du mien.

ULYSSE.

Seigneur, je l'avouerai, fans aucun artifice,
Ce difcours eft fondé fur beaucoup de juftice:
Mais dans votre conduite un peu trop de fierté
Empêche qu'on en fente & goûte l'équité.
Cette hauteur en vous nous bleffa dans Achille.
Sa valeur, il eft vrai, nous fut long-temps utile:
Mais d'un efprit fi fier un fervice en effet
Eft un joug qu'il impofe, & non pas un bienfait.
Voulez-vous d'un ami croire l'avis fincére?
D'Agamemnon vous-même apaifez la colére;
D'un vifage plus doux repréfentez vos droits,
Et forcez tous les Grecs de louer vos exploits.

PYRRHUS.

Oui, je ſçai que d'encens tous les Mortels avares
Ne l'offrent que par force aux vertus les plus rares,
Et chargés à regret de ſemblables tributs,
Ne cherchent qu'un prétexte à fonder leur refus.
Mais quelle eſtime auſſi voudroit-on que j'en fiſſe ?
S'ils le donnent par force, ils l'ôtent par caprice.
Pour un bien ſi peu ſûr, ce n'eſt pas mon deſſein
D'en abandonner un, Seigneur, qui m'eſt certain.
Mais pour trancher, enfin, ce diſcours inutile,
Songez qu'il eſt pour vous plus noble & plus facile,
De convaincre les Grecs, contre moi ſoulevés,
De ces mêmes raiſons, que vous-même approuvés,
Que d'employer, Seigneur, tout ce grand artifice
A me faire eſſuyer ici leur injuſtice.

ULYSSE.

Hé bien, puiſque les Grecs n'obtiennent rien de vous;
Prince, je dois ici vous déclarer pour tous,

Que vous-même étouffant une vaine tendresse,
Il faut entre leurs mains remettre la Princesse ;
Ou qu'ensemble appuyant les droits d'Agamennon,
Bientôt de vos refus ils se feront raison.

SCENE III.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

Et nous, allons, Lycas, instruits de leur menace,
Nous mettre hors d'état de craindre leur audace.
Allons voir mon Armée ; & prêts à tous besoins,
De leurs ressentimens prévenons tous les soins ;
Mais la Princesse vient.



SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS, LYCAS, ISMENE.

POLIXENE.

PAR mille cris de joie,
Dont j'entends retentir les rivages de Troie,
En ce moment, Seigneur, j'apprends que vos Vaiſſeaux
N'attendent que les vents pour repaſſer les eaux,
Et je viens, ſi je puis, dans le temps qui me reſte,
Par vous de mes malheurs parer le plus funeſte.

PYRRHUS.

Madame, commandez. Par quel rare bonheur,
Vous-même m'offrez-vous......

POLIXENE.

Je connois votre cœur.
Le mien auſſi pour vous s'eſt fait aſſez connoître;
Et ne pouvant douter quel il eſt, & doit être,
Voudriez-vous, Seigneur, traîner dans votre Cour
L'objet infortuné d'un inutile amour?

Et me voir de malheurs & d'opprobres chargée
Servir d'un doux ſpectacle à la Grece vengée ?
Epargnez-moi, Seigneur, un ſi mortel affront.
Souffrez que ſans paſſer les flots de l'Helleſpont,
J'achéve aux bords Troiens ma triſte deſtinée,
Avec la liberté du moins où j'y ſuis née.
De tout ce que par vous en un jour j'ai perdu,
C'eſt le ſeul bien par vous qui peut m'être rendu.

PYRRHUS.

Que parlez-vous d'affront ? De liberté perdue ?
Quel eſclavage ici vous bleſſe donc la vue ?
A nous voir tous les deux, qui de vous ou de moi,
Paroît donner, Madame, ou recevoir la loi ?
Ah ! Bien-loin que les Grecs inſultent à vos larmes,
Ils trouvent votre ſort digne de leurs allarmes.
Ils vous veulent, Madame, enlever de mes mains.

POLIXENE.

Eux, Seigneur !

PYRRHUS.

Je cours mettre obſtacle à leurs deſſeins :
J'y hazarderai tout ; & ſi pour vous mon zèle
Sort vainqueur du combat où leur fureur m'appelle,

C'eſt à vous d'approuver, en recevant ma foi,
Ce que ſon juſte arrêt aura réglé pour moi.
Il faut, il faut, enfin, que leur haine jalouſe,
De Pyrrhus déſormais reſpecte en vous l'Epouſe.
Je ne demande pas qu'avec empreſſement
Vous acceptiez mon offre en ce même moment.
Je vois trop dans vos yeux l'embarras de votre ame;
Et ſi votre fierté veut aujourd'hui, Madame,
Par un refus ouvert confondre mon amour,
Pour me l'apprendre, au moins attendez mon retour.

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

POLIXENE.

QU'ENTENDS-JE? Où me réduit la Fortune inhumaine?
Mes ennemis entre-eux ſe diſputent ma chaîne.
Je deviens le ſujet, le prix de leurs combats.
Si Pyrrhus eſt vaincu, que deviendrai-je, hélas!
Je tombe aux mains des Grecs. S'il triomphe au contraire,

Prendrai-je pour Epoux l'aſſaſſin de mon Pere ?

ISMENE.

Ah ! Madame, perdez ce fatal ſouvenir.
Vos Peres au tombeau doivent vous réunir.
Par vous périt le ſien, par lui périt le vôtre ;
Et le trépas de l'un venge celui de l'autre.
Quoi, devez-vous encor......

POLIXENE.

Et lui puis-je jamais
Faire payer aſſez tous les maux qu'il m'a faits ?
Dans le piége fatal ſi j'attirai ſon Pere,
C'étoit pour l'immoler aux mânes de mon frere,
Pour lui faire expier ces tranſports, dont l'horreur
Sur Hector expirant ſignala ſa fureur.
J'ai depuis à venger mon Pere & Troie en flamme.
Mon ſort ſeconde mal les projets de mon ame :
Mais vengeons-nous, du moins, ſelon notre pouvoir.
Mépriſons ſes ardeurs, détruiſons ſon eſpoir.
Que mon cœur ſoit l'écueil où ſa gloire ſe briſe.

ISMENE.

Madame, pardonnez à ma juſte ſurpriſe.
Quel ſentiment réveille en vous cette fierté ?

Avec moins de courroux vous l'avez écouté.
Et vos yeux désarmés......

POLIXENE.

Ah ! j'en rougis, Ismene.
Par quel art avoit-il séduit ainsi ma haine ?
Comment a-t-il jetté ce trouble dans mes sens ?
Mais il n'a pas eu lieu de s'en vanter long-temps.
Et j'en vais avec soin poursuivre la vengeance.
Qui ? Moi ? De son amour me voir la récompense ?
Comment d'un tel Hymen vaincre la juste horreur,
A l'aspect de ces murs détruits par sa fureur ?
Ma vertu jusques-là seroit-elle affoiblie ?
O Ciel ! Sous ses débris Troie est ensevelie ;
Et ce Roi que l'Asie adoroit en tremblant,
N'eut point d'autre bucher que son Palais brûlant.
Tous les miens ont péri par le fer, par la flamme,
Ou réduits à subir un esclavage infâme,
Sans secours, sans espoir, insultés dans leurs fers,
De leurs gémissemens ils remplissent les airs.
Moi seule je jouis des miséres de Troie.
Que dis-je ? Avec les Grecs, je partage leur proie.

Tout rit autour de moi, tout prévient mes désirs.
On me parle d'amour, d'hymen & de plaisirs.
Au milieu de la Grece ai-je donc pris naissance ?

ISMENE.

De ces tourmens secrets je plains la violence.
Jamais d'un sort cruel les injustes rigueurs.....

POLIXENE.

O caprice fatal, qui dispose des cœurs !
Par combien de raisons Telephe eût dû me plaire ?
Le nom de Fils d'Hercule, & d'ami de mon Pere,
Le Trône de Mysie, & mille exploits fameux,
Tout me parloit, Ismene, en faveur de ses feux.
Cependant, à ma honte, un cruel qui m'opprime
A plus fait sur mon cœur qu'un Roi si magnanime.

ISMENE.

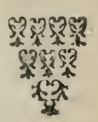
Sans doute son amour méritoit votre choix :
Mais d'un penchant fatal peut-on forcer les loix ?
Du reste quels efforts, selon votre puissance,
Pouvoient mieux lui marquer votre reconnoissance ?
Pour rendre à ce Héros les honneurs du bucher,
Dans la foule des morts vous l'avez fait chercher.

S'il ne s'eſt pas trouvé, vos pleurs pour ſa mémoire
Ne conſacrent-ils pas votre eſtime & ſa gloire.
Quitte envers lui, Madame, examinez du moins
Ce qu'aux feux de Pyrrhus peuvent devoir vos ſoins.
Vous voyez, c'eſt le ſeul, qui.....

POLIXENE.

C'eſt aſſez, Iſmene.
On parle de combat; j'ai lieu d'en être en peine.
Va, fais partir Arſace; & fidéle témoin,
Qu'il me vienme de tout informer avec ſoin.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, ULYSSE.

ULYSSE.

TANDIS que de Pyrrhus l'heureux éloignement
D'un ſecret entretien nous offre le moment,
De la part de nos Grecs j'ai deux mots à vous dire.
Madame, commandez que chacun ſe retire.

POLIXENE.

Et quel ſujet, Seigneur, vous peut conduire ici ?

ULYSSE.

Un ſujet important qui vous regarde auſſi.
De nos troubles préſens êtes-vous informée ?

POLIXENE.

On m'a dit qu'envoyé par les Chefs de l'armée,
Vous avez ſans effet entretenu Pyrrhus.

ULYSSE.

Oui, Madame; & les Grecs, bleſſés par ſes refus,
Et ſur-tout par le bruit du prochain Hyménée,
Qui doit à votre ſort unir ſa deſtinée,
Pour rompre ſes projets veulent tout hazarder,
Et la force à la main le contraindre à céder:
Mais avant qu'on s'engage à ce reméde extrême,
Je viens, au nom de tous, m'adreſſer à vous-même.
Nous ſçavons vos vertus, nous les admirons tous;
Mais nous ſçavons auſſi votre haine pour nous;
Et déſormais, s'il faut vous en parler ſans feindre,
Nous la méritons trop pour ceſſer de la craindre.
N'eſt-ce pas elle, enfin, qui pour nous perdre mieux,
Appuyant ſes projets du pouvoir de vos yeux,
Trouva l'art de nous faire un ennemi perfide
De Telephe, d'un Roi Fils d'un Grec, Fils d'Alcide?
Que dis-je? Achille même, épris de vos attraits,
N'alloit-il pas pour vous trahir nos intérêts,
Lorſqu'au pied des Autels ſon trépas ſalutaire,
Sçut empêcher l'effet d'un Hymen téméraire?

Si vos yeux loin de nous se font craindre à ce point,
Contre nous, parmi nous, que ne pourriez-vous point,
Maitresse de l'esprit d'un Prince redoutable,
Plein pour nous d'une haine à la vôtre semblable!
Voit-on pas, aux périls qu'il affronte aujourd'hui,
Jusqu'où s'étend déja votre pouvoir sur lui?
Non, non, trop d'embarras suivroient notre victoire.
Les Grecs cherchent en paix à jouir de leur gloire;
Et ce qui dans Achille a dû les allarmer,
Contre son Fils, Madame, a droit de les armer.
A rompre cet Hymen leur gloire est engagée,
Et l'injure en sera prévenue ou vengée.
Enfin à ce projet vous-même opposez-vous.
Pyrrhus, sans votre aveu, sera-t-il votre époux?
Vous perdrez son appui: mais enfin tous nos Princes,
Pour asyle à l'envie vous offrent leurs Provinces;
Notre amitié fera ce que fait son amour.
Voyez où vous voulez fixer votre séjour;
Chez Nestor, chez Calchas, à la Cour de Mycene,
Heureux! si votre choix s'arrêtoit à la mienne!

POLIXENE.

Quelle gloire, Seigneur, qu'au milieu de mes fers,
Au milieu des débris du Trône que je perds,
Ulyſſe Ambaſſadeur devant moi ſe préſente,
De la part de la Grece heureuſe & triomphante !
Que mes propres Vainqueurs, troublés dans leurs ſouhaits,
Me faſſent leur arbitre & de guerre & de paix !
Mais de quoi vient pour eux me charger votre adreſſe ?
Que m'importent à moi les périls de la Grece ?
Quel intérêt ſi grand ai-je à remplir ſes vœux ?
Ses Princes m'offrent tous un aſyle chez eux.
J'en reçois leur parole & la vôtre pour gage :
Mais ce n'eſt pas ſortir, c'eſt changer d'eſclavage.
Quel plaiſir, quel bonheur, que ces Vainqueurs cruels
Périſſent à mes yeux par leurs coups mutuels !
Qu'aujourd'hui dans ſon ſein cette terre funeſte
De ceux qui l'ont détruite enſevelît le reſte !
Et qu'on ne parlât plus d'Ilion embraſé,
Sans parler de leur Camp ſous ſa chûte écraſé !
Dût m'accabler leur rage, ô mon Pere, ô Patrie,

Plaindrois-je, en vous vengeant, & mon ſang & ma vie ?

ULYSSE.

D'un ſi fier ſentiment les Grecs n'ont point douté ;
Mais pour vous arracher à cette fermeté,
Sçachez que les Troiens qu'ils ont en leur puiſſance,
Votre Mere, vos Sœurs, ſentiront leur vengeance,
Seront tous immolés, prémices des horreurs
De la guerre qu'entr'eux allument vos fureurs.

POLIXENE.

Et quelle peur par-là prétendez-vous leur faire ?
Craindront-ils une mort qui finit leur miſére ?
Qui d'eux auroit regret à ſon ſang répandu,
Si dans les flots du vôtre il étoit confondu ?
Ils me déſavoueroient, ſi ma pitié timide
Déroboit ce plaiſir à leur cœur intrépide ;
Et ceux qui trembleroient d'un ſi noble projet,
Valent-ils que pour eux on en manque l'effet ?
Mais non. Pour m'étonner c'eſt un vain artifice.
Qui perdroit plus que vous en un tel Sacrifice ?
Quoi ? Vos Chefs couronnant tant de travaux divers,
Auroient mis une Reine & ſes Filles aux fers ;
Et par un vain caprice, à leur gloire funeſte,

Pour une qu'ils n'ont pas ſe priveroient du reſte?
Perdroient de leurs exploits le fruit & les témoins ?
Ah ! Puiſque de ma haine ils redoutent les ſoins,
Que n'en craindroient-ils pas, ſi leur main meurtriere
A ma vengeance encor offroit cette matiere;
Si Pyrrhus qui le peut me ſauvoit de leurs coups ?
Car enfin contre lui que fera leur courroux ?
Il n'a que ſes ſoldats : mais tels que leur courage
Cent fois aux Grecs fuyans a fait tourner viſage,
Les a ſauvés du bras d'Hector victorieux.
Que craindra-t-il de vous, ſecondé par les Dieux,
Quand de vos cruautés, dont frémit la nature,
Tant de meurtres affreux combleront la meſure ?

ULYSSE.

Madame, c'eſt en vain que nous voulons juger
De ce que doit le Ciel ou ſouffrir ou venger.
Souvent nos paſſions, ou de profonds myſtéres
Dérobent ſes raiſons à nos foibles lumieres.
Ce qu'on voit de certain, c'eſt qu'un rapt odieux,
Contre tous les Troiens a ſoulevé les Dieux;
Qu'en protégeant le crime, ils ont part à la peine,
Et que nous leur rendons, enfin, haine pour haine.

Si vous trouvez, Madame, injuste & plein d'horreur
Le dessein qui contre-eux flatte notre fureur,
Que ne l'empêchez-vous quand vous le pouvez faire?
A qui nous est soumis est-ce à nous de complaire?
Mais vous voulez nous voir immoler par nos coups.
D'un funeste succès n'accusez donc que vous.
Au reste des Troiens si l'on ôte la vie,
C'est vous, c'est votre orgueil qui se les sacrifie.
Et ne présumez pas que ce reste détruit
De nos travaux, Madame, emporte tout le fruit.
D'Ilion embrasé moins nous laissons de traces,
Et plus nous grossissons le bruit de ses disgraces,
Par là notre vengeance éclate d'autant plus.
Si nous mourons vainqueurs, vous périrez vaincus.
Et nos peuples du moins, gardant notre mémoire,
Pourront en sureté jouïr de notre gloire.
Mais pour vous secourir je fais un vain effort;
Et ma prudence céde à votre mauvais sort.
C'est peu de mes discours, pour ébranler votre ame.
Les effets vous pourront convaincre. Adieu, Madame.

SCENE II.

POLIXENE *seule.*

ME diroit-il bien vrai ? L'excès de leurs fureurs. . . . . .
Ciel ! Je verrois périr mere, freres, & sœurs,
Tant de braves Troiens ! O Troie, ô ma Patrie !
Laisse à mon amitié prendre soin de leur vie.
Aussi-bien leur trépas ne peut te relever.
Mais pour qui ma pitié veut-elle les sauver ?
Pour des Maîtres cruels, dont l'orgueilleuse haine
Les veut à leurs Etats montrer chargés de chaîne,
Les y livrer en bute à mille affronts divers ?
Mais de quels bruits affreux retentissent les airs,
Ismene ?

SCENE III.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

JE ne sçai. On diroit que la foudre
Tombe sur tous les Grecs & les réduit en poudre.

Leurs crimes dans nos murs ont bleſſé tous les
Dieux.
Mais ſçavez-vous encor leur deſſein odieux ?
Les armes à la main, leurs fureurs inquiétes
Viennent vous arracher de l'aſyle où vous êtes.
Tous leurs Captifs par eux vont périr égorgés.

POLIXENE.

Ou plutôt, chere Iſmene, ils vont mourir vengés.
Pour quel ſort plus heureux voudroient-ils encor
vivre ?
Et moi pourrai-je voir leur bonheur ſans les ſui-
vre ?

ISMENE.

Vivez, vivez plutôt, pour venger leur trépas.
Pyrrhus, tous ſes ſujets vous prêteront leurs bras.
Si ſon Hymen, Madame, eſt pour vous un ou-
trage,
De ſes empreſſemens un refus vous dégage.
Pour vous en délivrer, n'eſt-il que le trépas ?
Quand Telephe dans Troie adoroit vos appas,
Vous réſiſtiez ſans peine à ſes plus vives plain-
tes.
Sentez-vous que Pyrrhus, plus digne de vos
craintes,
Vous doive.....

POLIXENE.

Arrête, Iſmene, & détourne tes yeux,
D'un amour que mes ſoins voudroient cacher aux Dieux.
Mais Arſace revient. Qu'a-t-il à nous apprendre?

SCENE IV.

ARSACE, POLIXENE, ISMENE.

ARSACE.

AH! Quel malheur, Madame, ai-je à vous faire entendre!
Quel horrible récit! Par où le commencer?

POLIXENE.

De quoi que le Deſtin me puiſſe menacer,
Arſace, expliquez-vous. Aveuglés de leur rage,
Les Grecs de leurs Captifs ont-ils fait un carnage?
N'ont-ils rien excepté? Nos deſtins conſommés.....

ARSACE.

Le bruit de ce deſſein nous avoit allarmés:
Mais Neſtor & Calchas ont, par leur induſtrie,
De ces cœurs inhumains déſarmé la furie.

POLIXENE.

POLIXENE.

Que m'apportez-vous donc ? Les Grecs ſont-ils vainqueurs ?

ARSACE.

Ecoutez du deſtin juſqu'où vont les rigueurs.
Les Grecs, perſuadés que de juſtes allarmes,
A Pyrrhus moins ardent feroient quitter les armes,
D'abord qu'il les verroit tout prêts à l'accabler,
Couroient ſous leurs drapeaux en foule s'aſſembler.
Mais lui, ſans s'allarmer du ſoin qui les travaille,
Exhortoit fiérement les ſiens mis en bataille.
Cet orgueil les irrite. Ils veulent achever
Ce qu'ils n'ont commencé qu'afin de l'éprouver.
Si proches du combat, leur fierté leur fait croire,
Qu'à s'en vouloir dédire il y va de leur gloire.
Nos champs alloient rougir d'un carnage nouveau.
D'Achille entre les camps s'élevoit le tombeau.
Pyrrhus y jette l'œil. *O Héros, dont la vie,*
Par la haine des Grecs, fut jadis pourſuivie,
Soutiens mon bras, dit-il; *Qu'il nous venge tous deux*.
A peine il achevoit, ô prodiges affreux !

Sous nos pieds chancelans tremble ſoudain la terre,
De ſon ſein ébranlé ſort un bruit de tonnerre,
Le Ciel en retentit. Les rivages troublés,
En font entendre au loin les éclats redoublés.
Sur la croupe des monts, les forêts dans les nues,
Flottent en mugiſſant comme vagues émues,
Tandis que des rochers de leur place emportés
Tombent dans les valons à bonds précipités.
Troublés de tant d'horreurs les camps ſe réuniſſent.
Alors, avec un bruit dont les plus fiers frémiſſent,
La tombe ouvre en ſon ſein un abîme ſans fonds,
Et nous montre un paſſage aux Royaumes profonds.
D'Achille en cet inſtant ſort l'Ombre épouvantable:
Il a cet air encor menaçant, redoutable,
Tel que, lorſque ſon bras forçant nos bataillons,
Faiſoit du ſang Troien ruiſſeler les ſillons.
Les Grecs, les élémens, tout ſe taît à ſa vue.
Et quelle eſt de Pyrrhus la terreur imprévue,
Quand s'adreſſant à lui, d'un ton plein de courroux,
Son Pere, par ces mots, s'explique devant tous!

Contre les Grecs, mon fils, cette fureur est vaine.
C'est du sang ennemi que j'exige en ce jour;
Et pour la flotte en Grece il n'est point de retour,
Si ton bras en ce lieu n'immole Polixene.

ISMENE.

Ah, Madame!

ARSACE.

A ces mots qu'il achéve, en laissant
A Pyrrhus interdit un regard menaçant,
Dans l'Empire des morts aussi-tôt il retombe,
Et sur lui se referme & l'abîme & la tombe.
Mais la mer succédant à ces objets d'horreurs,
Et du fils de Téthis appuyant la fureur,
S'enfle, & poussant ses flots vers le Port de Sigée,
En défend la sortie à la flotte assiégée.

POLIXENE.

Tous les Grecs ont d'abord confirmé cet arrêt?

ARSACE.

Leur cruauté s'accorde avec leur intérêt.
Sur-tout Agamemnon en cache en vain sa joie,
Et son perfide cœur sur son front la déploie.
De ce Prince autrefois ennemi sans retour,
Son amitié pour lui se signale en ce jour.
Il veut que tous les Grecs jurent, après lui-même,

De faire exécuter sa volonté suprême.

POLIXENE.

Et Pyrrhus ?

ARSACE.

On le voit saisi détonnement ;
Et son silence affreux cache son sentiment.
Sans avoir vû les Grecs il revient vers sa tente.

POLIXENE.

Il suffit.

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

O Disgrace ! ô rigueur accablante !
Madame, pouvez-vous en cet affreux instant,
Faire voir un esprit si ferme & si constant ?
Ce récit, dont l'horreur a glacé mon courage......

POLIXENE.

Laisse-moi de mon sort concevoir l'avantage,
Laisse-le-moi goûter, Isméne. Je me vois
Parvenue au moment souhaité tant de fois.
Je découvre le port où vont finir mes peines ;
Je vois le coup heureux qui va briser mes chaînes.

C'en eſt fait, je n'ai plus à cacher dans mon cœur. . . . . .
O Ciel ! de quels tourmens j'évite la rigueur !

ISMENE.

Ainſi donc vous voulez renoncer à la vie.
Mais vous figurez-vous qu'au gré de votre envie,
Pyrrhus d'un Camp barbare écoutant les raiſons. . . . . .

SCENE VI.

DORIS, POLIXENE, ISMENE.

DORIS.

MADAME, pardonnez ſi je vous interromps.
Un homme, dont les yeux marquoient une ame émue,
Errant autour d'ici, s'eſt offert à ma vue ;
Il m'aborde, & ſçachant que je ſuis près de vous,
Depuis nos murs détruits par les Dieux en courroux,
Sur vous, ſur votre ſort, il me prie avec larmes,
De vouloir éclaircir ſes ſecrettes allarmes,

De faire exécuter sa volonté suprême.

POLIXENE.

Et Pyrrhus ?

ARSACE.

On le voit saisi d'étonnement ;
Et son silence affreux cache son sentiment.
Sans avoir vû les Grecs il revient vers sa tente.

POLIXENE.

Il suffit.

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

O Disgrace ! ô rigueur accablante !
Madame, pouvez-vous en cet affreux instant,
Faire voir un esprit si ferme & si constant ?
Ce récit, dont l'horreur a glacé mon courage.....

POLIXENE.

Laisse-moi de mon sort concevoir l'avantage,
Laisse-le-moi goûter, Isméne. Je me vois
Parvenue au moment souhaité tant de fois.
Je découvre le port où vont finir mes peines ;
Je vois le coup heureux qui va briser mes chaînes.

C'en eſt fait, je n'ai plus à cacher dans mon cœur. . . . . .
O Ciel ! de quels tourmens j'évite la rigueur !

ISMENE.

Ainſi donc vous voulez renoncer à la vie,
Mais vous figurez-vous qu'au gré de votre envie,
Pyrrhus d'un Camp barbare écoutant les raiſons. . . . . .

SCENE VI.

DORIS, POLIXENE, ISMENE.

DORIS.

MADAME, pardonnez ſi je vous interromps.
Un homme, dont les yeux marquoient une ame émue,
Errant autour d'ici, s'eſt offert à ma vue ;
Il m'aborde, & ſçachant que je ſuis près de vous,
Depuis nos murs détruits par les Dieux en courroux,
Sur vous, ſur votre ſort, il me prie avec larmes,
De vouloir éclaircir ſes ſecrettes allarmes,

Lorſque voyant vers nous quelques Grecs s'avancer,
Il s'eſt vû, pour les fuir, contraint de me laiſſer.
Son habit eſt d'un Grec; ſur l'air de ſon viſage,
Paroît d'un noble ſang l'aſſuré témoignage.
C'eſt tout ce que j'en ſçais.

POLIXENE.

Et qui puis-je penſer,
Qui juſques-là pour moi ſe puiſſe intéreſſer?
Mais on vient. C'eſt Pyrrhus. Evitons ſa préſence,
Allons loin de ſes yeux affermir ma conſtance,
Et préparer mon cœur en ſecret combattu
A lui faire l'adieu qu'exige ma vertu.

SCENE VII.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

Enfin nous ſommes ſeuls : vous pouvez ſans contrainte,
A votre cœur preſſé permettre ici la plainte;
Seigneur, vous n'avez plus à cacher vos douleurs,
Devant des ennemis qui flattent vos malheurs.

Rompez enfin, rompez ce terrible ſilence.
N'oſez-vous de vos maux me faire confidence?

PYRRHUS.

Ah! que ne peut la mort, en ce moment cruel,
M'impoſer, cher Lycas, un ſilence éternel!
Dieux! quel ſpectacle affreux vient de fraper ma vue!
Quelle ſubite horreur dans le Camp répandue!
Eſt-ce Achille qui vient de parler à ſon Fils?
Quelle voix! quels regards ont glacé mes eſprits!
Quel ordre! ſans mourir ai-je bien pu l'entendre!
Moi! que d'un ſang ſi cher j'aille abbreuver ſa cendre!
Que de mes ennemis j'en repaiſſe les yeux!
Non, il n'en ſera rien. J'en atteſte les Dieux.

LYCAS.

Il le faut avouer, l'ennui qui vous accable......

PYRRHUS.

Hélas! quel eſt ton ſort, Princeſſe déplorable!
C'eſt peu qu'hommes & Dieux, dépouillant la pitié,
Te prennent pour l'objet de leur inimitié;
L'Enfer, forçant les loix de ſes Royaumes ſombres,

Pour préparer ta mort, déchaîne aussi les ombres,
Pour théâtre sanglant il choisit un tombeau,
Où le Pere est ton juge, & le Fils ton bourreau;
Et pour comble aux douleurs dont mon ame est la proie,
Le fier Agamemnon y mesure sa joie.

LYCAS.

Hé quoi! les sentimens d'un ennemi jaloux,
Vous portent-ils, Seigneur, de si sensibles coups?
Seuls de tous les Héros, pensiez-vous que l'Envie
Dût toujours épargner l'éclat de votre vie?
Mais qu'importe à vous voir réduit à cet effort,
Que ce Prince superbe insulte à votre sort?
Ne le bravez-vous pas, en sauvant Polixene?

PYRRHUS.

En le bravant ainsi n'ai-je rien qui me gêne?
Mon Pere vainement sera donc cette fois
Sorti de son tombeau pour me dicter ses loix?
J'aurai donc sans effet entendu ce tonnerre,
Cette voix, qu'en tremblant vient d'écouter la terre?
J'ai si souvent aux Grecs reproché leur mépris.
C'est Achille aujourd'hui qui s'explique à son Fils.

Sa

Sa voix des plus ingrats a réveillé le zèle.
A ſes ordres moi ſeul paroîtrai-je rebelle ?
Sur leur flotte Thétis punira mes refus.
De ce que fit leur Chef ne me ſouvient-il plus ?
Lui-même dans l'Aulide, aux yeux de ſa famille,
Pour eux, pour leur départ, il immola ſa fille ;
Et moi je n'oſerai, trop plein de mon amour,
Du ſang d'une ennemie acheter leur retour.
Voilà, voilà, Licas, ſi j'oſe la défendre,
Ce que les Grecs trompés auront droit de répandre,
Ce que tous mes ſoldats penſeront de leur Roi,
Ce qu'à moi-même, enfin, j'ai déja dit de moi.

LYCAS.

Que je vous plains, Seigneur ! Quel courage invincible,
Ne ſeroit ébranlé par un coup ſi terrible ?
Vous avez pleinement compris votre devoir,
Cependant voulez-vous. . . . . .

PYRRHUS.

O fatal déſeſpoir !
Faut-il trahir mon Pere ? Immoler ma Maitreſſe ?
Je ſens pour l'un & l'autre une égale tendreſſe.
Mon cœur, pour l'un des deux, contre tous, oſe tout,
Et pour l'un, contre l'autre, à rien ne ſe réſout.

LYCAS.

Je comprends pour vos feux quel eſt ce coup de
foudre :
Mais c'eſt réſoudre enfin que de ne rien réſou-
dre,
Seigneur, c'eſt pour Achille expliquer vos re-
fus,
Puiſqu'ainſi vous rendez ſes ordres ſuperflus.
Sans doute ils ſont cruels : mais pour n'y pas
ſouſcrire,
Quelque effort généreux que l'amour vous inſ-
pire,
Vous ſeul que ferez-vous ? Tous les Grecs d'une
voix,
Veulent faire d'Achille exécuter les loix.
Vos ſoldats, qui d'abord s'étoient armés pour
elle,
Pleins du nom de ce Chef, dont la gloire im-
mortelle
Jadis, pour tant d'exploits, ſe ſervit de leurs
bras,
Ont reſpecté ſon ordre, & mis les armes bas.
Sans eux que ferez-vous ?

PYRRHUS.

Sans moi, que peut-on faire ?

C'eſt à moi d'accomplir les ordres de mon Pere.
Seul, & ſans faire rien, je puis les braver tous.

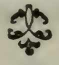
LYCAS.

Mais ſi votre refus enflamme leur courroux,
S'ils nous viennent en foule accabler l'un & l'autre,
S'ils trouvent une main qui ſupplée à la vôtre,
Vainement vous voudrez leur faire concevoir,
Que vous ſeul.....

PYRRHUS.

Tu dis vrai: mais il y faut pourvoir.
Mes projets ont ici beſoin de ton adreſſe:
Lycas, va de ma part voir les Chefs de la Grece,
Et ſonge, en leur parlant, à bien exécuter
Les ordres importans que je te vais dicter.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TELEPHE.

Je ne la trouve plus, & ma recherche eſt vaine.
Sans doute c'eſt ici qu'on garde Polixene.
Mais ſans l'en avertir, je crains, ſi j'oſe entrer,
Quelque témoin ſuſpect qui peut s'y rencontrer,
Le trouble de mes ſens me feroit reconnoître.
Et comment devant-elle en ſerois-tu le maître,
Infortuné Telephe ? En quel état, ô Dieux !
La rigueur de ſon ſort va l'offrir à tes yeux !
Des hommes, des Enfers, & des Dieux condamnée !
Ne viens-tu que pour voir ſa mort infortunée ?
Nul ne paroît encor. Fortune, c'eſt par toi
Que dans Troie un des miens, hazardant tout pour moi,
M'emporta tout couvert de ſang & de pouſſiére
Dans un bois, où ſes ſoins m'ont rendu la lumiére :

C'eſt toi qui juſqu'ici vient de guider mes pas :
Souffre que mon amour, qui brave le trépas,
A ma Princeſſe encor ſe puiſſe faire entendre,
Et fais-moi ſuivre enfin le parti qu'il faut prendre.
Des Grecs pour quelque temps je puis tromper les yeux.
Le langage, l'habit, ma mort crue en tous lieux,
Le déſordre du Camp, tout aide à mon audace.
Allons. Eſſayons tout. Quel péril me menace,
Dont mon cœur déſormais ait lieu de s'étonner ?
A quels projets, ô Ciel ! j'oſe m'abandonner !
Pour chercher en ce Camp une ingrate que j'aime,
Je néglige & Sujets, & Sceptre, & Diadême,
Je me livre au pouvoir d'un vainqueur irrité.
O Héros immortel, dont je tiens la clarté,
Hercule, juſqu'ici fidéle à ta mémoire,
J'ai ſuivi ſur tes pas les ſentiers de la Gloire :
Mais un funeſte amour m'a perdu comme toi.
Mes vœux ſont exaucés, enfin on vient à moi.



SCENE II.

TELEPHE, DORIS.

DORIS.

JE venois vous chercher. J'ai dit à la Princeſſe
Le ſoin qui dans ſon ſort, Seigneur, vous intéreſſe ;
Et je vous conduirois en ſon appartement :
Mais Pyrrhus vers ces lieux avance en ce moment.
Quand il ſera parti, venez en diligence......

TELEPHE.

Quoi, toujours quelque obſtacle à mon impatience !
Mais quel parti croit-on qu'il embraſſe en ce jour ?
Contre un devoir cruel, croit-on que ſon amour...

DORIS.

Il vient.

TELEPHE.

Qu'à ſon aſpect ma colére allumée.....
Mais ſortons, & ſçachons ce qu'on dit dans l'armée ;
Et s'il oſe accomplir ce deſſein plein d'horreur,
Ne ménageons plus rien dans ma juſte fureur.

SCENE. III.

PYRRHUS, DORIS, LYCAS.

PYRRHUS.

PUIS-JE voir la Princesse ?

DORIS.

A nos regards soustraite,
Elle a voulu, Seigneur, un moment de retraite;
Je la vais avertir.

SCENE IV.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

HE bien, Lycas, quel fruit
Tes soins au Camp des Grecs ont-ils enfin produit ?

LYCAS.

Je n'ai rien oublié pour les réduire à croire,
Que votre cœur suivra le parti de sa gloire.
D'Achille sur vos vœux j'ai vantai le pouvoir,

Et votre cœur laſſé d'un amour ſans eſpoir.
A mes raiſons d'abord j'ai vû les uns ſe rendre,
Et leur joie à mes yeux ſur leur front ſe répandre.
D'autres penſent, Seigneur, qu'en cette extrémité
Cédant avec regret à la néceſſité,
Par ce conſentement vous voulez à leur vue
Cacher votre foibleſſe & l'ennui qui vous tue.
Je n'ai point cru devoir combattre des ſoupçons,
Qui les trompent bien mieux que toutes mes raiſons.
En un mot tous les Grecs, pleins d'un eſpoir frivole,
Attendent à demain l'effet de ma parole,
Et ne ſongeront point à troubler en ce jour,
Ce que pour les tromper vous inſpire l'Amour.

PYRRHUS.

Où me vois-je réduit ! ô Ciel ! l'eût-on pu croire,
Qu'une feinte jamais dût démentir ma gloire !
Mais il eſt des revers, où, malgré ſon effort,
La vertu la plus ferme eſt le jouet du ſort.

LYCAS.

Cependant pénétrés d'un ſi rare ſervice,
Pour vous en rendre grace, ils ont fait choix d'Ulyſſe.

Bientôt de leur réponse il va venir instruit.
Jusqu'ici l'artifice est assez bien conduit ;
Il faut poursuivre, il faut vous faire violence,
Et le bien soutenir, Seigneur, en sa présence.
Je vais, pour y donner encor plus de crédit,
Semer dans votre Camp ce que je leur ai dit.
Il vous reste du temps pour prendre vos mesures.
La nuit qui doit, Seigneur, sous ses ombres obscures
Cacher votre dessein, tromper tous les yeux,
De quelque temps encor ne couvrira les Cieux.

PYRRHUS.

Va : la Princesse vient.

SCENE V.

PYRRHUS, POLIXENE.

POLIXENE.

HE bien, de votre Pere,
Troie en cendres, n'a point assouvi la colere. . . . .
Il faut à ce Héros quelque chose de plus,
Mon sang. Tous les délais sont ici superflus.

Pour répondre à l'honneur que me fait tant d'estime,
Hâtons nos pas, allons lui livrer sa victime.

PYRRHUS.

Quel dessein ! Quel discours ! Que pensez-vous de moi?
M'avez-vous fait l'affront de douter de ma foi ?
Sur ce honteux soupçon votre fierté fondée
Vient-elle ici braver ma flamme intimidée ?
Enfin avez-vous cru qu'on pût, par quelque effort,
Du destin de Pyrrhus détacher votre sort ?

POLIXENE.

Ah ! c'est-là ce qui rend mon trépas nécessaire,
Ce qui me fait benir l'arrêt de votre Pere.
C'est vous-même, vous seul que je crains en ce jour.
Oui, Prince, je ne meurs que pour fuir votre amour,
Que parce qu'en secret, en dépit de moi-même,
Malgré tous mes efforts, je sens que je vous aime.

PYRRHUS.

Vous m'aimez, juste Dieux ! ce bonheur imprévû.......

POLIXENE.

Pour vous le déguiser j'ai fait ce que j'ai pû :

Mais l'état où je suis rend ce soin inutile ;
Et des bords du tombeau, dont je fais mon asyle,
J'ose vous l'avouer ; j'ose, en quittant le jour,
Vous demander enfin raison de votre amour.
D'où vient qu'en immolant mon Pere à votre haine,
Vous avez conservé les jours de Polixene ?
Epargniez-vous mon sang, pour le dèshonorer ?
De celles qu'en vos mains le sort voulut livrer,
D'où vient qu'à votre amour je suis seule exposée ?
M'auriez-vous donc, cruel, à ce point méprisée,
Que de croire mon cœur plus foible que les leurs,
Plus capable en un mot d'oublier vos fureurs ?
Vos soins ont réussi. Je ne m'en puis dédire :
Mais que de tous les maux ce soit pour vous le pire,
De voir que le seul prix qui flattoit vos souhaits,
Vous est, si près de vous, enlevé pour jamais.

PYRRHUS.

Vous me condamneriez à cet affreux supplice ?
Sur quel reproche, ô Ciel ! & par quelle injustice ?
Depuis quand les respects, les soupirs, & les soins,

Ses ordres ſont trompés, ſi je meurs par un autre.
Ma mort eſt inutile à ſon ombre en courroux,
Et Polixene enfin n'en meurt pas moins pour vous.

PYRRHUS.

Hé bien, ç'en eſt donc fait. Puiſque c'eſt votre envie,
Allons, il faut tous deux renoncer à la vie.
Je vais au ſacrifice accompagner vos pas.
Ma main y donnera l'exemple à votre bras,
Et prévenant les maux où votre mort me livre...

POLIXENE.

Ah ! ce n'eſt point pour moi que vous avez dû vivre,
Et ce n'eſt point pour moi que vous devez mourir.
Vous ne me ſauvez point en cherchant à périr.
Juſqu'où s'étend l'excès de votre tyrannie !
N'avez-vous pas, cruel, aſſez troublé ma vie ?
M'enviez-vous encor les douceurs de la mort ?

PYRRHUS.

Oui, pour les partager, & ſuivre votre ſort.

POLIXENE.

Non, Prince..... mais que fais-je ? Et de quelle foibleſſe

Me convainc aujourd'hui votre injuste tendresse !
Tantôt, presque avec joie, un généreux effort
M'a fait de tous les miens envisager la mort ;
Et je sens que soudain mon courage se glace,
Quand il faut voir périr l'auteur de leur disgrace !
Tremblez, Prince, tremblez, d'avoir fait aujourd'hui
Trop sentir à mon cœur votre pouvoir sur lui.
Je vais sur mon destin me consulter encore,
Et si, contre vos feux quelque appui que j'implore,
Je n'ai que ce moyen de ne vous craindre plus,
Périssent à la fois Polixene & Pyrrhus.

SCENE VI.

PYRRHUS *seul.*

O Ciel ! d'un sexe foible est-ce-là le langage ?
Rougissez, justes Dieux, du malheur qui l'outrage,
Et dans elle épargnez des vertus, qu'à genoux,
Aux pieds de nos Autels, nous adorons en vous.
Et toi, qui veux sa mort, reviens, reviens, mon Pere,

Révoquer au plutôt ton arrêt ſanguinaire ;
Ou, de quoi qu'aux Enfers tu puiſſes murmurer,
Sa vertu pour jamais te va deshonorer.
Mais en ta place au moins j'aurai ſoin de ta gloire.
Allons, retournons-y. Qu'une heureuſe victoire.....

SCENE VII.

PYRRHUS, TELEPHE.

TELEPHE.

ARRÊTE. Il faut ici t'expliquer avec moi.

PYRRHUS.

Et quel audacieux..... Mais qu'eſt-ce que je voi ?

TELEPHE.

Ton plus grand ennemi, Telephe en ton Camp même,

PYRRHUS.

Telephe encor vivant ! Quelle ſurpriſe extrême !
Pour jetter mon eſprit dans un trouble nouveau,
Tous les morts aujourd'hui ſortent-ils du tombeau ?
Et qui t'amene ici ? Qu'y viens-tu faire ?

TELEPHE.

Apprendre
La vérité d'un bruit qui vient de ſe répandre.

Tes

Tes fureurs à mes yeux n'ont que trop éclaté :
Mais te croirai-je enfin aſſez de cruauté,
Pour vouloir immoler aux manes de ton Pere,
Une aimable Princeſſe à qui tu n'as pû plaire ?
Le mépris d'un amour qui lui doit faire horreur
A ce barbare effort pouſſe-t-il ta fureur ?
Parle, il faut t'expliquer.

PYRRHUS.

Et qu'oſes-tu prétendre ?
Au milieu de ce Camp, crois-tu mieux la défendre,
Que dans les murs de Troie ? A l'aſpect de tes Dieux ?
Des mains de tous les Grecs la ſauveras-tu mieux ?

TELEPHE.

Non, mais je veux du moins, en mourant avec elle,
T'entraîner avec nous dans la nuit éternelle.
Je viens, pour ce deſſein, me livrer à ta foi ;
Et quelque inimitié qui t'arme contre moi,
Contre un ſeul ennemi, j'ai cru que ton courage
Rougiroit d'employer un honteux avantage ;
Qu'il ne trouveroit pas indigne de tes coups
Un Prince, qui, des Grecs défiant le courroux,

Dans deux combats ſanglans, aux bords de la
Myſie,
De leur ſang le premier rougit les Champs d'Aſie;
Qui ne voulut jamais d'alliance avec eux;
Qui contre eux n'épargna ni ſon bras ni ſes vœux;
Enfin qui t'eût cherché juſqu'au fonds de la
Grece,
Au ſein de tes Etats, pour venger la Princeſſe.

PYRRHUS.

Tu m'as rendu juſtice; & l'épreuve fait foi
Que je n'ai pas beſoin de ſecours contre toi.
J'approuve tes deſſeins. Ton bras, je le confeſſe,
Me doit juſqu'au tombeau diſputer la Princeſſe.
Mais tu prends mal ton temps; & malgré tous nos
vœux,
Nous ſommes ſur le point de la perdre tous deux.
Mon trépas, ni le tien n'aſſurent point ſa vie.
Tu m'entends. Laiſſe-moi. Que ta vaine furie
De mes deſſeins ici ne trouble point le cours;
De ce Camp ennemi va, fui, ſauve tes jours:
N'attends pas que les Grecs, inſtruits de ton au-
dace.....

TELEPHE.

Non, non, quelque malheur dont le Ciel me me-
nace

De Polixene ici je ne crains que la mort.
Je ne partirai point qu'assuré de son sort ;
Et soit qu'elle se sauve, ou bien qu'elle périsse,
Je veux ici. . . . .

SCENE VIII.

LYCAS, PYRRHUS, TELEPHE.

LYCAS.

SEIGNEUR, on apperçoit Ulysse :
Vous l'allez voir bientôt paroître dans ces lieux.

PYRRHUS.

Sors, dérobe au plutôt ta présence à ses yeux,
Et pour rendre en ce champ ton séjour plus facile,
Acceptes-y ma tente & ma foi pour asyle,
J'y réponds de ta vie. Et toi, va promptement,
Lycas, conduit ce prince en mon appartement.
Qu'on cache sa venue avec un soin extrême ;
Et qu'il soit respecté, servi, comme moi-même.

TELEPHE.

J'y vais ; & me fiant à mon propre Rival,

Je crois à sa vertu faire une honneur égal.
Mais songe qu'au plutôt il faut qu'on m'éclair-
cisse....

PYRRHUS.

Tes vœux seront contens. Mais sors, évite Ulys-
se.
Je le vois qui s'approche. O fâcheux entretien !

SCENE IX.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

OBSERVONS ses regards, son air & son
maintien.
Quelles graces, Seigneur, n'ai-je point à vous
rendre,
De ce qu'en votre nom on vient de nous ap-
prendre !
Quel noble & rare effort ! Quel généreux retour
Pour la patrie enfin signale votre amour !
Le sang qu'Agamemnon sacrifia pour elle,
Quelque cher qu'il lui fût, coûta moins à son zéle.
Il nous importoit moins. Sans vous la Grece en
pleurs,

Livrée aux attentats de fiers Uſurpateurs,
Nous attendoit en vain pour ſortir d'eſclavage ;
Sans vous, errans en vain ſur ce triſte rivage,
Retenus par les flots, notre rage & nos cris
D'Ilion embraſé vengeroient les débris.
C'eſt vous ſeul qui des Grecs conſommez la victoire.
Et je viens de leur part vous conjurer de croire
Qu'ils voudroient tous, Seigneur, à de ſi grands bienfaits
De leur reconnoiſſance égaler les effets.

PYRRHUS.

J'ai donc trouvé, Seigneur, le ſecret de leur plaire ?
Vous voyez ce que c'eſt que d'être néceſſaire.
Leur mépris... Mais enfin il faut tout oublier.
Ce jour doit pour jamais nous réconcilier.
Dans l'effort douloureux qu'il faut que je me faſſe,
Leur amitié du moins modere ma diſgrace,
Prince ; & c'eſt un bonheur qui m'eſt d'autant plus doux,
Que pour m'en aſſurer, ils ont fait choix de vous :
Et moi pour mieux répondre à leur faveur extrême,
Je cours tout préparer pour ce devoir ſuprême.

SCENE X.

ULYSSE *seul.*

JE n'en crois rien pourtant. Il fuit, je le vois bien,
L'embarras dangereux d'un plus long entretien.
A son esprit bouillant la feinte est étrangere.
Ce plein consentement ne peut être sincere.
Pour remplir un devoir qui fait trembler d'effroi,
Un cœur n'est point si libre & si maître de soi.
Qu'attend-il après tout ? Croit-il tromper Ulysse ?
Moi, qui des Dieux jadis démêlai l'artifice,
Quelle honte pour moi que ce jeune Guerrier
A mon expérience imposât le premier !
Quoiqu'aux Grecs assemblés il ait pû faire entendre,
De ce piége d'abord j'ai bien sçû me défendre ;
Et lui venant ici rendre grace, en leur nom,
J'ai voulu de plus près éclaircir mon soupçon.
Allons, informons-les de notre défiance ;
Et par nos soins secrets, par notre vigilance,
Gardons-le de trahir des ordres, malgré nous,
D'où dépend ou la perte, ou le salut de tous.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

Vos ordres sont suivis, & vous devez attendre
Que l'on prendra de lui tous les soins qu'on peut prendre:
Mais pour toute faveur, ce qu'il a souhaité,
C'est qu'on le laissât seul rêver en liberté,
En attendant, Seigneur, que, sur ce qui le touche,
Il soit plus sûrement instruit par votre bouche.
Il voudroit.... Mais, Seigneur, quels nouveaux déplaisirs
De votre ame inquiéte arrachent ces soupirs ?

PYRRHUS.

Ah ! tu ne connois pas encor toute ma peine.
De tourmens en tourmens le Destin me promene,

Et toute ma conſtance à braver ſon courroux
Ne ſert qu'à l'engager de redoubler ſes coups.
Mon amour d'autant mieux croyoit tromper Ulyſſe,
Que moi-même, appuyant mon premier artifice,
Je viens, aux yeux des Grecs, d'ordonner l'appareil,
Qu'on attend pour demain, au lever du Soleil.
Mais j'apprends au retour, que ſoupçonnant ma fuite,
Il fait par les miens même obſerver ma conduite,
Et qu'au tour de mon camp, pour arrêter mes pas,
Ses ſoins en divers lieux ont placé des Soldats.
Plût aux Dieux toutefois qu'en ſauvant Polixene,
Ces obſtacles ſi grands fiſſent toute ma peine!
Par des chemins ſecrets la tirant de ces lieux,
Je la pourrois encor dérober à leurs yeux.
Mais, ô vaine eſpérance! O projet inutile!
En vain contre les Grecs je lui cherche un aſyle:
C'eſt d'elle, & non plus d'eux, que je la dois ſauver;
C'eſt moi ſeul qu'elle fuit, & qu'elle veut braver;
Elle-même aujourd'hui, victime volontaire,
Répond à leur fureur de l'arrêt de mon Pere,

Et

Et lorſque je lui veux arracher ce deſſein,
Me montre un bras tout prêt à ſe percer le ſein.

LYCAS.

Je conçois l'embarras où ſa fierté vous livre.
Et comment donc, Seigneur, l'engager à vous ſuivre?

PYRRHUS.

C'eſt un projet, Lycas, qu'il faut abandonner.
Je viens d'en former un dont tu vas t'étonner.
Tu m'as vû dans ce jour, d'une ame réſolue,
Braver mille dangers préſentés à ma vue;
Mais ce nouveau deſſein, où s'engage mon cœur,
M'offre enfin un péril digne de ma terreur.
Un péril.. Ah! Lycas, quel ſort cruel m'entraîne!
Que je vais payer cher les jours de Polixene!
C'eſt moi qui, ſoulevant ma vertu contre moi,
Vais trahir mon amour, pour lui prouver ma foi;
Qui détourne ſur moi le deſtin qui l'opprime,
Qui d'Achile en courroux ſuis la ſeule victime,
Et qui, pour me donner enfin le coup mortel,
De tous mes Ennemis choiſis le plus cruel.

LYCAS.

Que dites-vous, Seigneur? Quel déſeſpoir vous preſſe?

PYRRHUS.

Va sçavoir si je puis parler à la Princesse.
Après notre entretien, je t'instruirai de tout.

SCENE II.

PYRRHUS *seul.*

O Dieux ! à quel tourment mon amour se résout !
Quelle preuve je vais vous donner de mon zéle,
Polixene ! Ah ! pourquoi, par une mort cruelle,
Ne puis-je racheter les malheurs où je cours !
Mais puisqu'à ce prix seul je puis sauver vos jours,
Allons, & résolus à cet effort suprême,
Montrons-nous fils d'Achile, en le trahissant même.

Et toi, si les combats d'un malheureux amour
Dédisent tes faveurs que j'implore en ce jour,
Dédaigne, juste Ciel, ma honteuse foiblesse,
Et ne m'aide pas moins à sauver ma Princesse.



SCENE III.

LYCAS, PYRRHUS.

LYCAS.

POLIXENE, Seigneur, va paroître à vos yeux.
Elle veut, ſans témoins, vous entendre en ces lieux.

PYRRHUS.

Va, fais venir ici Telephe.

SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS.

PYRRHUS.

ENfin mon zéle
Vient de trouver, Madame, une route nouvelle,
Qui de tant de périls ſauve vos jours troublés,
Sans bleſſer votre gloire, à qui vous m'immolez;
Et ſi dans votre cœur cette cruelle gloire

Ne me peut pardonner une vaine victoire,
Je vais, par un tourment pire que le trépas,
La venger pleinement de tous mes attentats.

POLIXENE.

Comment?

PYRRHUS.

Ma gloire ici rougit d'être réduite,
Madame, à vous offrir le parti de la ſuite.
Moi-même je devrois, les armes à la main,
Forçant le Camp des Grecs, vous ouvrir un chemin;
Sur mon trône, à leurs yeux, aſſurer votre vie:
Mais vous voyez quel ſort s'oppoſe à cette envie.
Abandonné des miens, preſſé de tous côtés,
Les flots de l'Helleſpont contre moi révoltés,
Ferment à mes Vaiſſeaux le paſſage en Epire.
Il vous faut pour aſyle un plus heureux Empire;
Il faut que mon amour, je frémis d'y penſer,
En dépôt quelque temps oſe vous y laiſſer.
Heureux de racheter par ce cruel ſupplice....

POLIXENE.

C'eſt donc-là le deſſein qu'il faut que j'applaudiſſe?
Qui doit venger ma gloire? Et quel autre projet
Feroit mieux de ma honte éclater le ſecret?

Ce dépôt contre moi n'eſt-il pas un indice ?
Feroit-il pas d'abord penſer avec juſtice,
Que du deſtin ailleurs attendant le retour,
Je vais m'y conſerver, Seigneur, à votre amour ?
Souffrirois-je un moment ce ſoupçon qui me bleſſe ?
Je ne vous aurois donc déclaré ma foibleſſe,
Que pour vous avertir de vous en prévaloir,
Et de ſauver en moi votre plus doux eſpoir ?
Enfin où trouverois-je ailleurs un ſort tranquille ?
Quel Prince à ma miſere offriroit un aſyle ?
Eſt-ce quelqu'un des Grecs ? J'aime mieux le trépas.
Eſt-ce quelqu'un des Rois voiſins de ces Etats ?
Les lâches, du vainqueur redoutant la vengeance,
Déteſtent avec nous leur funeſte alliance.
Sur leur foi déſormais me pourrois-je aſſurer ?
Ils ne me recevroient qu'afin de me livrer.
Déja même déja le cruel Roi de Thrace
A peine a des Troiens entendu la diſgrace,
Que, pour plaire à la Grece, il a ſacrifié
Mon frere Polidore, en ſes mains confié.
Non, non, leur lâcheté, dont je ſuis trop certaine,

Ne diſpoſera point du ſort de Polixene.

PYRRHUS.

Et c'eſt auſſi de quoi je veux vous garantir.
Ce que vous avez craint je l'ai ſçû preſſentir ;
Et dans les mains du Prince à qui je vous confie
J'aſſure votre gloire enſemble & votre vie.

POLIXENE.

Et quel eſt-il, Seigneur ?

PYRRHUS.

Le voici.

POLIXENE.

Juſtes Dieux !
Que vois-je ? Quel prodige ? En croirai-je mes yeux ?

SCENE V.

TELEPHE, PYRRHUS, POLIXENE.

TELEPHE.

OUi, Madame, c'eſt moi qu'ici le Ciel envoie,
Pour voir des maux plus grands que les flammes de Troie;

C'eſt moi qui de ces jours, conſervés malgré
moi,
Viens mettre tout le fruit à vous prouver ma foi,
Suivre votre deſtin, mourir, s'il vous accable.

POLIXENE.

A ces marques Telephe eſt trop reconnoiſſable ;
Et je rends grace aux Dieux, qui, plus doux cette fois,
Ont permis que....

PYRRHUS.

Le temps nous eſt cher à tous trois,
Madame. Pour parer le péril qui nous preſſe,
A ce Prince à vos yeux ſouffrez que je m'adreſſe.
Oui, Prince, écoutez-moi. Pareils en nos
ſouhaits,
L'amour nous rend tous deux ennemis pour jamais.
Mais, ſans vous demander que votre haine ceſſe,
Ne ſongeons maintenant qu'à ſauver la Princeſſe;
Et pleins de ce projet, pour quelque temps du
moins,
Sans réunir nos cœurs, réuniſſons nos ſoins.
Moi-même méditant une ſecrette fuite,
Je voulois me charger du ſoin de ſa conduite :
Mais les Grecs défians pour troubler mes projets,

Ont mis autour de moi mille témoins ſecrets ;
Et tandis qued'eux tous j'attache ſeul la vue ,
Il faut, par une route, à leurs yeux inconnue ,
Qu'un autre moins ſuſpect la dérobe à leurs coups,
Qu'il la garde en dépôt ; & cet autre , c'eſt vous.

TELEPHE.

Moi ?

PYRRHUS.

Ne rougiſſez point de cette confiance.
Loin qu'elle ſoit pour vous une ſecrette offenſe ,
Loin de montrer par-là que mon cœur peu jaloux
Mépriſe les efforts d'un Rival tel que vous ,
Votre amour , vos vertus , je l'avourai ſans feindre ,
Vous rendent des mortels pour moi le plus à craindre :
Mais de tous les malheurs , enfin , que je prévoi,
La mort qu'on lui prépare eſt le plus grand pour moi ;
Et ces mêmes vertus , Prince , cet amour même ,
Que je dois redouter auprès de ce que j'aime ,
Eſt ce qui ſur vous ſeul m'a fait jetter les yeux ,
Pour remettre à vos ſoins ce dépôt précieux.
Plus je vous crains pour moi , plus j'eſpere pour ell,

Et votre intérêt propre engage votre zéle.
Mais lorſque vous l'aurez conduite en votre Cour,
Il eſt une faveur que j'exige à mon tour ;
Et c'eſt d'accorder, Prince, à ma douleur extrême,
Ce que de moi tantôt vous ſouhaitiez vous-même.

TELEPHE.

Oui, je vous le promets, je ferai mon devoir,
Et j'atteſte des Dieux le ſouverain pouvoir,
Que l'on ne verra point, en effort magnanime,
Céder le ſang d'Hercûle au ſang qui vous anime.
Et quant à ce projet dont vous chargez mes ſoins,
Prince, j'ai des ſecours où l'on penſe le moins:
En venant vers ces lieux, j'ai ſçu dans un bois ſombre,
De Myſiens choiſis cacher un petit nombre,
Les laiſſant incertains, où j'aurai pû marcher.
Faiſons que de ce camp ils viennent s'approcher,
Et fondant ſur les Grecs, s'ils troubloient notre fuite,
Puiſſent en combattant retarder leur pourſuite ;
J'irai les avertir, pour les faire avancer,
Des lieux où la Princeſſe avec moi doit paſſer,

Ont mis autour de moi mille témoins ſecrets ;
Et tandis qued'eux tous j'attache ſeul la vue ,
Il faut, par une route, à leurs yeux inconnue ,
Qu'un autre moins ſuſpect la dérobe à leurs coups,
Qu'il la garde en dépôt ; & cet autre , c'eſt vous.

TELEPHE.

Moi ?

PYRRHUS.

Ne rougiſſez point de cette confiance.
Loin qu'elle ſoit pour vous une ſecrette offenſe ,
Loin de montrer par-là que mon cœur peu jaloux
Mépriſe les efforts d'un Rival tel que vous ,
Votre amour , vos vertus , je l'avourai ſans feindre ,
Vous rendent des mortels pour moi le plus à craindre :
Mais de tous les malheurs , enfin , que je prévoi,
La mort qu'on lui prépare eſt le plus grand pour moi ;
Et ces mêmes vertus , Prince , cet amour même ,
Que je dois redouter auprès de ce que j'aime ,
Eſt ce qui ſur vous ſeul m'a fait jetter les yeux ,
Pour remettre à vos ſoins ce dépôt précieux.
Plus je vous crains pour moi , plus j'eſpere pour ell;

Et votre intérêt propre engage votre zéle.
Mais lorſque vous l'aurez conduite en votre Cour,
Il eſt une faveur que j'exige à mon tour ;
Et c'eſt d'accorder, Prince, à ma douleur extrême,
Ce que de moi tantôt vous ſouhaitiez vous-même.

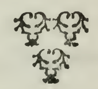
TELEPHE.

Oui, je vous le promets, je ferai mon devoir,
Et j'atteſte des Dieux le ſouverain pouvoir,
Que l'on ne verra point, en effort magnanime,
Céder le ſang d'Hercûle au ſang qui vous anime.
Et quant à ce projet dont vous chargez mes ſoins,
Prince, j'ai des ſecours où l'on penſe le moins:
En venant vers ces lieux, j'ai ſçu dans un bois ſombre,
De Myſiens choiſis cacher un petit nombre,
Les laiſſant incertains, où j'aurai pû marcher.
Faiſons que de ce camp ils viennent s'approcher,
Et fondant ſur les Grecs, s'ils troubloient notre fuite,
Puiſſent en combattant retarder leur pourſuite ;
J'irai les avertir, pour les faire avancer,
Des lieux où la Princeſſe avec moi doit paſſer,

Moi seul, puis démêler la route difficile,
Qui dans ce vaste bois conduit à leur asyle.

PYRRHUS.

Oui, rien n'est mieux conçu : j'en rends graces aux Dieux,
Et je vais dans mon Camp m'assurer par mes yeux,
Quel chemin en leurs bras pourra mieux vous conduire.
Aussi-tôt vous irez, Prince, les en instruire.
Je n'ai point demandé, Madame, en ce dessein,
Votre consentement dont je suis trop certain.
Vous suivrez avec joie un Prince, que vos larmes
Ont.... Mais de cette idée éloignons les allarmes,
Et gardons de troubler un généreux effort,
Dont tous mes sentimens ne sont pas bien d'accord.



SCENE VI.

POLIXENE, TELEPHE.

TELEPHE.

DANS quels raviſſemens un tel deſſein me plonge !
Quel bonheur, juſtes Dieux ! ſi ce n'eſt point un ſonge !
De quel abyme affreux, ſous quels maux abattu,
A quel comble de gloire, ô ſort m'éleves-tu !
Quoi, ma belle Princeſſe, au moment redoutable,
Que je vois votre mort prochaine, inévitable,
Quand mon unique ſoin, mon eſpoir le plus doux,
N'eſt plus que de vous ſuivre en mourant avec vous,
Des fers & du trepas, c'eſt moi qui vous délivre !
Dans mes propres Etats c'eſt vous qui m'allez ſuivre !
Enfin c'eſt mon Rival qui vous livre en mes mains!
Et juſqu'à ſon amour, tout ſert à mes deſſeins !

POLIXENE.

De tant d'évenemens tout à coup accablée,

Pardonnez, ſi mon ame & ſurpriſe & troublée,
M'interdit ſi long-temps l'uſage de la voix.
En quels lieux, par quel ſort, Seigneur, je vous revois !
O que de votre mort le bruit m'avoit frapée !
Et quel eſt mon bonheur de me voir détrompée !
Mais quel chagrin ſe mêle à vous voir dans ces lieux,
De vos jours conſervés déſavoüer les Dieux !
Dans ce Camp ennemi vous livrer ſans défenſe !
Ah ! quittez-moi, fuyez ; & craignant leur vengeance,
Après ce que pour moi vous coûte votre amour,
Sauvez-moi du malheur de vous coûter le jour.

TELEPHE.

Que me propoſez-vous, & dans quelle penſée.

POLIXENE.

Et vous, où vous emporte une ardeur inſenſée !
Vous me voulez, Seigneur, conduire en vos Etats ;
Tous les Grecs irrités ne m'y ſuivroient-ils pas ?
Vous imaginez-vous qu'ils perdent ſans murmure,
Le prix de leur retour que mon ſang leur aſſure ?
Vous combattrez pour moi, vous braverez leurs coups :

Mais le Destin de Troie est plus puissant que
vous.
M'en irai-je à mon tour, troublant toute l'Asie,
Montrer une autre Helene aux Peuples de Mysie,
De la Guerre chez eux rallumer le flambeau,
Et de mon propre asyle en faire leur tombeau ?
Leur sang n'a-t-il donc pas assez rougi nos fleuves ?
N'ai-je point de vos feux encor assez de preuves ?
N'avez-vous point encor, par assez de combats,
Confondu de mon cœur les sentimens ingrats ?
Ah ! c'est à moi, Seigneur, à me faire un asyle.
Laissez-moi. J'en sçais un infaillible, facile,
Digne de ma vertu, conforme à mes souhaits,
Et que mes ennemis ne troubleront jamais.

TELEPHE.

Moi, Madame, sans vous que je parte, je fuie !
Que sans vous un moment je puisse aimer la vie !
Quels timides conseils osez-vous me donner ?
Votre sort jusques-là peut-il vous étonner ?
Vous voulez que des Grecs je redoute l'armée,
Que leur propre victoire a presque consumée.
Bien loin de nous troubler, ils seroient trop heureux,

Que le ſort leur permît de retourner chez eux.
Avant que d'avoir pû réparer leurs ruines,
Je puis en m'uniſſant aux Puiſſances voiſines,
Dont mes ſoins, mon crédit releveroient l'eſpoir,
Trouver de quoi braver les Grecs & leur pouvoir.
Sans votre mort qu'exige & preſſe leur furie,
Il n'eſt point de retour pour eux en leur patrie.
Hé bien, vivez, afin qu'ils n'y retournent pas;
Mais vivez en régnant ſur moi, ſur mes Etats.
Qui peut mieux que mon trône aſſurer votre vie?
En vain vous y craignez le ſort de la Phrygie.
Ce ſort n'a de pouvoir qu'en ces triſtes climats.
Vous en ſuivrez un autre en marchant ſur mes pas.
J'ai mes Deſtins, Madame, à leurs Deſtins contraires.
Si les leurs ont de Troie avancé les miſeres,
Les miens ſont de punir, ſur un peuple odieux,
Et le meurtre des Rois, & le mépris des Dieux.
Voyez ce que déja, corrigeant ſon caprice,
Fait pour moi dans ce jour la fortune propice.
Venez, ſecondez-moi. Qu'un éclatant ſuccès,
Puiſſe de mon amour juſtifier l'excès.
A mon Peuple charmé venez montrer la fille
D'un Roi dont il révére & chérit la famille:
Et que vos jours ſauvés, vos vertus, à ſes yeux,

Soient les gages certains de la faveur des Dieux.

POLYXENE.

Ah! Prince, votre amour promet plus qu'il n'eſpere.
Mais dut-il faire enfin tout ce qu'il voudroit faire,
Plus ſon zéle pour moi fait d'efforts aujourd'hui,
Plus je lui dois, & moins je ſuis digne de lui.
Je ne puis plus enfin être ſa récompenſe.

TELEPHE.

Vous, Madame? Et qui peut m'en ôter l'eſpé-
rance?

POLIXENE.

Votre gloire.

TELEPHE.

Ma gloire!

POLIXENE.

Oui: connoiſſez-moi mieux.
Il faut, il faut enfin vous deſſiller les yeux.
C'eſt peu que la fortune attachée à me nuire,
Des Troiens pour jamais ait renverſé l'Empire:
Mon cœur, ferme au milieu de ces vaſtes débris,
Sembloit de ſon triomphe affoiblir trop le prix.
Elle a cru ne pouvoir achever ſa victoire,
Qu'en l'accablant lui-même, en détruiſant ſa gloire.
Enfin, le croiriez-vous? ce cœur que vos exploits,
Votre ſang généreux répandu tant de fois,

Vos ſoupirs, vos reſpects n'ont pû fléchir dans
Troie,
D'un Barbare, d'un Grec eſt devenu la proie.

TELEPHE.

De Pyrrhus?

POLIXENE.

A ce nom concevez en ce jour
Si Polixene encor mérite votre amour;
Jugez ſi ma vertu doit être à votre zéle
De la faveur des Dieux un garant bien fidéle.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE VII.

TELEPHE *ſeul.*

O Ciel! qu'ai-je entendu!
De quel coup imprévu je me vois confondu!
De quels terribles mots ſa bouche me foudroie!
Quel ſupplice éternel ſuit un moment de joie!
Va, Prince malheureux, va, content de tes fers,
Pour elle t'expoſer à cent périls divers;
Va, de ton fier Rival zélé dépoſitaire,

De

De ſes feux en ta Cour lui garder le ſalaire.
Quelle confuſion ! Quel trouble ! & que ce jour...
Oui, oui, vous n'êtes plus digne de mon amour,
Cruelle. Rien ne peut réparer cet outrage.
Allons ; que de ſes fers ma raiſon me dégage :
Fuyons-là, ç'en eſt fait.... Mais d'où vient qu'à mes yeux
Elle oſe déclarer ce ſecret odieux ?
Peut-être cet aveu n'eſt-il qu'un artifice,
Pour éteindre mes feux qui lui ſont un ſupplice ?
Que je ſerois heureux, dans ce revers fatal,
Qu'elle me pût haïr ſans aimer mon Rival !
Mais non, puiſqu'elle dit qu'elle aime, il faut la croire.
Je vois même en ſon cœur les combats de ſa gloire.
Allons, par tous nos ſoins aidons à ſes remords ;
Et duſſions-nous enfin y perdre nos efforts,
C'eſt toujours quelque choſe à ma fureur extrême,
De pouvoir d'un Rival éloigner ce qu'il aime,
Et qu'il ne puiſſe plus, inſultant à mon ſort,
Du fruit de mes travaux jouir que par ma mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE *seule.*

EN vain devant ce Prince ouvrant toute mon ame,
J'ai cru que le dépit étoufferoit sa flamme,
Et le forçant à fuir qui trahit tous ses vœux,
Le sçauroit dégager de mon sort malheureux;
Son funeste penchant à sa perte le livre.
Pour l'obliger à fuir, moi-même il faut le suivre.
J'ai feint d'y consentir. Il va tout préparer.
Le sort pour mon dessein semble se déclarer.
Voici le temps heureux qu'il faut que je choisisse:
Mais pour l'exécuter j'aurois besoin d'Ulysse.
Je l'ai mandé. Qu'il tarde à se rendre en ces lieux!
Secondez mon projet, hâtez-vous, justes Dieux!
Vous-mêmes avez part à l'ardeur qui m'anime.
Je veux à votre haine assurer sa victime,
Et de Pyrrhus enfin trompant les vœux secrets,

Sauver de ſes ſecours ma gloire & vos arrêts.
Et toi, Prince fatal, que j'ai trop oſé croire,
Sors enfin de ce cœur, dont tu flétris la gloire.
Mais, par le même effort qui t'en chaſſe en ce jour,
Comprends juſqu'à quel point y régnoit ton amour.
Au trépas, ſans regret, Polixene ſe livre,
Parce que ſans t'aimer elle ne pourroit vivre;
Qu'en te perdant, pour elle il n'eſt plus de bonheur.

SCENE II.

ULYSSE, POLIXENE.

POLIXENE.

MON cœur impatient vous attendoit, Seigneur.
Tantôt il vous a plu de me donner vous-même
Des conſeils, diſiez-vous, d'une importance extrême;
Et moi je vais payer ce zéle officieux,
D'un avis plus utile, & que vous ſuivrez mieux.

ULYSSE.

Vous, Madame ?

POLIXENE.

Oui : le ſort, qui pour vous s'intéreſſe,
Tourne mes ſentimens au bonheur de la Grece ;
Et pour vous en convaincre, apprenez qu'en ce jour
Les Grecs perdroient en moi le prix de leur retour,
Que ma fuite aiſément tromperoit leur envie,
Si je gardois encor quelque amour pour la vie.
Ce projet, dont Pyrrhus en ſecret s'eſt flaté,
Au milieu de la nuit doit être exécuté.
Par la Forêt d'Ida je fuis dans la Myſie ;
Et ſi d'un tel avis votre ame ſe défie,
Vous-même en ce moment, pour ne vous tromper pas,
Juſqu'au tombeau d'Achile accompagnez mes pas.

ULYSSE.

Sur l'amour de Pyrrhus, Madame, & ſur vos charmes,
Mon zéle pour la Grece avoit pris des allarmes,
Je veux bien l'avouer : mais qui l'eût préſumé,
Que mon ſoupçon par vous dût être confirmé !
O courage ! ô vertu par le Deſtin trahie !

O mépris de la mort trop digne de la vie !
Par quelque autre moyen, pourquoi ne pouvons-nous
D'Achile menaçant appaiser le courroux ?

POLIXENE.

Ah ! je ne cherche pas votre pitié frivole.
Quand je meurs, ce n'est pas pour vous que je m'immole.
Déja même en ce lieu, par un coup de ma main,
J'aurois bien sçû, d'Achile éludant le dessein,
Laisser sur son tombeau son ombre conjurée,
Crier après mon sang dont elle est altérée :
Mais j'ai trouvé plus doux qu'il parût hautement
Que ma mort fût l'effet de son commandement ;
J'ai voulu, me vengeant de lui-même par elle,
Qu'elle fût à sa gloire une tache éternelle,
Un comble à vos fureurs, un sujet de courroux,
Qui soulevât, Seigneur, l'avenir contre vous.
Ainsi ce vain effort de sa fureur extrême,
Par mes propres souhaits, devient mon bonheur même.
Par-là je sçai tromper ses ordres rigoureux.
Peut-il être vengé quand il comble mes vœux ?
Sans Pyrrhus, il est vrai, l'on ne peut satisfaire

Aux ordres dont lui seul est chargé par son Pere.
Mais de ses mains d'abord songeons à m'arracher,
Et qu'à l'autel après il me vienne chercher.
Je sçaurai l'y convaincre, avec plus d'évidence,
De la nécessité de son obéissance.
Allons avant qu'il vienne achevons ce dessein,
Sa fureur y mettroit un obstacle certain.
Mais il paroît. Que faire en ce moment funeste ?
Arrêtez-le en ce lieu. Je me charge du reste.
Ah ! Prince, auteur fatal des maux où je me voi,
Tu vas être bientôt plus malheureux que moi.

SCENE III.

PYRRHUS, ULYSSE.

PYRRHUS.

C'EST vous encor, Seigneur ? Quelle raison pressante,
Vous raméne à ma vue, & prévient mon attente ?
Sur cet effort fatal qu'on exige de moi,
N'ai-je pas pour demain aux Grecs donné ma foi ?

Ce terme eſt-il trop long, & votre impatience,
Vient-elle ici pour eux exhorter ma conſtance ?

ULYSSE.

Non, Seigneur, & ſans peine ils ont ſçû concevoir,
Que la lenteur eſt juſte en un pareil devoir,
Et trouvent d'autant plus votre malheur à plaindre,
Qu'il vous réduit vous-même au ſupplice de feindre.

PYRRHUS.

Comment ?

ULYSSE.

Je ne viens point par des détours ſecrets
Chercher dans vos regards à lire vos projets,
Ni réduire votre ame à la gêne trop dure,
Ou de les avouer, ou de faire un parjure.
De fideles avis nous ont ouvert les yeux.
Cette nuit Polixene abandonne ces lieux;
C'eſt chez les Myſiens que votre intelligence....

PYRRHUS.

Ah ! quel cœur aſſez bas trahit ma confidence ?

ULYSSE.

Ainſi vous épargnant l'inutile embarras
D'un deſſein révélé qu'on ne ſouffrira pas,

Songez plutôt, Seigneur, ce que pour la patrie...

PYRRHUS.

Ah ! de pareils discours irritent ma furie.
Mes desseins sont trahis : mais les vôtres enfin
N'en auront pas, Seigneur, un plus heureux destin.
A moi seul sont commis les ordres de mon Pere.
Tout autre vainement y voudroit satisfaire.
Loin qu'un tel sacrifice appaisât son courroux.

ULYSSE.

S'il en conserve encor, ce sera contre vous,
Et non contre les Grecs, qui lui feront connoître,
Qu'il seroit obéi comme il prétendoit l'être,
Si, pour remplir son ordre, un zéle généreux
Avoit pû sur son fils ce qu'il a pû sur eux.

PYRRHUS.

C'est expliquer assez quel dessein les anime.
Hé bien, qu'ils viennent donc enlever leur victime.
C'est en ces lieux qu'il faut qu'ils la viennent chercher,
C'est des mains de Pyrrhus qu'ils doivent l'arracher.

SCENE

SCENE IV.

PYRRHUS, ULYSSE, ISMENE.

ISMENE.

AH ! Seigneur, eſt-ce vous qui livrez Polixene ?
L'avez-vous commandez ?

PYRRHUS.

Que dites-vous, Iſmene ?

ISMENE.

Près de ces lieux, Seigneur, un grand bruit excité
Attirant tout à coup ma curioſité,
J'ai couru. J'apperçois, dans une foule épaiſſe,
Vers le tombeau d'Achile avancer la Princeſſe,
Arſace la ſuivoit, qui s'approchant de moi,
Va, cours, porte, dit-il, cette nouvelle au Roi.
Ces mots, & tant d'effets de vos bontés extrêmes
M'ont fait douter, Seigneur, que par vos ordres mêmes. . . .

PYRRHUS.

Ah ! perfide, c'eſt vous qui me trompez ainſi,
Tandis que vainement je vous écoute ici ;
Et vous êtes heureux qu'au ſoin de ſa défenſe,
Mon bras doive employer le temps de ma vengeance. *Il part.*

ULYSSE.

L'intérêt du Pays me touche uniquement.
Mais qu'eſpérer enfin d'un tel évenement ?
Par où ſortira-t-il de ce péril extrême ?
Comment ſauver ? Comment immoler ce qu'il aime ?
Quel orage, grands Dieux ! quels troubles je prévois !
Quoiqu'il en ſoit, allons faiſons ce que je dois.

SCENE V.

ISMENE *ſeule.*

FORTUNE, quels aſſauts ta cruauté nous livre !
Mais allons, & voyons enfin ce qui doit ſuivre.

SCENE VI.

TELEPHE, ISMENE.

TELEPHE.

OU portes-tu tes pas ? Quel trouble eſt dans tes yeux ?

ISMENE.

Que venez-vous chercher vous-même dans ces lieux,
Seigneur ?

TELEPHE.

Quoi donc ? Qu'eſt-il arrivé, chere Iſmene ?
Tout eſt prêt, & j'en viens avertir Polixene.
Je prétendois...

ISMENE.

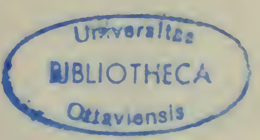
Hélas ! Seigneur, il n'eſt plus temps :
Elle eſt au Camp des Grecs.

TELEPHE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?

ISMENE.

Arſace, qui paroît, pourra vous en inſtruire.
C'eſt lui-même, Seigneur, qui vient de l'y conduire.



TELEPHE.

Impitoyables Dieux, m'accablez-vous ainsi !

SCENE VII.

ARSACE, TELEPHE, ISMENE.

ARSACE.

Seigneur, qu'heureusement je vous rencontre ici !

TELEPHE.

Est-il vrai que par toi la Princesse conduite...

ARSACE.

Oui, Seigneur, j'ignorois le secret de sa fuite ;
Et lorsqu'enfin j'ai vu qu'elle tournoit ses pas
Vers le tombeau fatal marqué pour son trépas,
Au milieu d'une foule à la suivre empressée,
En vain j'aurois voulu combattre sa pensée.
Mais, Seigneur, tout espoir n'est pas encor perdu.
Auprès d'elle Pyrrhus presqu'aussi-tôt rendu,
A renversé d'abord dans sa fureur extrême
Les Vases, le Bucher, & le Prêtre lui-même,
Et d'un bras menaçant devant qui tout a fui,
S'est fait un large espace au-tour d'elle & de lui.
Peu des siens cependant touchés de sa disgrace,

Prêts à périr pour lui, ſecondoient ſon audace.
Mais bientôt par leurs Chefs tous les Grecs raſſemblés,
Par le nombre ſans doute ils ſeront accablés.
Venez, Seigneur, venez vous-même en diligence,
Avec vos Myſiens embraſſer leur défenſe.

TELEPHE.

Oüi, courons, cher Arſace, & que tous à la fois...
Mais, ô Ciel ! n'eſt-ce pas Pyrrhus que j'apperçois ?
De quel trouble ſoudain ai-je l'ame frapée ?
D'où vient que je le vois éperdu, ſans épée ?

SCENE VIII.

PYRRHUS, TELEPHE, ARSACE, GARDES.

PYRRHUS.

AH ! trop cruels amis, en vain votre ſecours
S'oppoſe à ma fureur, & croit ſauver mes jours.
Ah ! Prince, je vous vois.

TELEPHE.

Quelle douleur vous presse?

PYRRHUS.

On empêche mon bras de venger la Princesse.

TELEPHE.

Elle est morte?

PYRRHUS.

A me voir en pouvez-vous douter?

TELEPHE.

Allons, pour la venger, Prince, il faut tout tenter.
Nommez-moi le cruel que tant de rage inspire.
Est-ce Calchas?

PYRRHUS.

C'est moi. Frapez.

TELEPHE.

Qu'osez-vous dire?
Qui, vous, Prince?

PYRRHUS.

Oui, je suis ce monstre furieux,
Misérable jouet du Destin & des Dieux.

Tous les Grecs animés d'une fureur nouvelle,
Sans peine, malgré moi, venoient s'emparer d'elle.
Je vois au premier rang marcher Agamemnon;
Et sans plus écouter, ni conseil, ni raison,
Sans songer qui me suit, je fonds sur le perfide.

D'abord, pour m'arrêter, Polixene intrépide
Se jette entre nous deux, & presque en même temps
Le sort & la fureur, qui troubloient tous mes sens,
Dans son sein malheureux... En cet endroit funeste,
Ah! Prince, en m'immolant épargnez-moi le reste,
Frapez. C'est à vous-même à venger hautement...

TELEPHE.

Ce seroit une grace, & non un châtiment.
Vis, Prince malheureux, vis ou cause, ou ministre,
Ou fatal instrument de ce destin sinistre.
Vis d'un tel souvenir sans cesse tourmenté.
Qu'il rappelle sans cesse à ton cœur agité
Tout ce que pour la perdre on te vit entreprendre:
Son Pays, son Palais, son Trône mis en cendre,
Ses Peuples, ses Parens, ou morts, ou mis aux fers,
Et contre elle tes feux soulevant les enfers:
Tandis que me flatant de la gloire immortelle,
D'avoir tout entrepris, tout enduré pour elle,
Moi-même m'assurant une éternelle paix,
Je me vais à son sort réunir pour jamais.

Il se frape & tombe dans les bras d'Arsace qui emporte son épée, sur laquelle Pyrrhus se veut jetter.

LYCAS.

O Dieux ! que faites-vous ?

SCENE DERNIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

Et que prétends-tu faire ?
Moi, je vivrois encor ? Je pourrois... O mon Pere !
Vien, vien toi-même aux Grecs demander mon trépas.
Je t'ai trahi. Mon cœur n'a point conduit mon bras.
As-tu donc pour ce ſang une haine ſi grande,
Qu'il ne t'importe pas comment on le répande ?
Hé bien, ſois ſatisfait. Mon bras l'a répandu :
Mais en le demandant tu t'es bien attendu,
Qu'à ton fils malheureux il coûteroit la vie.
Et je vais pleinement répondre à ton envie.

LYCAS.

Son déſeſpoir l'entraîne. Il le faut obſerver.
De ſes premiers tranſports ſongeons à le ſauver.

FIN.

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la premiére fois en 1698.

PREFACE.

LE ſujet de cette Tragédie ſe trouve dans le ſixiéme Livre de la premiere Décade de Tite-Live. J'ai pris de cet excellent Original tout ce qui m'a paru propre à ſoutenir mon Ouvrage ; & j'ai laiſſé ce que je n'ai pas cru pouvoir traiter aſſez heureuſement. Je me ſuis encore appuyé de la lecture de pluſieurs fameuſes Conjurations anciennes & modernes ; & j'avoue que j'ai beaucoup emprunté, ſur-tout de celle qui a été écrite en notre Langue, par un ſçavant Abbé, aſſez connu par le mérite des Ecrits qu'il a mis au jour.

Quelque facilité qu'il y ait à détruire pluſieurs Critiques que j'ai entendu faire contre cette Piece, je ne perdrai point de temps à les réfu-

ter par une Diſſertation ; & je leur donne pour réponſe l'approbation dont le Public a honoré mon Ouvrage.



ACTEURS.

MANLIUS CAPITOLINUS.

SERVILIUS, ſon ami.

VALERIE.

VALERIUS, Conſul, Pere de Valerie.

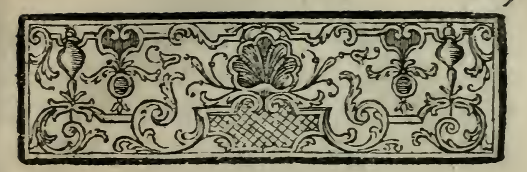
RUTILE, un des Chefs de la Conjuration de Manlius.

ALBIN, Confident de Manlius.

TULLIE, Confidente de Valerie.

PROCULUS, un des Domeſtiques de Manlius.

La Scéne eſt à Rome, dans la Maiſon de Manlius, ſituée ſur le Capitole.



MANLIUS CAPITOLINUS,

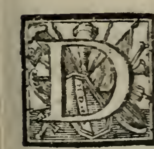
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.



D'UN tel ſecret, Albin, tu connois l'importance,
Et ton zéle éprouvé me répond du ſilence.
Mon courroux à tes yeux peut, ſans crainte, éclater,

Juſtes Dieux ! quand viendra le temps d'exécuter ?
Quand pourrai-je à la fois punir tant d'injuſtices,
Dont ces Tyrans de Rome ont payé mes ſervices ?
Oui, je rends grace, Albin, à leur inimitié,
Qui me débarraſſant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur ſur leur perte fondée,
Sans ſcrupule, aujourd'hui j'enviſage l'idée.
Car enfin, dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du Peuple contre eux j'embraſſai le parti,
Je voulois ſeulement, leur montrant ma puiſ-
ſance,
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais après les affronts dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne ſçauroit trop-tôt, ni trop agir.
Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris eſt ſenſible ;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me ga-
gner.

ALBIN.

Oui, Seigneur ; mais enfin, quelque ardeur qui
vous guide,
Un Peuple variable, incertain, & timide,
Dont le zéle d'abord ardent, impétueux,
Prête à ſes Protecteurs un appui faſtueux,

Et qui dans le péril tremble, & les abandonne,
Est-il un sûr garant de l'espoir qu'il vous donne ?
Vous-même, qui deviez, par cent & cent bienfaits,
Le croire à votre sort attaché pour jamais,
Lorsque d'un Dictateur l'injuste tyrannie
Vous fit d'une prison subir l'ignominie,
Tout ce peuple, Seigneur, pour vous-même assemblé,
De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé ?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre ?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le Sénat à me rendre.
Leur repentir accroît leur zéle, & mon espoir.
Mes fers par eux brisés leur montrent leur pouvoir,
Et que pour abolir une injuste puissance,
Tout le succès dépend de leur persévérance.
Car enfin des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici,
Souvent même sans chef, combien ont réussi ?
Ils ont fait des Tribuns, dont l'appui salutaire
A l'orgueil des Consuls est un frein nécessaire ;
Aux plus nobles emplois on les voit appellés ;
Les plus fiers des Romains par eux sont exilés ;
Ils ont forcé les Grands, en leur donnant leurs Filles,

A ſouffrir avec eux l'union des Familles,
Ils ſe font partager les terres des Vaincus.
Et que faut-il, Albin, pour les faire oſer plus?
Que leur montrer un chef dont les ſoins, le courage
Soutiennent les efforts où l'ardeur les engage?

ALBIN.

C'eſt donc ſur cet eſpoir, Seigneur, qu'à haute voix,
Par-tout des Sénateurs vous décriez les loix?
Quoi! ne craignez-vous point qu'une audace ſi fiere
Ne puiſſe à leurs ſoupçons donner trop de lumiere?

MANLIUS.

Non, Albin, leur orgueil, qui me brave toujours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains diſcours.
Ils connoiſſent trop bien Manlius inflexible.
Ils me ſoupçonneroient, à me voir plus paiſible.
En me déguiſant moins, je les trompe bien mieux,
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux,
Et préparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,

J'ai

J'ai même le plaisir de ne me pas contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien. Vous avez tout prévu.
Je crois qu'à tout aussi vos soins auront pourvu.
Quels présages heureux pour un dessein si juste !
Cet écueil des Gaulois, ce Capitole auguste,
L'asyle de nos Dieux, le salut des Romains,
Vous-même y commandez, son sort est en vos mains.
Et que n'espérer pas du courage & du zéle
De tant d'amis, armés pour la même querelle !
De Rutile, sur-tout, ce Guerrier généreux,
Qui pressé des Arrêts d'un Sénat rigoureux,
Eut, sans vos prompts secours, sans vos soins salutaires,
Fini dans les prisons sa vie & ses miseres !
Et quel bonheur encor, que, sans être attendu,
Servilius hier se soit ici rendu !
Des devoirs d'un ami qu'avec zéle il s'acquitte !
A peine, loin de Rome, il apprend dans sa fuite
Du Sénat contre vous l'Arrét injurieux,
Que, pour vous secourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valerie
A son Pere par lui si hautement ravie ;
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.

Et quels tranſports de joie a-t-il fait éclater
Lorſqu'en vous embraſſant, il s'eſt vû hors d'alarmes !
Que pour lui vos deſſeins doivent avoir de charmes !

MANLIUS.

Il n'en ſçait rien encor ; & je voulois, Albin,
Sans témoin, avec lui m'en ouvrir ce matin :
Mais l'aurois-tu penſé ? la triſte Valerie
Tremblante pour ſes jours, & ſur ſes pas partie,
Eſt dans Rome en ſecret entrée heureuſement,
Et chez moi pour le joindre, arrive en ce moment.
Mais je vais au plutôt pour cette confidence....

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCENE II.

PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

Pour vous voir Valerius s'avance,
Seigneur.

MANLIUS.

Valerius ! Quel important ſouci
Oblige ce Conſul à me chercher ici ?
Auroit-il ſçu déja que ſa Fille enlevée,
Après Servilius, chez moi fût arrivée.
Va, cours les avertir, & qu'ils ne craignent rien.
Tu chercheras Rutile après cet entretien.

SCENE III.

MANLIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

Je viens ſçavoir de vous, Seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit, qui ſe répand, & bleſſe votre gloire.
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y jouir, par vous, d'un aſyle aſſuré.
Il oſe ſe flater que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embraſſer ſa défenſe.

MANLIUS.

Oui, Seigneur, il eſt vrai qu'il oſe s'en flater.
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.

Je sçai me garantir de cette erreur commune,
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Régler sur son caprice & ma haine & mes voeux.
Ce qu'il a fait, Seigneur, vous semble un crime affreux.
C'est-ce qu'on ne voit pas, avec tant d'évidence,
Lorsqu'on met un moment ses raisons en balance:
Mais quoi qu'il en puisse être enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALERIUS.

Par cette loi, Seigneur, des plus grands cœurs chérie,
De n'avoir point d'amis plus chers que la Patrie,
De sacrifier tout au maintien de ses droits.
Votre ami par son crime en a blessé les loix.
A vos yeux comme aux miens il est par-là coupable.
J'usqu'à quand voulez-vous, si prompt, si secourable,
Sans vous inquiéter de nos soupçons secrets,
De tous les mécontens prendre les intérêts?
Les combler de faveurs? Ordinaire industrie
De qui veut à ses loix asservir sa Patrie.

MANLIUS.

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos ſoupçons ?
Où ſont de vos frayeurs les ſecrettes raiſons ?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux, qu'offenſe
D'un Sénat inhumain l'injuſte violence?
Et ſuis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'appaiſe leur courroux qu'irrite ſon orgueil ?
C'eſt moi, c'eſt mon appui qui les conſerve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un ſeul homme,
Des miſeres d'autrui ſoigneux de ſe charger,
Offre à tous une main prompte à les ſoulager.
D'une pitié ſi juſte eſt-ce à vous de vous plaindre ?
Si c'eſt une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du Peuple, par elle, on ſe fait un appui,
Pourquoi ſuis-je le ſeul qui l'exerce aujourd'hui ?
Que ne m'enviez-vous un ſi noble avantage ?
Pourquoi chacun de vous pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?

Ne peut-on du Sénat appaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,
Du salut d'un Etat sont-ils les fondemens?
Mes bienfaits vous font peur; & d'un esprit tranquille,
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'Armée, à la Ville, au Sénat, en tous lieux,
De charges, & d'honneurs on l'accable à mes yeux.
De la paix, de la guerre, il est lui seul l'arbitre.
Ses Collegues soumis, & contens d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite.
Vos éloges flateurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si dans le temps que Rome aux Barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendoit ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étoient emparés?
C'est moi qui, prevenant votre attente frivole,

Renverſai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille ſi fier ne vainquit, qu'après moi,
Des ennemis déja battus, ſaiſis d'effroi.
C'eſt moi qui, par ce coup, préparai ſa victoire;
Et de nombreux ſecours eurent part à ſa gloire.
La mienne eſt à moi ſeul, qui ſeul ai combattu,
Et quand Rome empreſſée honore ſa vertu,
Ce Sénat, ces Conſuls, ſauvés par mon courage,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil eſclavage,
M'immolent, ſans rougir, à leurs premiers ſoupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les priſons,
De mille affronts enfin flétriſſent, pour ſalaire,
La ſplendeur de ma Race & du nom Conſulaire.

VALERIUS.

Seigneur, de nos motifs, injuſtes à vos yeux,
Avec moins de chaleur, vous pourriez juger mieux.
Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zéle anime ſon courage;
Que ſuivre ſes conſeils du ſuccès aſſurés,
C'eſt obéir aux Dieux, qui les ont inſpirés.
Avons-nous à rougir de cette obéïſſance,
Par qui croît notre gloire, & notre indépendance?

N'eſt-ce pas là le but d'un cœur vraiment Romain ?
Lorſqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main ?
Vous avez même ardeur pour l'Etat, pour ſa gloire.
Vos deſſeins ſont pareils ; & je veux bien le croire.
Mais à parler ſans fard, eſt-ce ſans fondement
Que Rome inquiétée en jugeoit autrement ?
Et quels ſoupçons ſur-tout ne dut pas faire naître
Ce jour, où devant nous forcé de comparoître,
Votre parti nombreux, & celui du Sénat
Sembloient deux Camps armés réſolus au combat ?
Quels flots de ſang Romain s'alloient alors répandre,
Si juſqu'au bout le Peuple eût oſé vous défendre !
On croyoit que vos ſoins, réglés ſur ce ſuccès,
A tout parti ſuſpect fermeroient tout accès,
Mais de Servilius appuyant l'inſolence. . . .

MANLIUS.

Pour vous parler, Seigneur, je le vois qui s'avance.
Peut-être, en l'écoutant, un ſentiment plus doux
Prendra dans votre cœur la place du courroux.
Je vous laiſſe tous deux.

SCENE

SCENE IV.

SERVILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

QUe me veut ce perfide ?

SERVILIUS.

Seigneur, ſi votre aſpect m'étonne & m'intimide,
Je ſçai trop à quel point je vous ſuis odieux.
J'en fais tout mon malheur, j'en atteſte les Dieux.
Pour en finir le cours je viens ici me rendre.
Sans colere un moment, voulez-vous bien m'entendre ?

VALERIUS.

Et quel eſt ton eſpoir ? Qu'oſes-tu ſouhaiter ?
Moi, que tranquillement je puiſſe t'écouter !
Moi, j'oublirois ce jour, où préparant ta fuite,
Trop ſûr d'être avoué de ma Fille ſéduite,
Juſqu'aux pieds des Autels, ton amour furieux
Vint, des bras d'un Epoux l'enlever à mes yeux!

Par quel ressentiment, par quel cruel supplice
Devrois-je....

SERVILIUS.

Hé! pouviez-vous, avec quelque justice,
De mon Rival, Seigneur, récompenser la foi
D'un prix, que vous sçaviez qui n'étoit dû qu'à moi?
Daignez mieux consulter, & mes droits & ma gloire.
Et si ce jour fatal frape votre mémoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit,
Où parmi le carnage, & la flamme & le bruit,
A vos yeux éperdus, les Gaulois en furie
Chargeoient déja de fers les mains de Valerie.
Que faisoit mon Rival, en ce moment affreux?
Il servoit Rome ailleurs. Je servois tous les deux,
Je combattis pour l'une, & je vous sauvai l'autre;
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osai de mes travaux vous demander le fruit:
Et par votre refus au désespoir réduit,
Mon bras, contre un Rival superbe & téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vû faire.

VALERIUS.

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des loix;
Tu prétendois, en eux, triompher de moi-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême.
Car enfin de quel fruit tes soins sont-ils pour moi?
Je la perdois par eux, & je la perds par toi.
Aux voeux d'un autre en vain ma foi l'avoit promise,
Sur eux comme sur moi tu crois l'avoir conquise.
Tu me traites enfin en ennemi vaincu.
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu?
Si ma promesse ailleurs engageant Valerie,
Donne un sujet de plainte à ta flamme trahie,
Sa sœur que je t'offrois, mon appui, mes bienfaits,
De mes mépris pour toi sont-ils donc les effets?

SERVILIUS.

Ah! sur moi vos bienfaits avoient beau se répandre;
Vous m'ôtiez plus, Seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.
Valerie avoit seule, & mon cœur & mes vœux:
Ce qui n'étoit point elle étoit au-dessous d'eux.

Sans elle, tous vos dons, loin de me ſatisfaire,
N'étoient. . . . Mais où m'emporte une ardeur téméraire ?
Tous mes raiſonnemens ne font que vous aigrir.
Hé bien ! ce n'eſt qu'à vous que je veux recourir.
Pour ne devoir qu'à vous ma grace tout entiere,
J'implore ici pour moi votre bonté premiere.
Plus je parois, Seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime eſt pour vous glorieux.
Vos Ayeux & les miens, que cet Hymen aſſemble,
Peuvent ſans honte. . . .

VALERIUS.

Hé bien ! parlons d'accord enſemble.
Veux-tu faire un effort digne de m'apaiſer ?

SERVILIUS.

Pour un bonheur ſi grand, que puis-je refuſer ?
Parlez, Seigneur, parlez.

VALERIUS.

Ta valeur, ta naiſſance,
Peuvent faire, il eſt vrai, chérir ton alliance.
Mais je la tiens coupable, & ne te connois plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius :
A ce ſuperbe eſprit, ſuſpect à ſa Patrie,
Sois ſi tu veux fidéle à flater ſa furie :
Mais dégage mon ſang du ſort & des forfaits,

Où pourroient quelque jour t'entraîner ses projets.
Romps aujourd'hui de gré, ce que tu fis de force.
Entre ma fille, & toi, souffre enfin un divorce :
Ou, pour mieux m'expliquer, choisis dès aujourd'hui
Manlius sans ma fille, ou ma fille sans lui.
Vois de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix désarmer ma colere.

SERVILIUS.

Si votre offre un moment avoit pû m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrois m'immoler.

VALERIUS.

C'en est assez. Adieu.

SCENE V.

SERVILIUS *seul.*

Moi, pour fuir ta furie,
Moi, trahir Manlius, ou perdre Valerie!
Barbare! ce dessein passe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts,
Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.

Tonne, éclate, assouvis la fureur qui t'inspire.
De quels traits si cruels me peut-elle percer,
Qu'ils puissent.... mais je vois Valerie avancer.
O justes Dieux! témoins de ma flamme immortelle,
Jugez-en à sa vue, ai-je trop fait pour elle?

SCENE VI.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

HE' bien! vous avez vû mon Pere en ce moment?
De tout votre entretien quel est l'évenement?
Sa grace, & son aveu sur l'Hymen qui nous lie,
Comblent-ils à la fin les vœux de Valerie?
Mais quel est le chagrin qui paroît dans vos yeux?
Quel malheur...

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs si glorieux,
Où tant de grands Héros ont reçu la naissance,
Où la faveur des Dieux fait sentir leur présence,
Où de tout l'Univers, s'il faut croire leur voix,

Les peuples asservis prendront un jour des loix,
Cette Rome en un mot, ma Patrie, & la vôtre?
Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect désormais ne nous est plus permis,
Et notre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALERIE.

Je vous entends, Seigneur, rien ne fléchit mon Pere.
Il faut, en quittant Rome, éviter sa colere.
Mais j'en suis peu surprise, ô destin rigoureux!
Le sort d'une Mortelle eût été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prevenons la tempête,
Dont ses ressentimens menacent votre tête.
Par un plus long séjour cessons de l'irriter.
Rien ne doit plus, Seigneur, ici nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons, mais unis; nous fuyons, mais ensemble.
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien.
Et peut-on être heureux, sans qu'il en coûte rien?
Manlius délivré d'une prison cruelle,

N'a plus ici, Seigneur, besoin de votre zele.
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'un à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement.
D'un séjour si suspect, allons, fuyons la vue :
Venez. Que de ma foi la vôtre convaincue,
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa Patrie, & ses Dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidéle ! ô vertu que j'adore !
Quel exil avec vous peut m'affliger encore ?
Quel bien me peut manquer? Je conserve pour vous,
Tous les feux d'un Amant dans le cœur d'un Epoux:
Que dis-je ? vos beautés, vos vertus dans mon ame,
Allument de plus près une plus vive flamme,
Et mon cœur chaque jour, surpris de tant d'attraits,
Voit toujours au-delà de ses derniers souhaits.
Oui, Valerie, allons, fuyons ce lieu funeste.
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reste ;
Et dans notre embarras, dont ses yeux sont témoins,
Demandons-lui tous deux ses avis & ses soins.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

NON, je n'approuve point cette ſeconde fuite,
Ami. Ton ſort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif ſecret te fait me condamner ?
Crois-tu qu'avec plaiſir je vais t'abandonner ?
Que, bornant tous mes vœux à plaire à Valerie,
J'immole à ſon amour ton amitié trahie ?
Plut aux Dieux que tous trois réunis à jamais,
Nos cœurs.... Mais vaine idée, inutiles ſouhaits !
Tu vois par quel crédit, & par quelle puiſſance,
Valerius ici peut hâter ſa vengeance ;
Qu'en vain, contre un Sénat trop déclaré pour lui,

Tes ſoins officieux m'offriroient un appui ;
Et lorſque, loin de Rome, une fuite facile
Peut, contre leur pouvoir, m'aſſurer un aſyle,
Dois-je dans les périls d'un amour malheureux
Engager, ſans beſoin, un ami généreux ?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune ?
Où prétends-tu traîner une vie importune ?
Quelle reſſource encore y pourras-tu trouver ?
Sçais-tu dans le Sénat ce qui vient d'arriver ?
Juſqu'où Valerius a porté ſa colere ?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t'il donc fait ?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'eſt peu pour t'accabler, que le Sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un exil éternel ;
Pour te faire un tourment du jour que l'on te laiſſe,
Tes biens te ſont ravis, tes Titres, ta Nobleſſe,
Ta maiſon, dont bientôt les tréſors précieux
Vont être le butin du Soldat furieux,
Et qui par mille mains auſſi-tôt démolie
Va dans ſes fondemens tomber enſevelie.
Pour remplir cet Arrêt, déja l'ordre eſt donné.

Le fier Valerius lui-même l'a ſigné.
En un mot, tu perds tout, & dans ce ſort funeſte
Juge, s'il te ſuffit de partager le reſte
Des biens, qu'avec mon ſang verſé dans les combats,
J'ai prodigué en vain, en ſervant ces ingrats?

SERVILIUS.

Ainſi, Pere cruel, ainſi ta barbarie,
En éclatant ſur moi, tombe ſur Valerie.
Son ſort au mien uni devoit... Ah, Manlius!
Tu ſçais dans les périls quel eſt Servilius,
Tu ſçais ſi juſqu'ici le deſtin qui m'outrage,
Au moindre abaiſſement a forcé mon courage.
Mais quand je ſonge, hélas! que l'état où je ſuis
Va bientôt expoſer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la conſtance,
Ne peut trop exiger de ma reconnoiſſance;
Je perds à cet objet toute ma fermeté,
Et pardonne de grace à cette lâcheté,
Qui, me faiſant prévoir tant d'affreuſes alarmes,
Dans ton ſein généreux me fait verſer des larmes.

MANLIUS.

Des larmes! Ah plutôt, par tes vaillantes mains,
Soient noyés dans leur ſang ces perfides Romains.

Des larmes ! jusques-là ta douleur te possede ?
Il est, pour la guérir, un plus noble remede,
Un Privilege illustre, un des droits glorieux,
Qu'un homme, tel que toi, partage avec les Dieux,
La vengeance. Ma main secondera la tienne.
Notre sort est commun. Ton injure est la mienne.
C'est à moi qu'on s'adresse, & dans Servilius
On croit humilier l'orgueil de Manlius.
Unissons, unissons dans la même vengeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offense.
De tant d'affronts cruels vengeons notre vertu.
Perdons & Sénateurs & Consuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu ?
Dans ce discours obscur, ta voix & ton visage
Relevent mon espoir, raniment mon courage.
Tu sembles méditer quelque important projet :
Acheve, acheve, ami, de m'ouvrir ton secret.

MANLIUS.

Au même état que moi, ton cœur, par sa colere,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos Tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis, pour chefs de l'entreprise :

Et gagné par mes ſoins, ou par leur entremiſe,
Le Peuple a ſçu choiſir, pour traiter avec moi,
Rutile, dont tu ſçais la prudence & la foi.
Pour en hâter le temps, trop lent à ma vengeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vînt en diligence,
Tout me flate. J'ai ſçû, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendans entre eux,
Qui peuvent s'entr'aider, ſans pouvoir s'entrenuire,
Et dont à mon deſſein un ſeul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laiſſe à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le deſſein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton eſpoir légitime:
Non qu'il m'aveugle aſſez, pour me faire penſer,
Qu'un caprice du ſort n'oſe le renverſer.
Je ſçai trop quels revers tout à coup il déploie:
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voie
Manlius périſſant, en voulant ſe venger,
Que Manlius vivant, qui ſe laiſſe outrager?
Toi-même, de ton ſort vengeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux;
J'écoute, avec tranſport, ton deſſein généreux;
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,

Qu'ils ſçauront à mon zéle ajouter ma furie.
Commande ſeulement : ſur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras ?
Faut-il qu'avec ma ſuite, affrontant leurs cohortes,
Du Sénat, en plein jour, j'aille briſer les portes ?
Ou renverſer ſur eux leurs Palais embraſés ?
Tu vois à t'obéir tous mes vœux diſpoſés.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, préſenter à Rutile.
Comme il eſt d'un eſprit exact & difficile,
Il faudra qu'un ferment, où tous ſe ſont ſoumis,
De ta foi, dans ſes mains aſſure nos amis :
Et tu comprends aſſez, ſans qu'on t'en avertiſſe,
Que ſoigneux de cacher juſqu'au plus foible indice,
A tous autres aprés, & tes yeux & ton front
En doivent dérober le myſtére profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien pour craindre qu'un reproche....

MANLIUS.

Laiſſe-moi lui parler. Je le vois qui s'approche ;
Mais ne t'éloigne pas. Je vais te rappeller.

SCENE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

Enfin il n'eſt plus temps, Seigneur, de reculer.
Nous avons par nos ſoins & par nos artifices
Du ſort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions & non plus des conſeils.
La longueur eſt funeſte à des deſſeins pareils.
Peut-être avec le temps mes ſoins, aidés des vôtres,
Aux moyens déja pris en ajouteroient d'autres :
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à préſent,
En avoir joint enſemble un nombre ſuffiſant,
De peur qu'un coup du ſort les rompe, ou les diviſe,
Il faut s'en prévaloir, & tenter l'entrepriſe.
Quel temps d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens!

Le Sénat, déclarant la guerre aux Circeïens,
Doit, pour la commencer ſous un heureux auſpice,
Venir au Capitole offrir un ſacrifice.
Quel temps, dis-je, quel lieu propice à nos deſſeins!
Un temps, où tout entier il ſe livre en nos mains;
Un lieu dont je ſuis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'expoſent ſans armées.
Le jour n'en eſt pas pris: mais pour s'y préparer,
Des ſentimens du peuple il ſe faut aſſurer.
Il faut contre un Sénat, dont il hait la puiſſance,
Par nos ſoins redoublés irriter ſa vengeance.
La peur d'être ſuſpect lui défend de me voir:
Mais en vos ſoins, Seigneur, je mets un plein eſpoir.
Je ſçai qu'en nos projets l'ardeur qu'il vous inſpire,
Vous ſçaura ſuggérer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'eſt pas tout encor: vous avez ſçû, je croi,
Qu'hier Servilius eſt arrivé chez moi,
Qu'il n'eſt point de ſecret que mon cœur lui déguiſe?

RUTILE.

RUTILE.

Comment ! par vous, Seigneur, ſçait-il notre entrepriſe ?

MANLIUS.

Oui. Quel étonnement...

RUTILE.

Je m'explique à regret ;
Et voudrois étouffer un ſcrupule ſecret,
Si vos deſſeins trahis n'expoſoient que ma vie :
Mais ſur moi de ſon ſort un grand Peuple ſe fie.
Je dois craindre, Seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler ſon ſalut à ce que je vous doi.
Ce n'eſt point par ſon ſang qu'il faut que je m'acquitte.
Je connois votre ami. Je ſçai ce qui l'irrite,
Qu'il peut, en nous aidant, relever ſon deſtin :
Mais au ſang du Conſul l'Hymen l'unit enfin ;
D'un ſuperbe Conſul, proſcrit par notre haine :
Et quoi qu'à le fléchir il ait perdu de peine,
Qu'il ſemble hors d'eſpoir de le rendre plus doux,
Eſt-il un cœur ſi fier, ſi plein de ſon courroux,
Qui refuſât, Seigneur, l'oubli de ſa vengeance
A l'aveu d'un ſecret d'une telle importance ?
Sur quelques droits puiſſans que ſe fonde aujourd'hui,

Cette ferme amitié, qui vous répond de lui,
L'Amour y peut-il moins ? En eſt-il moins le maître ?
Que dis-je ? s'il falloit que le hazard fit naître
Quelque intérêt, qu'entr'eux ſon cœur dût décider,
Penſez-vous que ce fût à l'amour à céder ?

MANLIUS.

Pour faire évanouïr ce ſoupçon qui l'offenſe,
Il ſuffit à vos yeux de ſa ſeule préſence.
Venez Servilius.

SCENE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE.

SERVILIUS.

Quel deſtin glorieux,
Quel bonheur imprévu m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur ! Que le deſſein, que l'on m'a fait connoître,
Doit.... Mais quelle froideur me faites-vous paroître !

Vous ferois-je fufpect ? Ai-je en vain prétendu....

RUTILE.

Pourquoi le demander ? Vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oui, Seigneur, & bien-loin que mon cœur s'en offenfe,
Moi-même j'applaudis à votre défiance.
Moi-même, comme vous, je recufe la foi
D'un ami trop ardent, trop prévenu pour moi;
Et ne veux point ici, par un ferment frivole,
Rendre envers vous les Dieux garans de ma parole.
C'eft pour un cœur parjure un trop foible lien.
Je puis vous raffurer par un autre moyen:
Je vais mettre * en fes mains, afin qu'il réponde,
Plus que fi j'y mettois tous les Sceptres du monde,
Le feul bien que me laiffe un deftin envieux.
Valerie eft, Seigneur, retiré en ces lieux.
De ma fidélité voilà quel eft le gage.
A cet Ami commun je la livre en ôtage;
Et moi, pour mieux encor vous affurer ma foi,
Je réponds en vos mains & pour elle & pour moi.
Témoins de tous mes pas, obfervez ma conduite;
Et fi ma fermeté fe dément dans la fuite,

* *En montrant Manlius.*

A mes yeux auſſi-tôt prenez ce fer en main ;
Dites à Valerie, en lui perçant le ſein,
Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
Servilius par moi t'aſſaſſine lui-même.
Et dans le même inſtant tournant ſur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur. Qu'il ſoit aux yeux de tous,
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours après il ſerve de pâture.
Vous, * Seigneur, de ma part, allez la préparer
A voir pour quelques jours, le ſort nous ſéparer ;
Et daignez maintenant, pour m'épargner ſes larmes,
Lui porter mes adieux, & calmer ſes alarmes.

* *A Manlius.*



SCENE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

SEIGNEUR, de mes ſoupçons je reconnois l'erreur,
Je vois, d'un œil charmé, votre noble fureur.
De votre foi, pour nous, c'eſt le plus ſûr ôtage :
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres, qui ſeroient plus défians que moi.
Car enfin, le projet, où s'unit notre zéle,
Eſt tel, qu'en vain chacun répond d'un bras fidéle :
Il ne porte au péril qu'un courage flottant ;
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant pénétré de votre ardeur extrême,
Je vous laiſſe, Seigneur, & vous rends à vous-même.
Conſultez Manlius : qu'il choiſiſſe avec vous
Le poſte où votre bras doit ſeconder nos coups ;
Tandis que, pour hâter le jour de notre joie,

Je cours en diligence où ſon ordre m'envoie.

SERVILIUS.

Et moi pour éviter des chagrins ſuperflus,
Je fuirai Valerie, & ne la verrai plus.
Manlius prendra ſoin d'apaiſer ſa triſteſſe.
Je bannis loin de moi toute vaine tendreſſe;
Et je veux déſormais ne laiſſer dans mon cœur,
Que l'eſpoir du ſuccès qui flate ma fureur.

SCENE V.

RUTILE *ſeul.*

SON front & ſes diſcours font voir un grand courage,
Et pour me raſſurer il n'a pû davantage;
Cependant c'eſt peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en ſon cœur un vif reſſentiment,
Il n'examine rien, rempli de ſa vengeance.
Allons exécuter notre ordre en diligence;
Et revenons d'abord éprouver ſi ſon cœur
Du deſſein qu'il embraſſe a compris la grandeur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

NON, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, ſans me voir, Servilius me quitte ?
Qu'un autre vient, pour lui, me porter ſes adieux ?
Quel eſt de ſon départ le but myſtérieux ?
Quel deſſein forme-t'il, lorſque Rome l'exile ?
Il vient d'entretenir Manlius & Rutile.
Eſt-ce par leur conſeil, que s'éloignant de moi,
Il commence à cacher ſes ſecrets à ma foi ?
Mais quelque eſpoir me reſte, & fait que je reſpire.
Il eſt chez Manlius. On vient de te le dire.
Je veux le voir ſortir, je veux l'attendre ici.

TULLIE.

Madame, quel ſujet vous peut troubler ainſi ?
Craignez-vous qu'un Héros ſi grand, ſi magnanime
Vous veuille abandonner au ſort qui vous opprime ?
Connoiſſez-vous ſi mal un cœur ſi généreux ?
Ah ! perdez des frayeurs indignes de ſes feux.
De ſa fidélité vos malheurs ſont un gage.
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage ?
Vous, qui ſi hautement faites voir en ce jour
Que le ſort ne peut rien contre un parfait amour ?

VALERIE.

Déja ſur ces raiſons j'ai condamné ma crainte :
Mais à peine mon cœur en repouſſe l'atteinte,
Que troublant le repos qu'il commence à goûter,
D'autres ſoupçons affreux le viennent agiter.
Je ne ſçaurois plus vivre en ce cruel ſupplice,
Tullie. Avant qu'il parte, il faut qu'il m'éclairciſſe.

TULLIE.

J'entends ouvrir. C'eſt lui, Madame.

VALERIE.

Laiſſe-nous.

SCENE

SCENE II.

SERVILIUS, VALERIE.

SERVILIUS.

OUI, Sénat, ton orgueil va tomber ſous mes coups,
Et je viens de choiſir le poſte, où ma furie...
Mais que vois-je?

VALERIE.

Ah! Seigneur, vous fuyez Valerie?

SERVILIUS.

Eh! que prétendez-vous? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de triſtes adieux?
Croyez-vous, par vos pleurs, ébranler ma conſtance?

VALERIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus de ſi haute eſpérance.
Il eſt vrai, juſqu'ici, charmé de ſes liens,
Votre cœur à mes vœux ſoumettoit tous les ſiens;
Mes moindres déplaiſirs inquiétoient ſon zéle:
Mais ce temps-là n'eſt plus; ce cœur eſt un rebelle,

Que l'hymen enhardit, par ses superbes droits,
A mépriser enfin la douceur de mes loix.
Il me fuit, il me laisse en proie à mille alarmes,
Percer le Ciel de cris, me noyer dans mes larmes,
Et montre en m'affligeant un courage affermi,
Plus que s'il se vengeoit d'un cruel ennemi.

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valerie? Est-ce à moi que s'adresse
Ce reproche odieux, que fait votre tendresse?
Est-ce moi dont l'Hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle insensible à vos pleurs?

VALERIE.

Non vous ne l'êtes plus, lorsque je vous écoute.
Je ne puis plus sur vous conserver aucun doute.
Votre aspect rend le calme à mon cœur agité:
Mais pour n'abuser pas de ma facilité,
Donnez-moi des raisons qui puissent vous défendre;
Quand je ne pourrai plus vous voir ni vous entendre,
Tout prêt à me quitter ne me déguisez rien.
Dites moi...

SERVILIUS.

C'est assez, quittons cet entretien;

Valerie : & ſur moi quel que ſoit votre empire ,
Reſpectez un ſecret , que je ne puis vous dire.

VALERIE.

Eh ! que pouvez-vous craindre ? Ah ! connoiſſez-moi mieux ,
Et que mon ſexe ici ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une ame commune,
Qu'étonne le péril , qu'un ſecret importune :
Mais comme la moitié d'un Héros , d'un Romain ,
Comme un fidéle ami reçu dans votre ſein ,
Qui ſçut depuis long temps , par une heureuſe étude ,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude ,
D'un zéle généreux , du mépris de la mort ,
D'une foi toujours ferme en l'un & l'autre ſort.
Mon cœur peut déſormais tout ce que peut le vôtre ;
Et de quoi que le Ciel menace l'un & l'autre ,
Pour vous je puis ſans peine en braver tous les coups ,
Ou bien les partager , s'il le faut , avec vous.

SERVILIUS.

Ah ! vos bontés pour moi n'ont que trop ſçû paroître ,

Et mon ſang eſt trop peu pour les bien reconnoître.
Mais avec tant d'ardeur, pourquoi me demander
Ce que ma gloire ici ne vous peut accorder ?
Souffrez que mon devoir borne votre puiſſance.
Les ſecrets, que je cache à votre connoiſſance,
Sont tels.... Mais où ſe vont égarer mes eſprits ?
Adieu.

VALERIE.

Vous me fuyez en vain. J'ai tout compris.
Notre départ remis, votre fureur ſecrette,
Dont cet air ſombre & fier m'eſt un ſûr interprête,
Votre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous venger de mon Pere.

SERVILIUS.

Qui, moi ?

VALERIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire.
Mon amour inquiet de trop près vous éclaire.
Rutile & Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous ſont liés.
De-là ces entretiens, où l'on craint ma préſence ;
Et s'il faut m'expliquer ſur tout ce que je penſe,

De tant d'armes, Seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec ſoin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Après ce qu'on a dit de ſes projets ſur Rome,
Marquent d'autres deſſeins, que la perte d'un homme:
De ſes affronts récens encor tout furieux,
Sur le Sénat ſans doute il va faire...

SERVILIUS.

Grands Dieux!
Qu'oſez-vous pénétrer? Sçavez-vous, Valerie,
Quel péril déſormais menace votre vie?
Que votre ſûreté dépend à l'avenir,
D'effacer ce diſcours de votre ſouvenir?
Par le moindre ſoupçon pour peu qu'on en apprene,
C'eſt fait de votre vie enſemble & de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'ôtage de ma foi.
Je le ſuis de la vôtre.

VALERIE.

Ah! je frémis d'effroi.
Moi l'ôtage odieux d'une aveugle furie,
Par qui doivent périr mon Pere & ma Patrie?

SERVILIUS.

Ah! retenez vos cris. Eſt-ce là ce grand cœur?

VALERIE.

Oui, c'eſt lui, qui pour vous peut braver le malheur.
Mais qui frémit pour vous d'une action ſi noire.
Vous, à votre vengeance immoler votre gloire !
Contre votre Pays former de tels deſſeins !
Vous au ſang de mon Pere oſer tremper vos mains !
En ce jour, il eſt vrai, ſon courroux redoutable,
Vient de combler les maux dont le poids nous accable.
Mais c'eſt mon Pere, enfin, Seigneur. Pouvez-vous bien
Verſer vous-même un ſang où j'ai puiſé le mien ?
A qui même eſt uni le ſang qui vous fit naître ?
Quoi, ſans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur juſqu'à ce jour ſi grand, ſi généreux,
Médite avec plaiſir tant de meurtres affreux ?
Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ſes auteurs elle eſt toujours fatale,
Et qu'en proie au remords qui ſuit ſes noirs effets,
Souvent les mieux vengés ſont les moins ſatisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valerie,
Moins à venger mes maux, qu'à ſauver ma Patrie.
Ce n'eſt point, pour la perdre, un ſanglant attentat.
Je verſe un mauvais ſang, pour en purger l'Etat.

VALERIE.

Et de quel ſang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous voulez répandre ?
De qui prétendez-vous ſauver votre Pays ?
Du Sénat, des Conſuls, par le peuple haïs ?
Ah ! d'un peuple inſenſé ſuivez-vous les caprices ?
Et quoi que le Sénat ait pour vous d'injuſtices,
Quoi que puiſſe à nos cœurs inſpirer le courroux,
N'eſt-il pas & plus juſte & plus digne de nous,
De ſouffrir ſeuls les maux qui troublent notre vie,
Que de voir dans les pleurs toute notre Patrie ?
Ne croyez pas pourtant qu'après un tel diſcours,
Je trahiſſe un ſecret, d'où dépendent vos jours.
Ces jours ſont pour mon cœur d'un prix que rien n'égale.
Mais, ſi, pour déſarmer votre fureur fatale,

Mon pere dans mes pleurs ne trouve point d'appui.
J'en atteste les Dieux, je péris avec lui,
Je vous laisse y penser.

SCENE III.

SERVILIUS *seul.*

PAR quel destin contraire,
A-t'elle pénétré ce dangereux mystere !
Quel embarras fatal ! Je n'ai pû rien nier.
C'étoit un artifice inutile & grossier.
J'ai dû, pour la contraindre à garder le silence,
En faire à son amour comprendre l'importance.
Et que craindre après tout d'un cœur tel que le sien ?
Mais n'ai-je rien moi-même à soupçonner du mien ?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié soudaine,
Pour nos Tyrans proscrits vient d'ébranler ma haine ?
Qui ? moi ? je douterois d'un si juste courroux ?

Je pourrois... Non, ingrats, non, vous périrez
tous.
L'Arrêt en est donné par ma haine immortelle.

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

AMI, je viens t'apprendre une heureuse
nouvelle :
Le Sénat pour demain, selon nos vœux secrets,
D'un pompeux Sacrifice ordonne les apprêts :
C'est demain, pour l'offrir, qu'il doit ici se rendre.
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valerie est libre dans ces lieux,
Et sa vue à toute heure est permise à tes yeux.
Excuse si ma main l'a reçue en ôtage.
De Rutile par là j'ai dû guérir l'ombrage.
Devant lui. seulement prends garde qu'aujourd'hui....
Mais il entre.

SCENE V.

RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE *à part.*

Je vois Manlius avec lui;
C'eſt ce que je ſouhaite. Eprouvons ſon courage.

MANLIUS.

Quelle joie à nos yeux marque votre viſage,
Seigneur? De nos amis que faut-il eſpérer?

RUTILE.

Tout, Seigneur. Avec nous, tout ſemble conſpirer;
A l'effet de nos vœux il n'eſt plus de remiſe.
En arrivant chez-moi, quelle heureuſe ſurpriſe!
J'ai trouvé ceux du Peuple à qui de nos projets
Je puis en ſûreté confier les ſecrets:
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du ſacrifice,
M'avertir qu'il falloit ſaiſir ce temps propice.
Tout tranſporté de joie, à voir qu'en ces beſoins,
Leur zéle impatient eût prévenu mes ſoins;

Oui, chers amis, leur dis-je, oui, Troupe magnanime,
Le deſtin va remplir l'eſpoir qui vous anime.
Tout eſt prêt pour demain, &, ſelon nos ſouhaits,
Demain le Conſulat eſt éteint pour jamais.
De nos prédéceſſeurs quelle fut l'imprudence,
Qui détruiſant d'un Roi la ſuprême puiſſance,
Sous un nom moins pompeux ſe ſont fait deux Tyrans,
Qui, pour nous accabler, ſont changés tous les ans,
Et qui tous l'un de l'autre, héritant de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à reſſerrer nos chaînes !
Tels & d'autres diſcours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur.
Leur marquer nos apprêts, nos divers ſtratagêmes,
Appuyés en ſecret par des Sénateurs mêmes ;
Ce que devoient dans Rome exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiroient vos ſoldats ;
Les Poſtes à ſurprendre, & d'autres qu'on nous livre,

Les forces qu'on aura, les Chefs qu'il faudra suivre,
En quels endroits se joindre, en quels se séparer.
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer,
Les maisons des Proscrits, que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage :
Qu'une pitié sur-tout, indigne de leur cœur,
A nos Tyrans détruits ne laisse aucun vengeur.
Femmes, Peres, enfans, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes.
Tous doivent... Mais, Seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Votre visage change, & votre cœur frémit ?

SERVILIUS.

Oui. Si près d'accomplir notre grande entreprise,
Je frémis à vos yeux de joie & de surprise ;
Et mon cœur moins ému ne croiroit pas, Seigneur,
Sentir, autant qu'il doit un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, & m'écoutez. J'ajoute :
Ils n'ont de nos desseins ni lumiere, ni doute.
Il faut qu'en ce repos, où s'endort leur orgueil,

La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et lorſqu'à nos regards les feux & le carnage
De nos fureurs par-tout étaleront l'ouvrage ;
Du fruit de nos travaux tous ces Palais formés,
Par les feux dévorans pour jamais conſumés ;
Ces fameux Tribunaux où régnoit l'inſolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus & briſés, ſur la pouſſiere épars,
La terreur & la Mort errant de toutes parts ;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte la licence ;
Souvenons-nous, Amis, dans ces momens cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels ;
Que leurs plus beaux deſſeins ont des faces diverſes,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverſes,
Rendre, par d'autre voie, à l'Etat agité,
L'Innocence, la Paix, enfin la Liberté.
Chacun, à ce diſcours, qui flate ſon audace,
Sur ſon eſpoir prochain s'applaudit & s'embraſſe.
Chacun par mille vœux, en hâte les momens,
Et pour vous à l'envi fait de nouveaux ſermens.

MANLIUS.

Ainsi donc à nos vœux la fortune propice,
A conduit nos Tyrans au bord du précipice :
Et je n'ai plus qu'un jour à souffrir leur mépris.
Mais quel effort, Seigneur, quel assez digne prix
M'acquittant à vos soins. . . .

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il est une faveur, que vous pourriez me faire :
Mais cet Ami veut bien que, sur mes intérêts,
Je n'explique qu'à vous mes sentimens secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse, Seigneur.

SCENE VI.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

Par quel bonheur extrême
Vous puis-je...

RUTILE.

En me servant, vous vous servez vous-même,

Seigneur : il vous ſouvient des ſermens que j'ai
faits,
Lors qu'avec nos amis j'embraſſai vos projets.
Je jurai devant tous, que ſi j'avois un frere,
Pour qui m'intéreſſât l'amitié la plus chere ;
Quand tous deux, en même heure ayant reçu le
jour,
Nourris ſous mêmes ſoins, dans le même ſéjour,
Le Ciel auroit uni, par les plus fortes chaînes,
Nos vœux, nos ſentimens, nos plaiſirs & nos
peines ;
Si ce frere ſi cher, troublé du moindre effroi,
Me pouvoit faire en lui craindre un manque de
foi,
Par moi-même auſſi-tôt ſa lâcheté punie
Préviendroit notre perte, & ſon ignominie.
Vous louâtes, Seigneur, ce noble ſentiment,
Et chacun, après vous, fit le même ſerment.

MANLIUS.

Hé, bien ?

RUTILE.

Voici le temps qu'un effort néceſſaire
Doit de votre ſerment prouver la foi ſincere.

MANLIUS.

Sur qui ?

RUTILE.

Sur votre ami. Je vous l'avois prédit :
Tandis qu'il m'écoutoit, réveur, trifte, inter-
dit,
Les yeux mal affurés, il m'a trop fait connoître
Un repentir fecret, dont il n'eft pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi ;
Et ne l'avez-vous pas obfervé comme moi ?
Ces preuves à vos yeux ne font pas éviden-
tes :
Mais, felon nos fermens, elles font fuffifantes.
Nous fommes convenus, que dans un tel deffein,
Le foupçon bien fouvent doit paffer pour certain ;
Et qu'il vaut mieux encor, dans un doute fem-
blable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en eft tombé d'accord.
De lui, de fon ôtage il a conclu la mort :
Et fi quelque pitié, s'emparant de notre ame,
Force notre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle foit en lieu fûr gardée étroitement ;
Et qu'il foit immolé, lui qui rompt le ferment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera ? Vous ? Que m'ofez-vous
dire ?

Quelle

Quelle eſt cette fureur, qu'un ſoupçon vous inſpire ?
Sçachez que, devant moi, par tout autre outragé,
Son honneur, par ce bras, ſeroit déja vengé.
Mais je vous rends juſtice, & crois que cette offenſe
Eſt un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grace, & calmant votre effroi,
Du choix de mes amis repoſez-vous ſur moi.
Songez que ce ſoupçon eſt une peur ſubtile,
Et par là qu'il ſied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet inſtant
J'éclairciſſe, avec vous, ce ſoupçon important.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERVILIUS *seul.*

OU m'égarai-je ? Où suis-je ? Et quel désordre extrême
Guide au hazard mes pas, & m'arrache à moi-même ;
Quel changement subit ? ô vengeance ! ô courroux !
A mes lâches remords m'abandonnerez-vous ?
N'est-ce donc qu'à souffrir qu'éclate ma constance ?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense ?
Mais mon courage en vain tâche à se raffermir.
Ah ! si le seul récit m'a pû faire frémir,
Quel serai-je, grands Dieux ! au spectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vengeance horrible !

Ah ! fuyons ; dérobons nos mains à ces forfaits.
Mais où fuir ? En quels lieux te cacher désormais,
Où dans des flots de sang, Rome entiere noyée,
Ne s'offre pas sans cesse à ton ame effrayée ?
En la laissant périr, ne la trahis-tu pas ?
Et même tes Amis, qui comptoient sur ton bras ?
Envers les deux partis, ta fuite est criminelle.
Non, non, pour l'un des deux, il faut fixer ton zéle.
Pour tenir tes sermens, il faut tout immoler ;
Ou bien, pour sauver Rome, il faut tout révéler.
Tout immoler ! Ton cœur marque trop de foiblesse.
Tout révéler ? Ton cœur y voit trop de bassesse.
Tu perdrois tes Amis. Hé ! quel choix feras-tu ?
Deux écueils opposés menacent ta vertu.
En se sauvant de l'un, elle périt sur l'autre.
O ! vous, dont l'équité sert d'exemple à la nôtre,
Vous, qui de la vertu nous prescrivez les loix,
Dieux justes, Dieux puissans, souffrez-vous cette fois
Que ce cœur, si fidéle à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin, malgré lui, dans les piéges du crime ?

SCENE II.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE *à part, les 2. premiers Vers.*

CIEL, qui m'as inſpirée en ce juſte deſſein,
Prête-moi, juſqu'au bout ton appui ſouverain.
Seigneur, je juge aſſez quelle eſt l'inquiétude,
Qui vous fait en ce lieu chercher la ſolitude,
Quels ſoucis différens vous doivent partager.
Mais votre cœur, enfin, veut-il s'en dégager?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuſe induſtrie,
Sauve tous vos amis, en ſauvant la Patrie?
Nous le pouvons, Seigneur, ſans danger, ſans effort.
Votre amitié pourra s'en alarmer d'abord:
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autoriſe.

SERVILIUS.

Comment!

VALERIE.

Il faut oſer révéler l'entrepriſe:

Mais ne la révéler, qu'après être assurés
Que le Sénat pardonne à tous les Conjurés.
Garanti par nos soins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel service?

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valerie? & qui me croyez-vous?

VALERIE.

Tel qu'il faut être ici pour le salut de tous.
Je sçais à vos Amis quel serment vous engage,
Et vois tout l'embarras que votre ame envisage,
Quels noms dans leur colere ils pourront vous donner:
Mais un si vain égard doit-il vous étonner?
Est-ce un crime de rompre un serment téméraire,
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire?
Un juste repentir n'est-il donc plus permis?
Quoi! pour ne pas rougir, devant quelques amis,
Que séduit & qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant votre Patrie!
Devant tout l'Univers! Pouvez-vous justement
Entre ces deux partis balancer un moment?
De l'un & l'autre ici comprenez-mieux la suite.
Si nous ne parlons pas, Rome est par eux détruite.

Si nous ofons parler, quel malheur craignons-
nous ?
Rome entiere eft fauvée, & leur pardonne à tous ;
Et quand de ce bienfait confacrant la mémoire,
Elle retentira du bruit de votre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous feront rendus,
Leurs reproches alors feroient-ils entendus ?
Enfin retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautés où votre bras s'engage.
Figurez-vous, Seigneur, qu'en ces affreux dé-
bris
Des Enfans fous le fer vous entendez les cris,
Que les cheveux épars & de larmes trempée,
Une Mere fanglante, aux Bourreaux échapée,
Vient, vous montrant fon Fils qu'elle emporte en
fes bras,
Se jetter à genoux audevant de vos pas.
Votre fureur alors eft-elle fufpendue ?
Un foldat inhumain l'immole à votre vue ;
Et du Fils auffi-tôt, dont il perce le flanc,
Fait réjaillir fur vous le lait avec le fang.
Soutiendrez-vous l'horreur, que ce fpectacle inf-
pire ?

SERVILIUS.

Par les Dieux immortels, appuis de cet Empire,

Ces mots ſont des éclairs, qui, paſſant dans mon cœur.
Y font un jour affreux qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié... Mais quoi ? Rome inhumaine,
Tu devrois ton ſalut aux objets de ta haine ?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits ?
Le forcer.... Non, mon cœur ne l'oſera jamais.

VALERIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valerie ?

SERVILIUS.

Non. Votre amour ſuffit au bonheur de ma vie.
Vous ſeule rempliſſez tous les vœux de mon cœur.
Ah ! pourquoi, juſtes Dieux ! un ſi charmant bonheur
Ne m'eſt-il pas donné plus pur & plus paiſible ?
Quels orages y mêle un deſtin inflexible ?

VALERIE.

Et pourquoi donc, Seigneur, ne les pas détourner ?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre ; & puiſqu'il faut tout dire,
De la foi du Sénat j'ai ce que je déſire.

Il m'a tout accordé, de peur d'être furpris,

SERVILIUS.

O Dieux ! fans mon aveu, qu'avez vous entre-
pris ?

VALERIE.

Je vous avois promis de garder le filence.
Sur vous des Conjurés je craignois la vengean-
ce.
Mais enfin ce parti met tout en fureté.
Sans votre aveu, Seigneur, j'ai tout exécuté.
A vous perfuader je voyois trop de peine.
C'eft moi feule par là qui m'expofe à leur haine ;
Et quoiqu'en vous nommant j'aye agi pour tous
deux,
Vous me pouvez de tout accufer devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait, ô Ciel ! par quel reproche
horrible
S'en va me foudroyer leur colere terrible !
Et que me fervira de vous défavouer ?
Après qu'ils font trahis, ce feroit les jouer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous appren-
dre
Le fecret, que par vous le Sénat vient d'enten-
dre ?

Et

Et pourront-ils douter d'un concert entre nous?
C'en eſt fait, Valerie. Evitez leur courroux.
Fuyez ce lieu fatal, où va choir la tempête.
Je ne veux à ſes coups expoſer que ma tête.

VALERIE.

Allez; ne craignez rien. Mais on vient vers ces lieux.
D'un témoin défiant il faut craindre les yeux.
Quittons-nous, & gardons de rien faire connoître.

SCENE III.

SERVILIUS *ſeul.*

DANS le trouble où je ſuis, qui vois-je encor paroître?
Seroit-il averti de ce qui s'eſt paſſé?
De quel front ſoutenir ſon viſage offenſé?
N'importe, demeurons; & dans un tel orage,
Après notre pitié, montrons notre courage.
Mais dans quelle penſée eſt-il enſeveli?

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

CONNOIS-tu bien la main de Rutile ?

SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens, li.

SERVILIUS lit.

VOUS avez méprisé ma juste défiance.
Tout est sçu par l'endroit que j'avois soupçonné.
C'est par un Sénateur de notre intelligence,
Qu'en ce moment l'avis m'en est donné.
Fuyez chez les Veïens, où notre sort nous guide :
Mais pour flater les maux où ce coup nous réduit ;
Trop heureux en partant, si la mort du Perfide
De son crime, par vous, lui déroboit le fruit

MANLIUS.

Qu'en dis-tu ?

SERVILIUS.

Frape.

MANLIUS.

Quoi!

SERVILIUS.

Tu dois aſſez m'entendre.
Frape, dis-je. Ton bras ne ſçauroit ſe méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux? Où vas-tu t'égarer?
Sçais-tu bien ce qu'ici tu m'oſes déclarer?

SERVILIUS.

Oui, je ſçai que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur, que je t'offre en victime;
Que ma foi démentie a trahi ton deſſein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton ſein!
Pourquoi faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoiſſe un Ami dans les traits d'un Perfide?
Qui? toi? tu me trahis? L'ai-je bien entendu!

SERVILIUS.

Il eſt vrai, Manlius. Peut-être je l'ai dû.
Peut-être, plus tranquille aurois-tu lieu de croire,
Que ſans moi tes deſſeins auroient flétri ta gloire?
Mais enfin les raiſons qui frapent mon eſprit,

Ne ſont pas des raiſons à calmer ton dépit,
Et je compte pour rien, que Rome favorable
Me déclare innocent, quand tu me crois coupable.
Je viens donc, par ta main, expier mon forfait.
Frape. De mon deſtin je meurs trop ſatisfait;
Puiſque ma trahiſon, qui ſauve ma patrie,
Te ſauve en même temps & l'honneur & la vie.

MANLIUS.

Toi, me ſauver la vie?

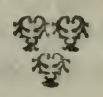
SERVILIUS.

Et même à tes amis.
A ſigner leur pardon le Sénat s'eſt ſoumis.
Leurs jours ſont aſſurés.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre,
De leur ſort & du mien te rend ici l'arbitre?
Qui t'a dit que pour moi la vie eût tant d'attraits?
Que veux-tu que je puiſſe en faire déſormais?
Pour m'y voir des Romains le mépris & la fable?
Pour la perdre peut-être en un ſort miſérable,
Ou dans une querelle, en ſignalant ma foi,
Pour quelque ami nouveau, perfide comme toi?
Dieux! quand de toutes parts ma vive défiance
Juſqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance;

Par toi notre dessein devoit être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a séduit !
Car je n'en doute point, ton crime est son ouvrage,
Lâche, indigne Romain, qui né pour l'esclavage,
Sauves de fiers Tyrans soigneux de t'outrager,
Et trahis des Amis, qui vouloient te venger !
Quel sera contre moi l'éclat de leur colere !
Je leur ai garanti ta foi ferme & sincere,
J'ai ri de leurs soupçons, j'ai retenu leurs bras,
Qui t'alloient prévenir par ton juste trépas.
A leur sage conseil que n'ai-je pû me rendre !
Ton sang valoit alors qu'on daignât le répandre ;
Il auroit assuré l'effet de mon dessein :
Mais sans fruit maintenant il souilleroit ma main ;
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offense,
Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.



SCENE V.

SERVILIUS *seul.*

QUELLE confusion, à ce reproche affreux,
Quelle stupidité suspend ici mes vœux !
Que résoudre ? Il me fuit comme un monstre funeste.
Irai-je lui montrer encor ce qu'il déteste !
O colere trop juste ! O redoutable voix !
Noms affreux, entendus pour la premiere fois !
Moi lâche ! moi perfide ! & je vivrois encore ?
Moi-même autant que lui je me haïs, je m'abhorre.
Il m'a contre moi-même inspiré sa fureur.
Allons, ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur.
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie ;
Et le cherchant, malgré sa colere affermie,
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur du crime, ou du remords.

SCENE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

TOUT eſt perdu, Seigneur, & dans Rome alarmée,
De nos projets trahis la nouvelle eſt ſemée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius;
Mais il n'étoit plus temps. Déja Valerius
Qui, pour plus d'aſſurance, en ce péril extrême,
Des ordres du Sénat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec ſa ſuite, entré ſubitement,
L'avoit fait arrêter dans ſon appartement,
Et même dans l'inſtant qu'une noire furie
Avoit armé ſon bras, pour s'arracher la vie.
On lui laiſſe, Seigneur, ce palais pour priſon.
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ſes amis ſecrets, armant la populace,
N'accablent ſon eſcorte, & n'aſſurent ſa grace.

SERVILIUS.

Juſte Ciel!

ALBIN.

De son sort je vais suivre le cours.
Vous, sauvez-vous, courez lui chercher du secours :
Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-mêmes apprendre.... ?
Mais Valerius vient.

SCENE VII.

VALERIUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

Que me fait-on entendre ?
D'où vient que Manlius est par vous arrêté,
Seigneur ? Ai-je payé trop peu sa liberté ?
Cette grace pour tous n'est-elle pas signée ?
Le Sénat reprend-il sa parole donnée ?

VALERIUS.

De ses ordres secrets je ne rends point raison.
Il vous importe peu de les connoître, ou non,

Puiſque pour vous, Seigneur, ils ne ſont point à craindre.
Sa bonté ne vous laiſſe aucun droit de vous plaindre.
Il vous fait grace entiere, & veut que dans l'oubli
Son Arrêt contre vous demeure enſeveli.
Il vous rend tout, il veut de votre illuſtre zéle,
Dans nos faſtes, garder la mémoire immortelle.
C'eſt ce que de ſa part, je viens vous déclarer:
Et pour moi-même auſſi, je viens vous aſſurer,
Qu'avec vous renouant une amitié ſincere,
Je rends graces aux Dieux, dont le ſoin ſalutaire
A fait de votre hymen, contraire à mes deſſeins,
Le principe ſecret du ſalut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'eſt ce qu'ici mon ame déſavoue.
Je déteſte à jamais ce Sénat, qui me loue.
Je lui rends ſes faveurs, qu'il m'accorde à moitié.
Je vous rends à vous-même une vaine amitié.
J'en fais & mon malheur & mon ignominie,
A Manlius trahi s'il en coûte la vie.
Mon deſſein n'étoit pas, en trahiſſant le ſien,
Ni de vendre ſon ſang, ni d'épargner le mien.
Pour ſon propre intérêt, j'ai pris ce ſoin du vôtre;

Et ma pitié vouloit vous ſauver l'un & l'autre.
Quoi ! de ma trahiſon, dont le remords me ſuit,
N'aurois-je que la honte ? Auriez-vous tout le fruit ?
Perdrois-je tout moi ſeul, en ſauvant tout l'Empire ?

VALERIUS.

Je vous ai déja dit ce que je pouvois dire :
Mais retenez, Seigneur, cet injuſte tranſport.
Nous allons au Sénat décider de ſon ſort ;
Et ſoit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi, déſormais la gloire vous ordonne
De quitter ſa querelle, ainſi que ſes projets,
Et du bonheur public faire tous vos ſouhaits.
Le temps me preſſe. Adieu.

SCENE VIII.

SERVILIUS *ſeul.*

DANS quelle inquiétude
De ce diſcours obſcur me met l'incertitude !

Le Sénat voudroit-il... Mais en peux-tu douter ?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter ?
Tu trompe tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrois... Mais du moins ne l'abandonnons pas.
Pour défendre ses jours, souffrons encor la vie ;
Et soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son sort réglé,
Expirons aussi-tôt à ma gloire immolé.
Sur-tout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons.... Mais voici d'où naît toute ma peine.



SCENE IX.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

SEIGNEUR, j'ai vû mon Pere, & ne puis expliquer
Les bontés qu'en deux mots il m'a fait remarquer.
Mais pressé par le temps, il m'a soudain laissée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même pensée,
Et sans doute.... Ah! Seigneur, ne jettez point sur moi
Ces sévéres regards, qui me glacent d'effroi.
Quel trouble est dans vos yeux? Qu'elle horreur imprévue....

SERVILIUS.

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?
Ne vois-tu pas ici le péril que tu cours?

VALERIE.

Quoi donc?

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funeſtes diſcours ?
Où Manlius eſt-il ? Qu'en as-tu fait, Perfide ?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide.
Avant ta trahiſon, il y falloit ſonger.
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.
Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son eſpoir le plus doux eſt de perdre la vie.
De ſa haine à jamais tu m'as rendu l'objet :
Mais enfin, quand je ſuis entré dans ſon projet,
De la foi de tous deux je t'ai faite l'ôtage,
Et de ſa ſûreté ta vie étoit le gage.
Tu l'as trahi, tes ſoins pour Rome ont réuſſi.
Que tarde ma fureur de le venger auſſi ?

VALERIE.

Hé bien ? Pourquoi, Seigneur, ces transports, ces injures ?
S'il ne faut que mon ſang, pour calmer ſes murmures,
Vous l'ai-je refuſé ? N'eſt-il pas tout à vous ?
Je puis ſouffrir la mort, mais non votre courroux.
Immolez, ſans fureur, une tendre victime.

Que ce ſoit ſeulement un effort magnanime.
En me perçant le cœur, ne me haïſſez pas.
Plaignez-le au moins, ce cœur, qui juſques au trépas,
Vous aima, ne périt par votre main ſévere,
Que pour avoir ſauvé ma patrie & mon Pere.

SERVILIUS.

Moi, te percer le cœur? Ah! rends-moi donc le mien
Tel que je te l'offris, pour mériter le tien,
Fidéle à ſes ſermens, généreux, intrépide.
Tu n'en as fait, hélas! qu'un lâche, qu'un perfide;
Et quoique lui conſeille un ſi juſte courroux,
Lui-même il eſt l'aſyle où tu braves mes coups.
Que dis-je? En ce moment, les Dieux, ſur ton viſage,
Ont imprimé leurs traits, que reſpecte ma rage;
Ou des Romains, par toi conſervés en ce jour,
Le Démon tutélaire eſt le tien à ſon tour.
Hé bien, c'eſt donc à toi qu'il faut que je m'adreſſe.
Par tout ce que pour toi mon cœur ſent de tendreſſe,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant

Sçait si bien dérober le crime au châtiment,
En faveur d'un ami, montre encor ta puissance;
Et tandis que je vais parler en sa défense,
Avant que le Sénat ait pû rien arrêter,
A ton Pere cruel, va, cours te présenter.
Tombe, pleure à ses pieds. Fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle.
Que par lui du Sénat s'appaise le courroux.
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

OUI, j'ai tout craint pour vous, Seigneur, je le confesse,
Quand j'ai vû le Sénat, tenant mal sa promesse,
Se réserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile & de vous.
Je craignois de vous voir seul, en proie à sa haine,
Pour Rutile échapé, porter toute la peine :
Mais puisque de ce soin moins prompt à se charger,
Il remet aux Tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que sur vous ne sçachant que résoudre,
N'osant vous condamner, honteux de vous absoudre,

Sa crainte vous livrant à des Juges plus doux,
Doit les encourager à tromper ſon courroux.
C'eſt à Servilius que cette grace eſt dûe :
Car enfin, puiſqu'ici vous ſouhaitez ſa vue,
J'oſe vous en parler ; & loin d'être offenſé...

MANLIUS.

O Dieux ? à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé ?

ALBIN.

Quoi ! parlez-vous encor de haine, & de colere,
Après tout ce qu'a fait ſon repentir ſincere ?
Vous le voyez. Quel autre oſant parler pour vous,
D'un Sénat tout puiſſant craint ſi peu le courroux ?
Tandis que tout le peuple effrayé des ſupplices,
Où vos projets connus expoſoient vos complices,
Se détachant de vous, croit par cet abandon,
Prouver ſon innocence, ou payer ſon pardon ;
Tandis que tout ſe taît, juſqu'à vos propres freres,
C'eſt lui qui s'oppoſant aux Sénateurs ſéveres,
A produit, à leurs yeux, quatre cens Citoyens,
De l'horreur des priſons rachetés de vos biens,
Tant d'autres par vos mains ſauvés dans les batailles,

Tant d'honneurs remportés en forçant des murailles,
Dix Couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et votre ſang verſé cent & cent fois pour eux.
Sur-tout quelle chaleur animoit ſon courage !
Quelle rougeur ſubite a couvert leur viſage,
Quand montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce mont, d'où votre bras foudroya les Gaulois,
De nos Dieux, dont alors vous fûtes la défenſe,
Sa voix, ſur ces ingrats, atteſtoit la vengeance !

MANLIUS.

Vain remede à mes maux ! Inutile ſecours !
Quand ſon zéle, & ſes ſoins auroient ſauvé mes jours,
Peut-il de mes deſſeins rétablir l'eſpérance ?
Et puis-je aimer la vie, en perdant ma vengeance ?
Toutefois que me ſert de cacher à ta foi
Un penchant, qui vers lui m'entraîne malgré moi ?
Oui, je te fais l'aveu de ma honte ſecrette,
Pour un perfide ami ma haine m'inquiéte,
M'embarraſſe ; & tandis que ferme, indifférent,
Je vois, pour me ſauver, tout ce qu'il entreprend,

En dédaignant ses soins, mon cœur y trouve un charme,
Qui, malgré son dépit, le touche & le désarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus j'appaise mon courroux:
Je prétends. . . . Mais il vient. Sors, Albin, & me laisse
A ses regards du moins dérober ma foiblesse.

SCENE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

ENFIN, tu prétends donc, dans mon cœur confondu
Triompher, malgré moi, d'un courroux qui t'est dû?
Je vois ton repentir, animant ton audace,
Opposer mille efforts au sort qui me menace:
Mais, sans que du succès tu puisses t'assurer,
Après m'avoir trahi, c'est me déshonorer.

Il semble à mes Tyrans, que tremblant pour ma vie,
Dans tes soins mendiés c'est moi qui m'humilie.
Ton zéle mal conçu m'expose à leurs mépris ;
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si sa perte à ce point t'inquiéte & t'afflige,
Tous tes efforts son vains, sans un prix que j'exige :
Mais tel, qu'il peut lui seul me mieux prouver ta foi,
Que tout ce que ton zéle osa jamais pour moi.
Pourrai-je cette fois compter sur ton courage ?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ai mérité l'outrage.
Mais sans vouloir en vain m'expliquer là-dessus,
Ni faire des sermens, que tu ne croirois plus ;
Si j'ai peu fait encor, pour laver cette injure,
Songe bien seulement, après un tel parjure,
Qu'en un cœur généreux, de remords combattu,
La honte de sa chute affermit sa vertu.

MANLIUS.

Hé bien, écoute donc. Tu sçais contre ma vie
Combien est animé le Sénat en furie.
Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sçait & me poursuivre & te garder la foi ;

Il me livre aux Tribuns, & de ma mort certaine
Sur eux par cette adresse, il rejette la haine.
Dévoués à ses loix, de ma gloire jaloux,
C'est sa main contre moi qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soumis n'osera les dédire.

Enfin qu'esperes-tu de tes soins pour mes jours ?
Crois-tu que le Sénat, séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent pour me laisser la vie ?
Non, non, Servilius, mon trépas est certain.
Et quelle honte à moi ! Quelle rage en mon sein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,
Disposer de mon sort, & choisir mon supplice !
Verras-tu ton ami terminer à tes yeux,
Par une main infâme, un sort si glorieux ?
Enfin d'un tel trépas l'infamie assurée,
C'est toi, Servilius, qui me l'a procurée.
Je dois de cet affront être sauvé par toi.

Observé, désarmé, je ne puis rien pour moi.
Mes gardes en entrant t'ont désarmé toi-même :
Mais il faut pour tromper leur vigilance extrê-
me....

SERVILIUS.

Je t'entends. Mais on vient.

SCENE III.

MANLIUS, SERVILIUS, ALBIN.

ALBIN.

Un Tribun empressé
Vient vous entretenir sur ce qui s'est passé.
Vous l'allez voir, Seigneur. Il monte au Capitole.

MANLIUS.

Lorsque tout est connu, que sert ce soin frivole?
Tu vois bien qu'il est temps de prendre ton parti;
Profitons des momens, quand il sera parti.
Crois que, sans cet effort, tout l'éclat de ton zéle,
N'est plus, pour Manlius, qu'une injure nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te servirai, par-delà tes souhaits.

SCENE IV.

SERVILIUS *seul.*

OUI, ç'en est fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux, dont ma gloire est flétrie;
Il faut que l'avenir... Mais je vois Valerie,
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme, & constant,
Voici pour mon amour le plus affreux instant.

SCENE V.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

JE vais voir éclater, sur moi, votre colere:
Mais la plus prompte mort me sera la plus chere;
Et je viens me livrer à vos justes transports.
Près d'un Pere endurci, j'ai fait de vains efforts:
Mes pleurs....

SERVILIUS.

Je le ſçavois ; mais enfin, Valerie,
De mes reſſentimens ne craint plus la furie.
J'ai fléchi Manlius · mon crime étoit le tien ;
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grace aux efforts que, ſur le cœur d'un
Pere,
Pour ſauver cet Ami, ton zéle vient de faire ;
Daigne excuſer auſſi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le Deſtin a pouvoir ſur les cœurs.
Il ſçait, des plus unis troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, ſentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs, enfin, retiens ici le cours ;
D'une ame raffermie écoute mon diſcours.
Montre un courage ici digne de ta Naiſſance.

VALERIE.

Je vous obéirai, s'il eſt en ma puiſſance.
Parlez.

SERVILIUS.

Reſſouviens-toi de ce malheureux jour,
Où la haine des Dieux alluma notre amour.

VALERIE.

Malheureux ! Juſte Ciel !

SERVILIUS.

Quoi ? déja ton courage....

VALERIE.

VALERIE.

Et puis-je avec conſtance écouter ce langage ?
Ainſi ce jour, témoin de ma félicité,
Eſt un jour malheureux, & par vous déteſté !
Que votre amour, Seigneur, dans ſes tranſports ſinceres,
S'en ſouvenoit, hélas ! ſous des noms bien contraires !

SERVILIUS.

Cet Amour inſenſé ne regardoit que ſoi :
Il ne prévoyoit pas les malheurs, que ſur toi
Déploiroient les Deſtins, depuis ce jour ſiniſtre,
Et qu'il devoit lui-même en être le Miniſtre ;
Qu'il te feroit quitter un ſort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon ſort rigoureux ;
Que par lui, que pour lui, tu te verrois réduite
Aux affronts de l'exil, aux travaux de la fuite,
Et qu'enfin aujourd'hui des tranſports inhumains,
Contre ton propre ſang, exciteroient mes mains.

VALERIE.

Ciel ! où tend ce diſcours ? Pourquoi dans ma penſée
Rappeller vainement cette image effacée ?

SERVILIUS.

D'un malheureux Ami tu comprends le danger.
Le conseil des Tribuns est prêt à le juger.
Je vais, aux yeux de tous, y prendre sa défense:
Mais si l'évenement trompe mon esperance,
C'est à toi, Valerie, après tant de travaux,
A perdre, sans regret, l'Auteur de tous tes maux.
Adieu.

SCENE IV.

VALERIE *seule.*

QUE me dit-il? Quel nouveau coup de foudre?
A quel parti cruel prétend-il me résoudre?
Moi que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour!
Et que veut-il enfin? Rompre mon Hyménée?
Me fuir? Ou par ses mains trancher sa destinée?
Que deviendrai-je? O Dieux! quel que soit son dessein,
En vain je le voudrois arracher de son sein.
A mes yeux étonnés, quel calme redoutable

Marquoit ſur ſon viſage une ame inébranlable !
Sous un prétexte vain à ſortir de ce lieu,
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu ?
Ah Ciel ! s'il étoit vrai ! s'il falloit que mon ame...
Courons m'en éclaircir.

SCENE VII.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

Ah ! viens, ſuis moi.

TULLIE.

Madame,
Des Gardes ſont ici chargés, par votre Epoux,
De retenir vos pas, & de veiller ſur vous.
C'eſt l'ordre qu'il donnoit lui-même, en ma préſence,
Quand Albin eſt venu lui dire en diligence,
Que ſon Maître, en partant, ſouhaitoit lui parler.

VALERIE.

O Ciel ! que m'apprends-tu ! Que j'ai lieu de trembler !

Sçait-on si son Arrêt....

TULLIE.

On n'a pû m'en instruire.
Déja l'un des Tribuns, chargé de le conduire,
Montant au Capitole, avoit laissé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.
Il craignoit que du Peuple une troupe avertie,
Pour sauver Manlius, n'attendît sa sortie.
Cependant sur la route on plaçoit des Soldats;
Et d'autres sont bientôt arrivés sur ses pas,
Qui sur l'heure formant une nombreuse escorte,
Conduisent aux Tribuns Manlius à main forte.
Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ soudain, se dérobe à mes yeux;
Et sans doute, Madame, il court en leur présence
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALERIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit:
Mais que deviendra-t-il, si Manlius périt?
Je frémis d'y penser; & cependant captive,
J'attendrois.... Non Tullie, il faut que je le suive,
Il faut en ce Palais, les flammes à la main,
M'allumer un bucher, ou m'ouvrir un chemin.
Mais j'apperçois Albin: quel est son trouble extrême!

SCENE DERNIERE.

ALBIN, VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

ALBIN, où courez-vous ?

ALBIN.

Je l'ignore moi-même,
Et dans l'égarement d'un aveugle tranſport. . . .

VALERIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort ?
Servilius. . . Parlez, expliquez-vous ſans feinte.
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas ! je prétendrois, par d'inutiles ſoins,
Vous cacher un malheur, dont tant d'yeux ſont témoins.
Apprenez, apprenez, par ce récit fidéle,
L'effort d'une vertu magnanime & cruelle.
A pas précipités l'ardent Servilius,
Non loin de ce Palais, avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux, témoin de la victoire

Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des Dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.

Votre Epoux indigné frémit de cet outrage :
Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant.
Il leur dit qu'il sçavoit un secret important ;
Que pour en informer le Sénat & l'Empire,
A Servilius seul il désiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'est point alarmé
De laisser avec lui son ami désarmé.
Moi seul, resté près d'eux, j'entends tout, & j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inspire.
C'en est fait, disoit-il, *& tu n'en doutes pas.*
Mes Juges ont signé l'Arrêt de mon trepas :
J'en ai l'avis certain. Si mon malheur te touche,
Epargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche,
Et du poids de mes fers soulageant l'embarras,
Vers ce bord que tu vois précipite mes pas.
Laissons à Rome au moins cette tache éternelle,
De m'avoir vû périr, où j'ai vaincu pour elle.

Oui répond votre Epoux, c'est par ce juste effort
Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort :
Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire

De cet affront cruel, que m'impute ta gloire.
Je veux en t'imitant, te venger aujourd'hui.
Sur le bord aussi-tôt il l'entraîne avec lui.
On s'écrie, on y court. Mais ce soin est frivole.
Tous deux précipités au pied du Capitole,
Ils meurent embrassés, tristes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur.

VALERIE.

Hé bien ! ç'en est donc fait, ô fortune inhumaine !
Et je serois encor le jouet de ta haine !
Mais contre les rigueurs, que tu m'as fait pré-
voir,
J'ai sçû secrettement armer mon désespoir,
Et je vais malgré toi, par ce coup favorable,
Finir tous tes projets contre une misérable.

Elle se poignarde.

TULLIE.

Grands Dieux ! Quelle fureur.....

VALERIE.

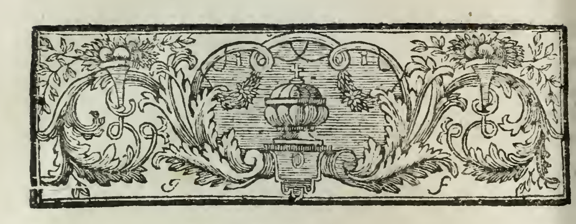
Ne me plains point : je vais
A ce que j'ai perdu me rejoindre à jamais.

FIN.

THESÉE

TRAGÉDIE.

Représentée pour la premiére fois en 1700.



A SON ALTESSE ROYALE,

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE CHARTRES.

DIGNE Fils du Héros, qu'aux plaines de Caſſel
Sa valeur couronna d'un laurier immortel,
Race de tant de Rois, Prince, dont le courage
Nous offre de leur gloire une vivante image,
Sur ces vers un moment daigne baiſſer les yeux,
Et prête à ma foibleſſe un appui glorieux.
J'en connois tout le prix, je ſçai quelles lumieres

Joint ton eſprit ſublime à tes vertus guerrieres.
Ton amour & ton goût pour les plus nobles Arts,
Tel que Rome l'a vû dans ſes premiers Céſars.
Quel Protecteur pour moi! quel favorable aſyle!
Je cours une carriere & longue & difficile;
Où deux fameux Rivaux, applaudis tour à tour,
Ont partagé les voix du Peuple & de la Cour.
Leur exemple à les ſuivre excite mon audace.
Mais enfin, quelque éclat qu'ils laiſſent ſur leur trace,
D'une Muſe trop foible un génie inſpiré,
En eſt plus ébloui, qu'il n'en eſt éclairé.
La trace de leurs pas ſe perd dans leur lumiere,
Qui couvre les écueils ſemés dans la carriere.
C'eſt pour m'en garantir que j'ai recours à toi;
Sous ton auſpice heureux je marche ſans effroi,
Prince, & dans les efforts d'une Muſe ordinaire
J'oſe tout eſpérer de mon zéle à te plaire:
J'attends tout de mes ſoins à chercher dans ton cœur
Des plus hauts ſentimens la ſolide grandeur,
A m'échauffer l'eſprit par une vive image

Des périls, où la gloire expoſa ton courage.
Quels traits, quelles couleurs, dans mes
portraits divers,
D'une ſi belle idée emprunteront mes Vers ?
Et qui doute qu'alors ſes Filles de mémoire,
Qui font leur intérêt de celui de ta gloire,
Ne prêtent à l'envi leurs plus puiſſans ſecours,
A qui t'a conſacré ſes travaux & ſes jours ?



PREFACE.

APRE'S avoir mis au Théâtre deux Tragédies, dont la catastrophe est funeste, j'ai voulu en faire une qui eût une fin heureuse, quoi qu'Aristote donne la préférence à celles de la premiere espece. Elles sont, dit-il, plus propres à la Tragédie, & plus touchantes; & il remarque que les Poëtes, qui ont choisi les dénouemens heureux, l'ont fait par complaisance pour leurs Spectateurs, qui n'avoient pas assez de fermeté pour prendre plaisir à une catastrophe funeste. M. Dacier dans les sçavans Commentaires qu'il nous a donnés sur la Poëtique de ce Philosophe, appuie cette opinion de ses raisonnemens, & dit dans la Préface de l'Electre qu'il a traduite, que les Pieces qui finissent heureusement, n'excitent ni la crainte, ni la compassion.

Avec tous les égards que je dois aux sentimens d'un aussi grand homme qu'Aristote, & d'un Commentateur aussi éclairé que M. Dacier, j'oserai dire ici, qu'il n'est nullement nécessaire qu'une Piece ait un dénouement funeste, pour être pathétique; que c'est assez que dans le cours de l'intrigue, la crainte & la pitié y soient excitées par les périls où se trouvent les

premiers Personnages, & que les larmes que nous arrache le plaisir de les en voir sortir heureusement, valent bien les larmes de tristesse que nous verserions à les y voir succomber. J'en prends à témoin la représentation du Cid, & d'Iphigenie. Quelles Pieces dont le dénouement soit funeste, ont plus touché, plus fait verser de larmes que celles-là? Il est vrai qu'on nous impute à foiblesse le plaisir que nous y avons pris: mais j'avoue que la raison m'en est tout-à-fait incompréhensible; & il me semble qu'il n'y a pas plus de grandeur d'ame à pleurer de douleur, qu'à pleurer de joie.

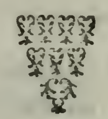
Je ne dis point ceci, pour établir une préférence d'une espéce de Tragédies à l'autre. Au contraire je veux montrer qu'il n'y en a point à faire; que le choix en est indifférent, & qu'ayant cette fois traité un sujet, dont le dénouement est heureux, je n'ai pas cru avoir choisi le moindre.

Tant de personnes considérables m'ont objecté que j'avois altéré le caractère de Medée en l'adoucissant, contre ce précepte d'Horace.

Sit Medea Ferox, invictaque.

que je me crois obligé de me justifier. J'avoue que la colere de cette Princesse n'agit pas ici comme à Corinthe; qu'elle ne souleve pas les Enfers, & ne met pas tout en feu, comme dans l'Opéra, qui porte le nom de Thésée: mais j'ai considéré qu'elle se devoit conduire

autrement dans Athenes, où ſa fortune l'obligeoit à ménager la bienveillance d'un Peuple, chez qui elle avoit trouvé un aſyle, & ſur lequel elle devoit régner, & d'autant plus qu'elle ne croyoit alors avoir beſoin que d'artifice pour perdre ſon ennemi. Médée, toute furieuſe qu'elle étoit dans ſes vengeances les conduiſoit pourtant avec tout l'artifice & tout le ſang-froid imaginable. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire comme elle vengea les Argonautes de la perfidie de Pelias à Iolcos, & comme elle ménagea la punition de ſa Rivale, & de ſon Mari à Corinthe. Sa prudence, auſſi-bien que la grandeur de ſon courage, l'avoit miſe, malgré ſes cruautés, en une telle eſtime, qu'on dit qu'après ſa mort, Hercule l'épouſa dans les champs Elyſees. Enfin, pourquoi veut-on que je lui faſſe faire plus que l'Hiſtoire n'en dit dans l'endroit de ſa vie, où je la repréſente?



ACTEURS.

MEDE'E.

EGE'E. Roi d'Athenes.

THESE'E, ſous le nom de Sthenelus.

ERIXENE, Fille de Pallante.

TRHASILE, un des Généraux d'Egée.

CLEONE, Confidente de Médée.

THAMIRE, paſſant pour Mere d'Erixene.

ARCAS, Confident de Theſée.

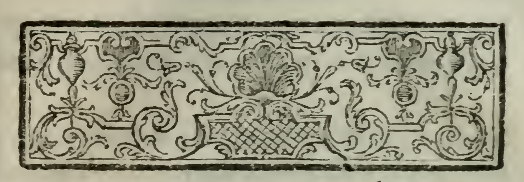
AMINTAS, Officier de la garde du Roi.

HYLLUS, de la confidence de Médée.

GARDES.

La Scéne eſt à Athenes, dans le Palais du Roi.

THESE'E,



THESÉE,

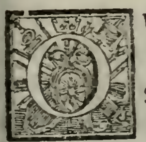
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, CLEONE.

MEDE'E.



Ui, Cleone, le ſort cédant à mes ſouhaits,
Semble de ſes faveurs m'aſſurer pour jamais.
C'eſt peu que dans Corinthe on ait vû mon courage,

Des mépris d'un époux venger l'indigne outrage ;
C'eſt peu que d'une Cour que je remplis d'horreur,
Ma fuite triomphante ait bravé la fureur ;
Pour mieux jouïr encor d'une entiere vengeance,
Je trouve une autre Cour, un Roi dont la puiſſance,
Pour m'attacher à lui, me rend avec éclat
Tout ce que je perdis, en ſuivant un ingrat.
Athenes dans la joie en attend la journée.
C'eſt en vain que Corinthe, à ma perte obſtinée,
En menaces éclate, & me croit effrayer,
Une nombreuſe armée eſt prête à m'appuyer.
En cet état, ô Dieux ! qui croiroit que Médée,
De quelque ennui ſecret pût être poſſédée ?
Qu'il fût quelque mortel de ma gloire jaloux,
Qui pût à mes yeux même affronter mon courroux ?
Cependant tu le vois, un Etranger, Cleone,
L'orgueilleux Favori d'un Roi qui me couronne
Me traverſant par-tout, jette en mon cœur confus
Un chagrin, un dépit que je ſens d'autant plus,

Que n'osant éclater, ni me venger encore,
Il faut que mon órgueil en secret le dévore.

CLEONE.

Madame, pardonnez si mon zéle indiscret
Trouve peu de justice en ce dépit secret?
Sthenelus, je l'avoue, à tous vos vœux contraire,
A paru hautement braver votre colere;
Ses conseils, quelque temps, ont dans l'esprit du Roi
Combattu le dessein de vous donner sa foi:
Mais n'est-ce pas pour vous une douce vengeance
De voir, malgré ses soins, votre Hymen qui s'avance?
Le jour ne peut tarder d'un nœud si glorieux:
Sthenelus cependant, éloigné de ces lieux,
Assemble des secours pour en grossir l'Armée;
Et si l'effet s'accorde avec la Renommée,
S'il en est fait le Chef, quel sujet de courroux,
Quel affront il essuie en combattant pour vous?
Plus il a de valeur, & plus contre lui-même
Son bras affermira votre pouvoir suprême.

MEDE'E.

Ah! Cleone, est-ce assez pour remplir mon espoir?
Jusques dans mon Hymen éclate son pouvoir.

Il ſemble que craignant de lui faire une injure,
Le Roi devant ſes yeux n'ait oſé le conclure,
Et que s'il eſt nommé Chef des Athéniens,
Par ces honneurs nouveaux on le venge des miens.
On met entre ſes mains de quoi combler ſa gloire;
Et je me vois réduite à craindre ſa victoire.
Si le Trône qu'on m'offre eſt par elle affermi,
Par elle croît l'orgueil de mon fier ennemi;
Et des peuples charmés juſtifiant l'eſtime,
De ma haine à leurs yeux il ſçait me faire un crime,
Me force à les cacher; mais tu connois mon cœur,
Tu ſçais avec quel art déguiſant ma fureur,
Quand à punir quelqu'un elle a pû ſe réſoudre,
J'empêche que l'éclair ne parte avant la foudre.
C'eſt ce que je veux faire, & non comme autrefois
En armant les Enfers, aſſervis à mes loix.
Je dois craindre en ces lieux, où je dois être Reine,
D'effaroucher les cœurs par l'éclat de ma haine.
Et qu'eſt-il maintenant beſoin de ſi grands coups?
Je veux aux yeux du Roi ſoupçonneux & jaloux,
Louant avec excès l'ennemi qui m'outrage,

Le forcer, s'il se peut, à craindre son ouvrage :
Si l'effet que j'attends répond à mes desseins,
J'ôte à mon Ennemi la place, où je le crains.
Sa ruine en devient plus prompte & plus certaine.
Si mes vœux sont trompés ma ressource est prochaine.
L'impétueux Thrasile, exclus de cet emploi,
Craindra-t-il contre lui de s'unir avec moi ?
Puissant par ses amis, fier, ardent, intrépide,
Suivra-t-il à regret ma fureur qui le guide ?
Et crois-tu qu'aujourd'hui l'objet de mon courroux
En butte à tant de traits puisse les parer tous ?

CLEONE.

Non, Madame, & pour vous sa perte est nécessaire.
Tout rit à vos desseins. Cette jeune Etrangere,
Que depuis quelques jours échapée à la mort,
Les flots avec sa mere ont jettée en ce port,
Et dont auprès du Roi vous redoutiez les charmes,
Bientôt par son départ termine vos alarmes :
Il consent qu'à son choix elle quitte ces lieux,
Et doit dans un moment recevoir ses adieux.

Je sçai bien que l'amour n'est pas ici, Madame,
Le sujet qui pour lui peut alarmer votre ame.
Son Trône est l'objet seul.. Mais je le vois venir.

MEDE'E.

Laisse-moi : sans témoins je veux l'entretenir.

SCENE II.

EGE'E, MEDE'E.

EGE'E.

RIEN ne m'arrête plus, & dès demain, Madame,
Je puis mettre le comble au bonheur de ma flamme,
Accomplir ma promesse, & comme Amant, & Roi,
De mon Trône payer le don de votre foi.
Je voudrois qu'à ma flamme il fût aussi facile
D'offrir à vos appas ce Trône plus tranquille.
Mes superbes neveux, qui dans tous les esprits
Sur mon stérile Hymen répandoient leurs mépris,
Qui hâtoient de leurs vœux ma mort trop retardée,

Et déja dévoroient ma Couronne en idée,
Voyant par notre Hymen leur eſpoir incertain,
De leurs reſſentimens menacent mon deſſein,
Font pour m'inquiéter intrigue ſur intrigue,
Et même avec Corinthe ont déja fait leur Ligue:
Mais je ne les crains point; & pour les y chercher,
Mes troupes dès ce jour ſont prêtes à marcher.

MEDE'E.

Seigneur, quelle fortune à mes vœux ſi facile
Me fait trouver un Trône où je cherche un aſyle?
Mais pour moi cependant quel ſujet de douleurs
De vous porter pour dot la guerre & mes malheurs!
De ſonger. ...

EGE'E.

Non, Madame, & ſans vous avoir vue,
Cette guerre en ſecret fut par moi réſolue;
De cruels déplaiſirs me la firent jurer.
Du temps & des moyens je voulois m'aſſurer.
Vous ſçavez de mon fils la mort infortunée,
D'un fils l'unique fruit d'un ſecret Hyménée.
Mais comme tout le reſte eſt dans l'obſcurité,
Par le peu de témoins dont ſeul je ſuis reſté,
Souffrez qu'en peu de mots j'en trace ici l'hiſtoire,
Dont mon cœur à jamais gardera la mémoire;

Dans le temps qu'il naquit, mille ſecrets complots
Agitoient mes Etats, & troubloient mon repos.
Mes perfides neveux, les cruels Pallantides,
Déſavouoient en moi le ſang des Erechtides,
Comme fils ſuppoſé, faiſoient tout leur effort
Pour me priver du Trône, en conſpirant ma mort.
Pour les jours de mon fils redoutant leur furie,
Loin de moi ſon enfance en ſecret fut nourrie:
Près des murs de Trezene un Berger en prit ſoin,
Dans un lieu ſolitaire & preſque ſans témoin;
Et ſur-tout je voulus, par un ordre ſévere,
Qu'il lui tût ſa naiſſance, & paſſât pour ſon Pere;
Et pour ne rien omettre en ce péril preſſant,
Un fer, marqué du nom qu'il reçut en naiſſant,
Fut mis alors par moi ſous un autel champêtre,
Afin qu'en le montrant il ſe fît reconnoître.
Vaines précautions contre un ſort rigoureux!
Dans un âge à remplir ſon deſtin & mes vœux,
Je le mande, & tandis qu'heureux en eſpérance
Mes tranſports les plus doux préviennent ſa préſence,
Un bruit cruel m'apprend qu'inſtruit de ſon chemin,
Un des Fils de Pallante a tranché ſon deſtin;

Eux-mêmes s'en vantoient. N'ayant point d'autre indice,
Je pensai que ce bruit n'étoit qu'un artifice ;
Qu'ils vouloient, sur son sort brouillant la vérité,
Que mon Fils paroissant d'imposteur fût traité.
Mais je perdis bientôt ce reste d'espérance ;
Mon Fils ne parut point. J'en jurai la vengeance ;
Et dès-lors résolu de les immoler tous,
Avec soin, & sans bruit, je préparai mes coups,
Heureux ! que dans le temps de m'en faire justice,
Le bruit de votre Hymen commence leur supplice.

MEDE'E.

Seigneur, par ce récit je comprends vos douleurs.
Mais l'équité des Dieux sçaura venger vos pleurs :
J'en vois l'heureux augure, à regarder quel zéle
Range sous vos drapeaux votre Peuple fidéle.
Que n'espere-t-il point du bras & des exploits
De ce Chef dont il croit que vous ferez le choix ?
Tous nomment Sthenelus, avant que vous entendre ;
Soit en s'applaudissant de pouvoir vous comprendre ;
Soit pour vous avertir, par un détour secret,
Qu'ils suivroient au combat tout autre avec regret.

Lui ſeul eſt à leurs yeux digne de tant de gloire ;
Son nom ſeul à leurs vœux répond de la victoire.
Il n'eſt point d'entrepriſe, en marchant ſur ſes pas,
Où leur zéle pour lui pût refuſer leurs bras.
L'éclat de ſes exploits, ſon appui favorable,
De ſon facile accueil le charme inévitable
Attire ſur ſes pas une nombreuſe Cour,
Qu'on voit par ſes bienfaits augmenter chaque jour,
Et fait à vos ſujets, dans leur ardeur extrême,
Regretter qu'à ſon front il manque un Diadême.
Et pouvez-vous, Seigneur, confier vos deſſeins,
Vos troupes, votre Etat, en de meilleures mains ?
De ſa haine pour moi je connois le caprice ;
Mais à mes Ennemis je ſçai rendre juſtice :
S'il me hait, il vous ſert ; & je vois ſans courroux,
Ce qu'il fait contre moi, ſur ce qu'il peut pour vous.

EGE'E.

Ce ſentiment m'oblige, & j'aime à voir, Madame,
Cette équité pour lui qui régne dans votre ame ;
Quoiqu'enfin ces vertus, qui le font eſtimer,
En tout autre peut-être auroient droit d'alarmer ;

Mais pour en craindre rien ſa foi m'eſt trop connue,
Et je rends grace au Ciel qui l'offrit à ma vue.
Par un charme imprévu, dès ſon premier abord,
Du fils que je pleurois je ſentis moins la mort:
Je crus voir mon vengeur; & mon ame charmée
Le deſtina dès-lors pour chef à mon armée.
Je n'attends ſon retour que pour me déclarer.

A mes vœux juſqu'ici tout ſemble conſpirer:
Cependant vous dirai-je un trouble qui m'agite?
Contre moi-même en vain ma raiſon s'en irrite:
Je fais pour le bannir des efforts ſuperflus.

Un ſonge cette nuit m'a fait voir Sthenelus,
Mes troupes, ſous ſon ordre à partir toutes prêtes,
Fondoient ſur ſa valeur l'eſpoir de cent conquêtes;
Mille cris d'allégreſſe éclatoient dans les airs;
Quand un nuage affreux, percé de longs éclairs,
S'eſt avancé vers nous du côté de Corinthe:
Un coup de foudre en ſort qui nous remplit de crainte,
Et renverſe en paſſant Sthenelus à mes pieds:
Aux yeux de mes ſoldats de ſa chûte effrayés,
Moi-même, & c'eſt ſur tout ce qui me doit ſurprendre,
Saiſi d'une fureur que je ne puis comprendre,

J'avois le bras levé pour lui percer le ſein :
Une effroyable voix a retenu ma main.
Arrête, me dit-elle, *arrête téméraire*,
Sçais-tu quel ſang ici veut verſer ta colere ?
Ces mots m'ont fait frémir ; & mon émotion
A fini les horreurs de cette illuſion.

MEDE'E.

Seigneur, je ſçai qu'une ame au-deſſus du vulgaire,
De ces erreurs des ſens ne s'épouvante guère ;
Mais d'un péril caché les Dieux plus d'une fois
Dans l'image d'un ſonge ont averti les Rois.
Déja ſur vos deſſeins, pour prévoir tout obſtacle,
De Delphes par votre ordre on conſulte l'Oracle :
Sa réponſe, Seigneur, pourra vous révéler
S'il eſt quelque péril... Mais on vient vous parler.



SCENE III.

EGE'E, MEDE'E, CLEONE, AMINTAS.

AMINTAS.

Seigneur, en ce moment le peuple plein de joie
Découvre les ſecours que Thebes vous envoie :
A travers la pouſſiere on les voit des remparts,
En bon ordre vers nous ſuivre leurs Etendarts.
Sthenelus empreſſé, devançant leurs cohortes,
D'Athenes cependant ſe fait ouvrir les portes,
Suivi de Chefs Thebains, qui viennent, pour leur Roi,
D'une étroite union vous confirmer la foi.

EGE'E.

Madame, pardonnez ſi des ſoins néceſſaires...
Mais je vois vers ces lieux venir ces Etrangeres.
Je vais, d'elles & d'eux libre dans peu de temps,
Du bonheur de ma flamme avancer les inſtans,
Ordonner les apprêts de l'Hymen où j'aſpire.

SCENE IV.

ERIXENE, THAMIRE, EGE'E, AMINTAS.

THAMIRE.

Ma Fille & moi, Seigneur, ſortant de votre Empire,
Où de votre bonté les généreux effets....

EGE'E.

C'eſt trop vous ſouvenir de ſi foibles bienfaits,
Madame. Il doit tarder à votre impatience
De vous revoir aux lieux où vous prîtes naiſſance.
Vous pouvez toutes deux partir ſans différer.
Mes ſoins, pour vous conduire, ont fait tout préparer.
S'il étoit cependant quelque marque nouvelle,
Que vous puſſiez encor attendre de mon zéle;
L'une & l'autre à loiſir vous pouvez y penſer,
Tandis qu'un nouveau ſoin m'oblige a vous laiſſer.

SCENE V.

ERIXENE, THAMIRE.

THAMIRE.

TOUT ſuccede, Madame, à notre heureuſe feinte.
Et notre prompt départ va terminer ma crainte.
Venez, & ſans vouloir attendre ſon retour
Partons, abandonnons ce dangereux ſéjour.
Pour votre vie, ô Dieux! quel péril manifeſte,
S'il alloit découvrir par quel hazard funeſte
La Fille de Pallante, au gré de ſes deſſeins,
Sous le nom de ma Fille eſt livrée en ſes mains!
Quoi donc! qui vous arrête? & d'où vient?...

ERIXENE.

Ah! Thamire..

THAMIRE.

Quoi? Quel eſt ce ſoupir, & que veut-il me dire?

ERIXENE.

Oh! ma chere Thamire, en vain le ſort plus doux
D'un mortel ennemi m'aide à fuïr le courroux:
Pour calmer mes chagrins il n'a rien fait encore;

Et c'eſt toi maintenant, toi ſeule que j'implore.
Et ſi tes ſoins pour moi, dès que je vis le jour,
En mille occaſions m'ont fait voir ton amour,
Jamais de cet amour une preuve certaine
Ne fut plus néceſſaire à la triſte Erixene.

THAMIRE.

Oui, mais loin de ces lieux précipitons nos pas.
Vous me direz le reſte en fuyant ces climats.
Je pourrez vous ſervir d'un eſprit plus tranquille.

ERIXENE.

Si je fuis, ton ſecours me devient inutile.
Et par qui craindrons-nous que nos ſoins ſoient trahis :
Nous avons déguiſé nos noms, notre pays,
Notre vaiſſeau briſé par l'effort de l'orage,
Et coulé ſous les eaux auprès de ce rivage,
N'a laiſſé ſur ces bords que quelques Matelots,
Qu'un Eſquif avec nous a pû ſauver des flots ;
Leur foi, leur intérêt les engage au ſilence.
Prête-moi donc, Thamire, un moment d'audience.
Ecoute des ſecrets d'où dépendent mes jours.

THAMIRE.

Parlez, expliquez-vous. Ciel ! où tend ce diſcours ?

ERIXENE.

Tu connois Sthenelus, ce Héros intrépide,
Que la gloire conduit ſur les traces d'Alcide,
De cette heureuſe Cour l'ornement immortel.

THAMIRE.

Oui, Madame, je ſçai que d'un monſtre cruel,
Pour ſon premier exploit, jeune & ſans nom encore,
Sa valeur affranchit les chemins d'Epidaure:
Je ſçai qu'on l'y reçut en vainqueur glorieux,
Qu'il vous vit, vous aima, vous plût; qu'en ſes adieux
Sa douleur vous marqua la plus vive tendreſſe.
Mais quoi, n'avez-vous pas vaincu votre foibleſſe?
Rappellez-vous encore un fatal ſouvenir,
Qui ne ſert....

ERIXENE.

Et comment le pourrois-je bannir;
Quand ce Héros courant de victoire en victoire
Détruit tous mes efforts par le bruit de ſa gloire?
Songe par quels exploits, ſon bras & ſon deſtin
Juſques en cette Cour lui firent un chemin,
Quels monſtres étouffés par ſa main vengereſſe;
Et peux-tu bien, Thamire, accuſer de foibleſſe
Un amour généreux, dont la gloire eſt l'appui?

Dois-je enfin l'oublier où tout parle de lui ?

THAMIRE.

O Ciel ! il est donc vrai ? vous l'avouez, Madame :
Songez-vous quels périls menacent votre flamme ?
Songez-vous quel devoir vous sépara tous deux ?
Trop prompte à laisser naître un amour malheureux,
Vous conçûtes bientôt quel obstacle invincible
Vos desirs trouveroient en un Pere inflexible.
D'ambitieux projets l'esprit toujours frapé,
Pour remonter au rang qu'il se croit usurpé,
Pouvoit-il se résoudre à donner à sa fille,
Un Epoux resté seul d'une triste famille,
Errant, infortuné, sans appui que son bras ?
Sthenelus, généreux, finit cet embarras :
Il fit pour vous quitter un effort nécessaire.
Vous-même enfin, rendue aux volontés d'un Pere,
Sans les vents opposés, vous alliez avec moi
Au Roi de Syracuse engager votre foi.
Est-il temps aujourd'hui de rappeller l'idée
D'un amour dont enfin vous fûtes possédée ?
Sur Sthenelus ici quel espoir fondez-vous ?
Prétendez-vous, ô Dieux ! en faire votre époux ?

Quelque rang dans ces lieux que la faveur lui donne,
Pour en porter le titre a-t-il une Couronne ?
Et votre cœur dût-il jusques-là s'abaisser,
En s'unissant à vous, voudroit-il offenser
L'implacable ennemi du sang qui vous fit naître,
Un Roi dont l'amitié l'a fait ce qu'il peut être ?
Que dis-je ? oubliez-vous que par divers avis
Vos freres sont chargés du meurtre de son fils ?
Combien avidement la douleur qui l'anime
Au défaut de leur sang vous prendroit pour victime ?
Vous-même au moins de vous prenez quelque pitié.

ERIXENE.

Je vois dans ces conseils ta sincere amitié,
Thamire ; je t'en loue, & je voudrois moi-même
Pouvoir d'un digne prix payer ce zéle extrême :
Mais les conseils sont vains pour les cœurs résolus.
Tu me prédis la mort, si je vois Sthenelus ;
Mais si sans lui parler j'abandonne ces rives,
Je meurs le cœur percé des douleurs les plus vives.
A ce cœur malheureux laisse au moins le plaisir,
S'il ne peut fuir la mort, qu'il puisse la choisir ;

Mais à trop de frayeurs tu te laiſſes ſéduire :
Depuis notre départ conſidere, Thamire,
Ce que pour moi les Dieux ont fait juſqu'à ce jour.
A des raiſons d'Etat immolant mon amour,
Contrainte de traîner ma vie & ma miſere
Sous le joug d'un hymen à tous mes vœux contraire,
A quels maux éternels j'allois livrer mon cœur !
Les Dieux ont pris enfin pitié de ma douleur,
Ils ont changé les vents ; & l'onde impétueuſe
M'a pouſſée aux ſeuls bords où je puiſſe être heureuſe :
Et me pardonnerois-je, après cette faveur,
De n'oſer juſqu'au bout éprouver mon bonheur ?
Sthenelus n'eſt pas Roi ; mais un héros, Thamire,
Qui fait trembler les Rois, ou ſoutient leur Empire,
Qui trouve dans ſon bras le garant de ſes vœux,
Aux yeux de l'Univers eſt-il au-deſſous d'eux ?
Enfin ſi mon repos t'eſt de quelque importance,
Si de mon déſeſpoir tu crains la violence,
Seconde les efforts d'une innocente amour.

Sthenelus, tu le ſçais, arrive en cette Cour :
Avant que nous partions, il faut que je le voie,
Thamire ; & tu me dois accorder cette joie.
Cherches-en les moyens les plus ſûrs, les plus prompts.

THAMIRE.

Hé bien, vous le voulez, je cede à vos raiſons,
Et vais, pour vous ſervir employer tout le zéle,
Que l'on peut exiger du cœur le plus fidéle.
De votre déſeſpoir il faut parer les coups :
Vous vivrez par mes ſoins, ou je meurs avec vous.

ERIXENE.

Ah ! tu me rends la vie & me combles de joie.

THAMIRE.

Rentrez. Je cours, Madame, où votre ordre m'envoie.

SCENE VI.

THAMIRE *ſeule.*

OUI je vous ſervirai, mais comme je le doi.
Moi ! trahir ſon honneur pour lui prouver ma foi !

Moi-même la livrer au trépas volontaire,
Où l'expofe en ces lieux un amour téméraire !
En mourant avec elle, emporter la douleur,
D'avoir prêté ma main pour lui percer le cœur !
Ainfi je remplirois les vœux & l'efpérance
De ceux qui m'ont commis fon fort dès fon en-
fance ?
Non, non, dans les périls où je la vois courir,
Allons, contre elle-même il faut la fecourir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STHENELUS, ARCAS.

ARCAS.

De quel accueil, Seigneur, le Roi vient devant tous
D'honorer ces Thebains arrivés avec vous!
Avec quelle bonté sa faveur confirmée
Vient de vous déclarer le chef de son armée!
Quelle noble carriere ouverte à vos exploits!
Combien sur vos rivaux vous éleve un tel choix!
Tout vous rit, tout vous cede, & Médée elle-même.
Vous avez entendu quelle chaleur extrême
Lui fait de votre gloire embrasser le parti.
De quel œil voyez-vous tant d'orgueil démenti?
D'un si prompt changement quel est donc le mystere?

Vous craint-elle ? Eſt-ce feinte ? Eſt-ce amitié ſincere ?

STHENELUS.

Ou feinte, ou vérité, je la connois trop bien ;
J'en ai trop fait, Arcas, pour n'en ſoupçonner rien ;
Et je ſens que mon cœur, quelque effort qu'il ſe faſſe,
Eſt encore trop loin de mériter ſa grace.
Plus ſon pouvoir s'accroît ; plus, au lieu de trembler,
Ma haine s'affermit, & ſemble redoubler.
Peut-être que mon ame en eſt trop poſſédee ;
Car enfin, quelques traits que l'on peigne Médée,
Je ſçai que ſa beauté, ſon eſprit, ſon grand cœur,
Qui n'a jamais ployé ſous le faix du malheur,
De ſon Hymen rompu le trop ſenſible outrage
Pourroit à d'autres yeux en adoucir l'image ;
Son amour éperdu fit tout ce qu'elle a fait.
Mais ſoit que dans mon cœur rien n'excuſe un forfait,
Soit, que par un inſtinct que la nature inſpire,
Nous ſentions l'ennemi qui doit un jour nous nuire ;
Je la vis à regret paroître en cette Cour.

Bientôt

Bientôt du Souverain la faveur & l'amour,
Par des effets certains confirma ce présage;
Et son Hymen prochain l'assure davantage.
Par les mêmes sermens ils se vont engager;
Mais de tous mes ennuis c'est-là le plus léger.

ARCAS.

Que dites-vous, Seigneur? vous, à qui la fortune,
Rend presque d'un grand Roi la puissance commune,
Vous, qu'il vient d'honorer d'un si glorieux choix!

STHENELUS.

Ah! de là naît, Arcas, le trouble où tu me vois.
Tes yeux furent témoins du feu qui me dévore,
Et dans quel désespoir je partis d'Epidaure:
Résolu de périr par un noble trépas,
Jaloux du nom d'Hercule, & marchant sur ses pas,
J'entrepris de venger & d'affranchir la Terre
De Monstres, de méchans échapés au Tonnerre;
Et du moins, par l'éclat de mille exploits fameux,
Rendre illustre un amour qui ne peut être heureux.

Le ſuccès en tous lieux ſuivit mon entrepriſe :
Enfin nous arrivons ſur les bords du Cephiſe,
Où, dans un ſacrifice offert aux Immortels,
Je me purifiai ſur leurs ſacrés Autels
De tant de ſang impur dont ma main fut ſouillée.
Le Prêtre, en obſervant la victime immolée,
Plein d'un tranſport divin, m'annonce que les Dieux,
Par un ordre ſecret m'appelloient en ces lieux;
Que j'y devois bientôt voir la fin de mes peines.
Moi-même, toujours plein de la gloire d'Athenes,
Je m'y ſentois porter par mes vœux les plus doux :
Mais lorſque ma grandeur m'y fait tant de jaloux,
Lorſque, verſant ſur moi ſes faveurs les plus cheres,
Un Roi met ſon armée en mes mains étrangeres,
Qu'il ſe rend de mon ſort le garant & l'appui,
Sçais-tu quel coup mortel il me porte aujourd'hui?
Ce qu'il vient d'exiger de mon obéiſſance?
Prêt à faire à Corinthe éprouver ſa vengeance,
De Pallante à la fois il proſcrit la Maiſon,
Et veut que j'en détruiſe & la race, & le nom.
Je ne puis trop permettre à mon zéle homicide;

Et ſes vœux ſont trahis s'il reſte un Pallantide.
Ainſi d'un fils qu'il pleure il veut venger la mort.
Juge, Arcas, des ennuis où me plonge le ſort.

ARCAS.

Je ne le vois que trop ; une ſecrette flamme
Aux charmes d'Erixene aſſujettit votre ame :
Vous voilà devenu, d'Amant, d'adorateur,
L'ennemi de ſon ſang, & ſon perſécuteur.
Mais que dis-je, Seigneur ? quelle eſpérance vaine
Vous force à tant d'égards, & flate votre peine ?
Le Roi de Syracuſe, épris de ſes appas,
Tout prêt à l'épouſer, l'attend dans ſes Etats ;
Elle eſt, dit-on, partie, & peut-être arrivée.
A vos déſirs ainſi pour jamais enlevée,
Cet Hymen entre vous a rompu tout lien.
Et que perd votre amour puiſqu'il n'eſperoit rien ?

STHENELUS.

Je te dirai bien plus, & tu peux bien m'en croire.
Si ſon cœur, préférant ſon amour à ſa gloire,
Avoit pû la réſoudre à me voir ſon Epoux ;
Moi-même, cher Arcas, de ſa gloire jaloux,
J'aurois dédit ſon cœur, j'aurois ſçû la défendre,
D'un Hymen inégal qui l'eût fait trop deſcendre.
Que dis-je ? pour témoins j'en prends ici les
Dieux :

J'ai cent fois souhaité qu'un Hymen glorieux
Sur son front quelque jour remît le Diadême ;
Et même j'espérois, dans mon amour extrême,
Faire éclater pour elle un zéle généreux,
Jusqu'à pouvoir servir un Rival trop heureux.
Mais hélas ! en perdant tout ce qui peut nous plaire,
Que cette grandeur d'ame est bien imaginaire !
Qu'elle se soutient peu contre l'affreux ennui
De voir tout ce qu'on aime entre les bras d'autrui !
Je possédois le cœur de l'aimable Etixene :
Un gage d'un tel prix flatoit-il peu ma peine ?
Me la voir enlever, n'est-ce rien perdre, ô Dieux !
Nous nous sommes promis, dans nos derniers adieux,
Que le sort, que le temps, qu'une absence éternelle,
Ne pourroit jamais rien sur notre amour fidelle.
Ce serment mutuel dont les Dieux sont garans,
Devoit nous consoler des malheurs les plus grands.
Ah ! combien de périls va courir sa promesse,
Entre les bras d'un Roi qui l'aime avec tendresse !
Moi-même, armé contr'elle & contre tous les siens,

Combien pour l'oublier elle aura de moyens !
Et comment ſoutenir cette image funeſte !
Mais allons, de mon ſort il faut ſubir le reſte.
Je ne ſuis point, Arcas, obligé d'être heureux ;
Mais de ſuivre ma gloire, en dépit de mes feux.
Je vois bien que les Dieux, pour tromper ma tendreſſe,
Ont voulu m'éblouir d'une vaine promeſſe.
Reprenons mon deſſein ; & qu'un noble trépas
Termine mes malheurs au milieu des combats.
L'Armée, & tous les chefs attendent ma préſence :
Pour hâter leur départ, allons en diligence.
Qui vois-je ? évitons-la.

SCENE II.

MEDE'E, STHENELUS, CLEONE, ARCAS.

MEDE'E.

SEIGNEUR, me fuyez-vous ?
Suis-je encore à vos yeux un objet de courroux ?

STHENELUS.

Je courois, ſans vous voir, où mon devoir m'appelle.

MEDE'E.

Permettez qu'admirant votre gloire nouvelle,
Et profitant du ſort qui vous offre à mes yeux,
Un moment avec vous j'en rende grace aux Dieux.
Peut-être après vos ſoins à rechercher ma haine,
Ce retour ſoutient mal la fierté d'une Reine;
Mais tous mes vœux remplis par mon Hymen conclu,
Pourquoi vous garderois-je un courroux ſuperflu?
Votre bras eſt l'appui de ce Trone où je monte:
Je ne puis déſormais vous haïr qu'à ma honte;
Et partageant le fruit de vos exploits fameux,
Un même ſort confond notre eſpoir & nos vœux.

STHENELUS.

De la bouche du Roi, j'en ai ſçû davantage.
Vous-même, vous m'avez donné votre ſuffrage;
Vos éloges, Madame, ont devancé ſon choix.
C'eſt par trop de bonté me confondre à la fois:
Mais trop peu digne enfin du bonheur de vous plaire,
Je ne puis m'empêcher d'y craindre du myſtere.
J'en combats vainement les ſecrettes raiſons;

Toutefois, ſi mon cœur ſe trompe en ſes ſoupçons,
Si le temps & mes ſoins m'en font voir l'injuſtice,
Loin d'en vouloir, Madame, éviter le ſupplice,
Je viens vous en venger moi-même à vos genoux,
Par des ſoumiſſions qui dépendront de vous.

SCENE III.

MEDE'E, CLEONE.

MEDE'E.

VA, garde tes ſoupçons, & prévois ma vengeance.
Je ſçaurai t'accabler malgré ta défiance.
Déja pour ce deſſein j'ai préparé mes traits.
O quel triomphe heureux! quel comble à mes ſouhaits,
Si prête à me placer ſur le Trône où j'aſpire,
Je pouvois par ſa perte augmenter mon Empire!
Je ne néglige rien. Des témoins aſſidus
Par mon ordre ſans ceſſe obſervent Sthenelus;
Ils le ſuivront par-tout, à la Cour, à l'Armée;
Et de ſes moindres pas je dois être informée.

Toi, va chercher Thrasile, & l'amene en ces
lieux :
Je veux que de concert.... Mais il s'offre à mes
yeux.

SCENE IV.

MEDE'E, THRASILE, CLEONE.

THRASILE.

NON, je ne puis cacher le dépit qui m'enflamme :
Je ne souffrirai point cet outrage... Ah ! Madame,
Excusez le transport d'un trop juste courroux,
Et souffrez qu'en secret j'ose me plaindre à vous.
Aux mains de Sthenelus le Roi met son Armée :
Peut-il d'un tel affront flétrir ma renommée ?
Quel conseil, quelle idée, ou quel charme fatal
Lui fait me préférer un indigne Rival,
Qui de l'Epire ici poussé par sa misere,
N'apporta de sa foi que ce gage sincere ?
Que dis-je ? je l'apprends de mille endroits divers,
Vous

Vous ſervez qui vous nuit, contre moi qui vous
ſers ;
C'eſt par vous qu'il obtient la place qui m'eſt dûe.

MEDE'E.

Ah ! plus que vous, Seigneur, ce coup m'a confondue :
En l'élevant ſi haut, je voulois que le Roi
Craignît que ſon pouvoir ne ſéduisît ſa foi :
Mais, ſans perdre en diſcours une vaine colere,
Nous avons depuis peu découvert un myſtere,
Par qui notre ennemi peut ſe voir opprimé,
Si le Roi par vous-même en étoit informé.
Voici le temps venu de le lui faire entendre.
L'Oracle d'Apollon, que l'on lui vient d'apprendre,
Et dont je me ſuis fait informer après lui,
Le jette, me dit-on, dans un profond ennui.
C'eſt ſur quoi j'ai conçu l'eſpérance ſecrette...
Mais je le vois venir tel que je le ſouhaite,
Triſte, & dans un état où l'eſprit agité,
En proie à ſes ſoupçons, prend tout pour vérité.
Vous, ſecondez mes ſoins : je vais vous faire naître
Le temps de s'informer de ce qu'il doit connoître.

SCENE V.

EGE'E, MEDE'E, THRASILE.

EGE'E.

VOICI le temps, Madame, où le Ciel en courroux
Se plaît, pour m'étonner, à redoubler ses coups.
La nuit à mon esprit offre une affreuse image.
Le jour je suis frappé d'un funeste présage;
Et cherchant dans mon trouble à me voir éclairci,
Je rends grace au destin qui nous rassemble ici.
Je connois de tous deux le zéle & la prudence.
Mon choix pour Sthenelus peut-être vous offense,
Thrasile ; mais je puis, content de votre foi,
Payer assez d'ailleurs tout ce que je vous doi.

THRASILE.

Je vous abuserois, Seigneur, si j'osois dire
Que ce choix imprévu n'a rien dont je soupire :
J'ai cru qu'il m'étoit dû ; mais enfin ma douleur
Ne peut rien sur la foi que vous garde mon cœur.
La foi de mon devoir, sur mes vœux souveraine....

EGE'E.

Apprenez donc tous deux le ſujet qui m'amene :
Jugez ſi c'eſt à tort qu'il trouble mon repos.
Delphes ſur mes projets s'explique par ces mots.

Dans tes deſſeins ſecrets un vain eſpoir te flatte ;
Et tu perds ta Couronne, au lieu de te venger,
Si tu n'évites pas une main trop ingrate,
Dans ton ſang prête à ſe plonger.

MEDE'E.

Ah ! Seigneur.

EGE'E.

Le ſujet qui trouble mon courage,
Ce n'eſt point le trépas que le Ciel me préſage ;
C'eſt de laiſſer mon Trône à de fiers ennemis,
Qui pour m'en dépouiller ſe ſont cru tout permis ;
De les voir inſultant au courroux qui m'anime,
Joüir par mon trépas du ſuccès de leur crime.

THRASILE.

Seigneur, quoi que le Ciel vous donne à redouter,
Ce n'eſt point un malheur qu'on ne puiſſe éviter.
C'eſt un avis ſecret de vous garder d'un traître,
Qui n'eſt plus dangereux, ſi l'on peut le connoître ;
C'eſt ce qui par nos ſoins doit être examiné.
N'avez-vous rien, Seigneur, encore imaginé ?

EGE'E.

Hélas ! tant d'ennemis, jaloux de ma puiſſance,
Laiſſent-ils de ſoupçons manquer ma prévoyance ?
Mais j'ignore, après tout, ſur qui les arrêter,
Et je crains qu'au hazard les faiſant éclater,
Je ne les rende vains, & ne hâte peut-être
L'effet d'un noir complot que je ne puis connoître.
Vain déſir de ſçavoir la volonté des Dieux,
Qui, ſous le voile obſcur de mots myſtérieux,
Nous marquant un danger digne de notre crainte,
Nous taiſent les moyens d'en éviter l'atteinte !
Ainſi dans nos périls, moins inſtruits que troublés,
Et par divers ſoupçons nos eſprits ébranlés,
Ne ſçachant que choiſir, où tout eſt vraiſemblable,
Ont trop peu de clartés pour voir le véritable.

MEDE'E.

Oui, Seigneur; mais les Rois, comme plus près des Dieux,
Sont ceux à qui leur voix ſe fait entendre mieux,
Ils vous inſpireront un parti ſalutaire.

C'est à nous cependant à voir ce qu'il faut faire ;
Dans nos moindres soupçons rien n'est à négliger.
Votre Sceptre & vos jours, Seigneur, sont en danger.
D'un attentat si grand qui peut être capable ?
Quel bras dans votre Empire est assez redoutable ?
Pallante dans ces lieux, pour ce lâche projet,
N'a-t-il point quelque Fils, ou quelque ami secret ?
Cherchons, examinons : que rien ne nous échappe.
O Ciel ! quel est ici le soupçon qui me frappe.

EGE'E.

Quoi ! qui soupçonnez-vous ? & sur quel fondement....

MEDE'E.

Mais, non, c'est un soupçon conçu trop promptement ;
A sa haute vertu c'est faire trop d'outrage ;
Et je ne m'en veux pas expliquer davantage.

EGE'E.

N'importe, à nos soupçons, dussent-ils nous tromper,
Vous-même l'avez dit, rien ne doit échapper.
Il faut examiner la plus foible apparence.

MEDE'E.

Des jugemens humains déplorable inconſtance !
Celui de qui tantôt mes ſoins officieux
Etaloient hautement le mérite à vos yeux,
Dans la crainte pour vous dont mon ame eſt preſ-
ſée,
Eſt celui qui d'abord a frappé ma penſée.

EGE'E.

Sthenelus ?

MEDE'E.

J'ai banni cet injuſte ſoupçon :
Cependant j'y voyois d'abord quelque raiſon.
Enflé de ſa fortune & de ſa renommée,
Diſois-je, & ſi chéri du Peuple & de l'Armée,
A qui cet attentat ſe peut-il imputer,
Qu'au ſeul, dans ces Etats, qui peut l'exécuter ?
Ce grand nom, ces vertus dont je vantois les
charmes,
Sont pour de tels projets, les plus puiſſantes ar-
mes ;
Et c'eſt, à dire vrai, Seigneur, ce qu'aujour-
d'hui
Il faudroit redouter en tout autre que lui.
Mais enfin, mieux que nous vous devez le con-
noître.

Vos immenſes bienfaits nous ſont aſſez paroître,
Que vous n'avez ſi haut élevé ſon pouvoir,
Que bien perſuadé qu'il feroit ſon devoir.
Et moi, j'aime à lui voir conſerver votre eſtime.
S'il étoit criminel, pourrois-je être ſans crime.
On diroit que mes ſoins à le trop applaudir,
A tout oſer, Seigneur, auroient ſçu l'enhardir.

THRASILE.

Et moi, quoique l'éclat de ſa grandeur ſoudaine,
Me rende ici ſuſpect & d'envie, & de haine,
Ce ſcrupule ne peut m'empêcher de parler,
Lorſque votre péril me force de trembler.
J'oſe donc, inſpiré par ma crainte ſecrette,
Soutenir le ſoupçon que la Reine rejette,
Et vous dire, Seigneur, qu'avec tous les appuis,
Que trouve Sthenelus chez vos Peuples ſéduits,
Un autre appui d'ailleurs peut flatter ſon attente.
Avant qu'il vous ſervît il avoit vû Pallante;
Et ſi j'en crois, Seigneur, quelques avis ſecrets,
Sa Fille le ſoumit dès-lors à ſes attraits.
Gagné ſecrettement par l'accueil qu'ils lui firent,
Qui ſçait alors entr'eux les meſures qu'ils prirent?
C'eſt ce qu'avec le temps nous pourrons éclaircir.

Mais quand pour Général vous osez le choisir ;
Maître de vos Soldats, qu'il prit soin de séduire,
Songez à quels périls il pourra vous réduire ?
Quels moyens il aura de se débarrasser,
De ceux qu'à la révolte il ne pourra forcer ?
Et qu'un Chef dangereux, qui pour lui seul travaille,
A propos, quand il veut, sçait perdre une bataille ?

MEDE'E.

J'ignorois ces raisons, & mon étonnement...
Mais à quoi pensez-vous, Seigneur, en ce moment ?

EGE'E.

Je songe, en le nommant pour chef de mon Armée,
Que son ame d'abord, de cet honneur charmée,
N'a pû contre Pallante, apprendre mon dessein,
Sans faire dans ses yeux voir un trouble soudain.
Toutefois je ne puis à son cœur magnanime,
Malgré tant de raisons, imputer un tel crime.
D'autres motifs secrets auront pû le troubler.
Je veux, pour les sçavoir, l'entendre & lui parler.
Il faut que de ma main un ordre le rappelle.

Gardons tous cependant un ſilence fidéle.
Je veux voir ſa ſurpriſe, y ſonder ſes ſecrets;
Sur ce que j'aurai vû, nous réſoudrons après.

SCENE VI.

MEDE'E, THRASILE.

MEDE'E.

PAR ce commencement vous jugez de ſa ſuite.
Il faut le ſoutenir par la même conduite;
Il faut de toutes parts... Mais j'apperçois Hyllus,
Que j'ai commis au ſoin d'obſerver Sthenelus.

SCENE VII.

MEDE'E, THRASILE, HYLLUS.

MEDE'E.

VOUS pouvez, ſans rien craindre, ouvrir ici votre ame.
Parlez, Hyllus.

HYLLUS.

Je viens vous apporter, Madame,
Un avis dont mes yeux ſont les garans certains,
Et que j'ai cru pouvoir ſervir à vos deſſeins.

Je ſuivois Sthenelus. De la jeune Etrangere,
Vers lui ſur ſon chemin j'ai vû venir la Mere :
Elle l'aborde ; & moi, plus loin de quelques pas,
Feignant de n'écouter que ſon fidéle Arcas,
Trop loin pour les ouïr, ne pouvant davantage,
J'ai du moins obſervé leur maintien, leur viſage.
Ils paroiſſoient tous deux déplorer leurs malheurs ;
Et Sthenelus tâchoit de retenir ſes pleurs.
Il m'a même ſemblé qu'ils nommoient Erixene.
Après un long diſcours, elle le quitte à peine,
Qu'un prétexte tout prêt m'en ſéparant auſſi,
J'ai devancé ſes pas pour vous chercher ici.

MEDE'E.

O Dieux ! de cet avis que faut-il que je penſe ?
Allons, courons au Roi l'apprendre en diligence.
Venez par votre voix confirmer ce rapport.

THRASILE *ſeul.*

Allons. Ciel ! que de traits aſſemble ici le ſort,
Pour perdre l'ennemi dont la grandeur m'accable ?

Ah ! plût aux justes Dieux qu'il se trouvât coupable !
Que sans devoir sa chute à mes efforts jaloux,
Ma gloire en sûreté pût servir mon courroux !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE *seule.*

EN vain je cours par-tout, brulant d'impatience,
En vain de tous mes vœux je hâte sa présence :
Elle ne paroît point. Dans quel cruels tourmens
Mon cœur, de son retour, compte tous les momens !
Qui pourra m'en donner enfin quelque lumiere ?
C'est moi qui découvrant Sthenelus la premiere,
Au devant de ses pas l'ai fait d'abord voler :
Je les ai vû tous deux s'aborder, se parler ;
Mais un détour bientôt m'a dérobé leur vue.
O destins ennemis ! qu'est-elle devenue ?
De noirs pressentimens me remplissent d'effroi.
Je vais m'en éclaircir. Enfin, je l'apperçoi.

SCENE II.

ERIXENE, THAMIRE,

ERIXENE.

HE' bien, Thamire, enfin, Sthenelus ? ...

THAMIRE.

Ah ! Madame,
Que mes justes conseils n'ont-ils touché votre ame !
Que n'avons nous plutôt abandonné ces lieux !
Que d'ennuis épargnés !

ERIXENE.

Je tremble, justes Dieux !
Et n'ose te presser d'expliquer ce mystére.

THAMIRE.

Armez-vous bien plutôt d'une juste colere.
Vous m'avez vu, Madame, aborder Sthenelus ;
Mais, ô triste succès de mes soins superflus !
Il s'est d'abord troublé quand il m'a reconnue,
Et sembloit éviter & mes pas, & ma vue :
Ah ! Seigneur, ai-je dit, avec empressement,

De la part d'Erixene, écoutez un moment.
Il s'arrête, il s'étonne à me voir dans Athenes;
Je lui conte en deux mots nos périls & nos peines.
L'Hymen de Syracuse, où résistoient vos vœux,
Et reculé du moins par un naufrage heureux.
J'attendois, que pressé de son amour extrême,
Pour venir vous trouver, il s'offrît de lui-même:
Mais rêveur, interdit, il me laissoit parler.
Je brûlois d'un dépit difficile à céler;
Et mon zéle, pour vous, a trop osé peut-être.
Mais sans réserve, enfin, j'ai voulu le connoître;
J'ai dit qu'en votre nom, je voulois l'avertir,
Que vous vouliez le voir, avant que de partir.
Le perfide à ces mots a rompu le silence.
Moi la revoir! dit-il, *quelle est son espérance?*
Emporté quelque temps par mes jeunes désirs,
Sa beauté, je l'avoue, eut mes premiers soupirs:
Mais les soins de ma gloire ont purgé ces foiblesses.
Je dois à mon Roi seul mon zéle & mes tendresses.
Je tiens à son pouvoir par d'éternels liens,
Et tous ses ennemis sont devenus les miens.

ERIXENE.

Ciel!

THAMIRE.

Ainsi plus d'amour ; & qu'une prompte fuite
La tire des périls, où son sort l'a conduite.
La plaindre en ses malheurs, & n'en rien découvrir,
C'est tout ce qu'à ma foi ma gloire peut souffrir.
L'infidéle à ces mots se dérobe à ma vue,
Et me laisse à tel point surprise & confondue,
De douleur, de dépit si saisie à la fois,
Que j'en perds quelque temps l'usage de la voix.

ERIXENE.

Juste Ciel ! qu'ai-je fait, & quelle ignominie
Ternit en un moment le reste de ma vie !
Quel affront m'attendoit en ces funestes lieux !
O ma foi méprisée ! ô ma famille ! ô Dieux !

THAMIRE.

Madame, ou je me trompe, ou je vois sa pensée ;
Le lâche mouvement d'une ame intéressée,
Sous ces fausses raisons lui fait cacher sa peur.
Il voit que dans ces lieux Pallante est en horreur.
Il craint que pour sa Fille une ardeur plus fidelle
Ne renversât bientôt sa fortune nouvelle.
Mais, sans plus regretter de frivoles amours,
Le temps presse : il faut fuir, il faut sauver vos jours.

ERIXENE.

Fuir avec un affront qui comble mes miseres ?

THAMIRE.

Oui, fuir pour vous venger, pour voir bientôt vos Freres,
Avec leurs Alliés fondre ſur ces Etats.
D'un Roi qui vous adore allons armer le bras:
Qu'en ſoldats, en Vaiſſeaux Syracuſe fertile,
Bientôt dans cette guerre entraîne la Sicile.
Athenes, croyons-en mille Oracles divers,
Par Syracuſe un jour doit être miſe aux fers.
Eprouvons ſon deſtin en un temps ſi propice.
Eſſayons, s'il ſe peut, en vous faiſant juſtice,
De détruire un Etat où le lâche aujourd'hui
Croit voir à ſa grandeur un ſi ſolide appui.

ERIXENE.

Oui, ç'en eſt fait, partons. Tu m'y vois réſolue.
Toute plainte, Thamire, eſt ici ſuperflue.
Qu'une juſte colere étouffe un lâche amour.
Je brûle de quitter cet odieux ſéjour.
Va, dis que pour partir au port tout ſe diſpoſe;
Et toi, de ton côté, prépare toute choſe;
Je ſuis tes pas.

THAMIRE.

J'y cours, Madame, en ce moment.
O de mon artifice heureux évenement!

SCENE

SCENE III.

ERIXENE *seule.*

ARRESTE, malheureuse, une fureur si prompte.
Où prétends-tu porter ton malheur & ta honte?
Vas-tu rendre ton cœur aux tendresses d'un Roi,
Qui t'attend pour t'offrir son Trône avec sa foi?
Vil rebut d'un ingrat, quel don vas-tu lui faire?
Et tel qu'il est ce cœur, indigne de lui plaire,
Crois-tu qu'il y consente, & se puisse trahir,
Pour le bonheur d'autrui, dont il ne peut jouir?
Et de quel front vas-tu, quand c'est toi qui l'offenses,
De ce Prince qui t'aime implorer les vengeances?
L'ingrat dont tu te plains l'a sçû venger de toi;
C'est toi qu'il faut punir du mépris de sa foi.
Oui, devant que ta honte en tous lieux se publie,
Où tu laissas ta gloire, il faut laisser la vie.
Allons, tranchons nous-même un destin odieux;
Mais cherchons le perfide, expirons à ses yeux,
D'un triomphe si beau qu'il goûte l'avantage;
Ou plutôt, s'il se peut, que cette triste image,

Puiſſe pour le punir, lui laiſſer dans le cœur
Un ſouvenir affreux, une éternelle horreur.
Mais, qui vient m'arrêter ?

SCENE IV.

EGE'E, ERIXENE, AMINTAS.

EGE'E *à Amintas.*

AVANT que l'introduire,
D'abord qu'il paroîtra qu'on vienne m'en inſtruire.
à Erixene. *Amintas ſort.*
Votre Mere n'eſt point, Madame, dans ces lieux ?

ERIXENE.

Quelques ſoins du départ l'éloignent de mes yeux,
Seigneur : mais je la vois, & je vous laiſſe enſemble.

EGE'E.

Non, un même intérêt en ce lieu nous aſſemble,
Madame, & devant vous je veux auſſi m'ouvrir.

ERIXENE *à part.*

O Ciel ! ſelon mes vœux ne puis-je au moins mourir ?

SCENE V.

EGE'E, ERIXENE, THAMIRE.

THAMIRE.

Vous, Seigneur, en ces lieux! Quelle faveur nouvelle!
Notre départ est prêt, & le vent nous appelle.
Mais de tous vos désirs nous faisant une loi....

EGE'E.

Je ne veux qu'un moment, Madame, écoutez-moi:
Depuis que sur ces bords les flots vous ont poussée,
Vous sçavez jusqu'ici quelle ardeur empressée
M'a fait, où je l'ai pû, prévenir vos souhaits.
Pour asyle d'abord vous eûtes mon Palais;
En vous y recevant, vous me fites connoître,
Que d'illustres parens l'Elide vous vit naître:
Toutes deux, disiez-vous, vous traversiez les flots,
Pour porter votre hommage au Temple de Delos.
Pour accomplir vos vœux, troublés par un naufrage,
J'ai fait tout préparer, je n'ai pû davantage:
Je vous l'ai déja dit; mais enfin, à mon tour,

Avant que de vous voir éloigner de ma Cour,
Puis je du moins, Madame, eſpérer pour ſalaire,
Que vous vous expliquiez avec un cœur ſincere,
Et que vous me diſiez, ſans détours ſuperflus,
Quel intérêt ici vous joint à Sthenelus.

THAMIRE.

Moi, Seigneur? Je vois bien qu'on vous a fait entendre,
Que je viens de le voir: & pourquoi m'en défendre?
Mais au plus dur trépas qu'on me livre aujourd'hui,
S'il eſt quelque intérêt qui me lie avec lui.
Un favorable ſort l'amena dans l'Elide,
Où ſon bras nous défit d'un ennemi perfide.
Nous lui devons beaucoup: & lors qu'en votre Cour
Un bruit par-tout ſemé nous apprend ſon retour,
Quels ſentimens ingrats aurions-nous fait paroître,
De partir ſans le voir, ſans lui faire connoître,
Quelle part nous prenons à ſes félicités,
A ce comble d'honneurs qu'il tient de vos bontés!

EGE'E.

Pourquoi donc à ſes yeux montrant tant d'allégreſſe,

Vous a-t-il écouté avec tant de tristesse ?
Quelle douleur secrette agitoit son esprit ?

THAMIRE.

Il plaignoit nos malheurs tracés dans mon récit.

EGE'E.

Et que lui disiez-vous, en parlant d'Erixene ?
D'où vient à toutes deux cette rougeur soudaine ?
Quel trouble a donc frappé, votre cœur inquiet ?
Ah ! vous me déguisez ici quelque secret,
Il faut me l'avouer sans différer, sans feindre ;
Ou ma juste rigueur sçaura vous y contraindre.

THAMIRE.

Que vous dire, Seigneur, si vous n'en croyez
rien ?
Vous doutez de ma foi.

EGE'E.

Vous résistez. Hé bien,
Gardes.

ERIXENE.

Ah ! retenez, Seigneur, votre colere :
Je vais vous éclaircir par un aveu sincere.
Mes jours méritent-ils que par tant de détours
On cherche à prolonger leur déplorable cours ?
Valent-ils que pour eux l'innocence périsse ?
Sur moi seule, Seigneur, doit tomber le supplice.

C'est pour moi, c'est par moi qu'elle agit en ces lieux;
Sa foi pour sa Maitresse est tout son crime.

THAMIRE.

O Dieux!

EGE'E.

Qu'entends-je? & comment donc est-elle votre mere?

ERIXENE.

Elle a sous ce faux nom trompé votre colere.
Dès mes plus jeunes ans attachée à mon sort,
Elle m'a cru par là garantir de la mort:
Mais je reprends mon nom pour lui sauver la vie,
Pour offrir au courroux, dont votre ame est saisie,
Un sang plus criminel, plus digne de vos voeux,
Et qui pourra suffire enfin pour toutes deux.
Cette faveur a droit de flatter mon attente,
Et je vous en conjure en fille de Pallante.

EGE'E.

Vous!

THAMIRE.

Ah! qu'avez-vous dit?

ERIXENE.

Pouvez-vous en douter?
Est-ce un nom qu'en ces lieux il fût doux d'emprunter?

Oui, vous voyez en moi cette Erixene même,
Qui loin de ſon Pays, cherchant un Diadême,
Triſte jouet des vents, & des flots, & du ſort,
Eſt jettée en vos bras pour y trouver la mort.

EGE'E.

Qu'entends-je! & quel objet à mes yeux ſe pré-
ſente!
Vous Erixene! vous la Fille de Pallante!
La Sœur de ces cruels, dont la noire fureur,
Du meurtre de mon Fils oſe avouer l'horreur!
Mais avec ces raiſons de craindre ma vengeance,
D'où vient à l'éviter ſi peu d'impatience?
Quel deſſein ſi long-temps vous arrête en des lieux
Où ma haine à proſcrit votre ſang odieux?

ERIXENE.

Je vous ai dit, Seigneur, ce que j'ai pû vous dire,
Pour obtenir de vous la mort que je déſire.
Le reſte eſt inutile, & ne vous touche point.

EGE'E.

Non, je veux être encore éclairci ſur ce point.
Je veux apprendre tout.

ERIXENE.

Et comment m'y contraindre?
Qui ſouhaite la mort, qu'a-t-il encore à craindre?
Voulez-vous faire plus que de m'ôter le jour?

EGE'E.

En vain vous me croyez tromper à votre tour.
Je vois, trop averti par le Ciel favorable,
Le perfide dessein dont vous êtes capable ;
Et quelque fermeté qui vous puisse assurer,
Du fond de votre cœur je sçaurai le tirer.

THAMIRE.

Ah ! Seigneur, arrêtez: je vais ne vous rien taire.
Et pourquoi vous cacher un innocent mystere ?
Il est vrai, de Pallante elle a reçu le jour :
Mais, loin qu'un noir dessein l'arrête en votre Cour,
Bien-loin d'y partager la haine de ses freres,
On l'y verroit sans peine oublier ses miseres,
Y disputer de zéle avec tous vos sujets,
Si le sort & l'amour secondoient ses projets.
Elle aime en vos Etats.

ERIXENE.

Ah ! que fais-tu, Thamire ?
Tu me couvres de honte, au moment que j'expire.

THAMIRE.

Est-ce un crime honteux que d'aimer Sthenelus ?
Oui, les déguisemens sont ici superflus :
Seigneur, c'est ce Héros, c'est ce sujet fidéle,
Qui maître de son cœur, vous en répond pour elle.

EGE'E.

EGE'E.

Ils s'aiment donc tous deux ! ce n'eſt point un
faux bruit !
Ah ! c'eſt de quoi ſur-tout je voulois être inſtruit.
Le reſte qu'on me cache eſt facile à comprendre.

SCENE VI.

EGE'E, ERIXENE, THAMIRE, AMINTAS.

AMINTAS *bas à Egée.*

A Vos ordres, Seigneur, Sthenelus vient ſe rendre :
Il demande à vous voir avec empreſſement.

EGE'E.

Conduis-les l'un & l'autre en leur appartement ;
Qu'on les garde avec ſoin dans un profond ſilence.
Après tu le feras venir en ma préſence.
Suivez-le toutes deux.

THAMIRE.

Qu'avez-vous fait ? hélas !

ERIXENE.

Je m'arrache à des maux pires que le trépas.

SCENE VII.

EGE'E *seul.*

ENfin les justes Dieux, offensés par le crime,
A mes ressentimens livrent une victime :
Je la puis immoler aux mânes de mon Fils.
Je puis voir à leur tour pleurer mes ennemis :
En attendant qu'un jour par des coups plus funestes,
Dans les flots de leur sang j'en étouffe les restes.
Je ne crains plus rien d'eux : je tiens entre mes mains,
Le traître dont l'audace appuyoit leurs desseins :
Il n'en peut éviter la peine légitime.
Tout le convainc, tout sert à me prouver son crime.
Mes songes, mes terreurs, les Dieux, ce lâche amour,
Que son perfide cœur m'a tu jusqu'à ce jour.
Oui, voilà contre lui dans ce songe sincere,
Quelle cause inconnue allumoit ma colere ;
Le voilà ce nuage environné d'éclairs,

Qui vers nous de Corinthe avançoit dans les airs ;
Ce coup de foudre affreux, échappé de la nue,
Par qui fut renversé le perfide à ma vue.
Enfin voilà l'ingrat dont je suis menacé.
O triste aveuglement ! ô projet insensé !
D'ennemis eloignés craignant les entreprises,
Je me mets en état de braver leurs surprises,
Et sous le nom d'ami, je laisse un imposteur
Se cacher dans mon sein, pour me percer le cœur !
Il vient. O justes Dieux ! dont la bonté me guide,
Vous qui voyez son cœur, n'est-ce là qu'un perfide ?
Avec quelle assurance il paroît à mes yeux !

SCENE VIII.

EGE'E, STHENELUS.

STHENELUS.

SEIGNEUR, pour vous trouver j'ai volé vers ces lieux.
Par votre ordre pressant rappellé de l'Armée,
J'en ai senti mon ame en secret alarmée.

Quel obstacle imprévû, quelle nécessité
Vous fait changer si-tôt un projet arrêté ?
D'où vient sur votre front une douleur si grande ?

EGE'E.

M'oses-tu bien encor faire cette demande ?
Qui le sçait mieux que toi ?

STHENELUS.

Seigneur, que dites-vous ?
Quel motif inconnu m'attire ce courroux ?

EGE'E.

Va, je suis éclairé sur tes vains artifices ;
Je sçai tous tes desseins, je connois tes complices ;
Il en est en mes mains : tu ne me trompes plus.

STHENELUS.

Et ce discours, ô Ciel ! s'adresse à Sthenelus ?

EGE'E.

A lui-même, à l'ingrat dont la noire furie,
Pour prix de cent bienfaits, veut m'arracher la vie.

STHENELUS.

Moi ?

EGE'E.

L'oses-tu nier quand tout est éclairci ?

STHENELUS.

Et qui de votre foi s'ose jouer ainsi ?

Qui peut donc vous tenir cet horrible langage ?

Ah ! je m'étonne peu de ce ſoudain orage :
Je ſçai trop les écueils, où, facile à changer,
Le ſort, dans une Cour, expoſe un Etranger.
En lui la nouveauté d'abord a de quoi plaire :
Mais ſi ſon zéle enfin l'y rend trop néceſſaire,
Ce que des mains du Prince il reçoit de bienfaits,
Sont autant de larcins qu'il fait à ſes ſujets.
Auſſi-tôt en ſecret, ou bien à force ouverte,
Mille ennemis jaloux travaillent à ſa perte :
Par l'eſpoir du ſuccès d'autant plus animés,
Que ſans aucuns parens de ſa chûte alarmés,
Il n'a que des amis, qu'à ſa grandeur nouvelle
Attacha la fortune, & qu'il perd avec elle.

Mais vous, Seigneur, mais vous, pour qui la vérité
Dans les plus ſombres cœurs n'a point d'obſcurité,
Vous, dont mille bienfaits ſemblent faire paroître,
Qu'à vos yeux pleinement ma foi s'eſt fait connoître,
De vils flatteurs ici ſecondez-vous les vœux ?
Votre bonté pour moi fait mon crime envers eux.
Voilà ce qui les bleſſe ; & comme en ma préſence
Ils n'oſent contre moi hazarder leur vengeance,
Les lâches, en ſecret, me frappent par vos coups,

Et pour cacher leur honte ils se couvrent de vous.
Ne leur servez plus d'ombre , & laissez-les paroître :
Souffrez que tels qu'ils sont je les fasse connoître,
Et qu'en les confondant, je sauve votre foi
D'un piege dangereux qui vous nuit plus qu'à moi.
Je ne sçaurois, Seigneur, y perdre que la vie.
Ma gloire, après ma mort, contre leur calomnie,
Laisse dans l'Univers d'assez fameux témoins.
Mais tandis qu'à ma perte ils engagent vos soins,
Que vous les secondez, souffrez que je le die,
De mon trépas, sur vous, va tomber l'infamie;
Sur mon tombeau, Seigneur, votre gloire périt.
C'est-là ce qui contr'eux redouble mon dépit,
Et doit aussi contr'eux tourner votre colere,
Et non contre un sujet, qui, fidéle & sincere,
Eût mieux aimé de vous le plus cruel trépas,
Que ce reproche affreux qu'il ne méritoit pas.

EGE'E.

Ciel! faut-il qu'à tes yeux le crime, qui t'outrage,
Ose de l'innocence emprunter le langage,
Et sous ses propres traits se déguise aujourd'hui,
Jusqu'à faire douter le Juge entr'elle & lui!
D'un assassin caché ma vie est menacée;
Je le cherche, & sur lui tout jette ma pensée :

Lui ſeul me rend ſuſpect tout ce qu'on me fait voir.
Quel eſt ici ſur moi l'effet de ton pouvoir ?
Pour ſéduire mon cœur quels ſont enfin tes charmes ?
Moi, qui régnai toujours au milieu des alarmes,
Qui d'ennemis couverts tout prêt d'être ſurpris,
Sur d'éternels ſoupçons vois flotter mes eſprits,
Par quel art, en dépit de mon expérience,
Peux-tu calmer ſi tôt ma juſte défiance ?
De quel trouble ſaiſi je te laiſſois parler !
Que dis-je ! de mes yeux je ſens des pleurs couler.
Quel affront pour mon cœur, ſi tu n'es qu'un perfide !
Et que faut-il enfin ici que je décide ?
Avec ce que je ſens, te puis-je condamner ?
Après ce que je ſçai, te puis je pardonner ?

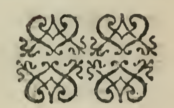
STHENELUS.

Ni l'un ni l'autre ici n'eſt en votre puiſſance.
Vous ne pouvez, Seigneur, condamner l'innocence;
Ni ſa juſte fierté n'admet point de pardon :
Ce ſeroit une tache imprimée à ſon nom.
Pour lui rendre juſtice, il faut la reconnoître :
Et ce trouble ſecret dont vous n'êtes pas maître,
Ce tendre mouvement qui vous vient d'agiter,

C'eſt-elle par ma voix qui vient de l'exciter.
Dans votre ame pour moi ſouffrez qu'elle décide.
Vos pleurs n'ont point, Seigneur, coulé pour un perfide.
Laiſſez à votre cœur déſabuſer vos yeux.
Et quel tigre cruel, quel monſtre furieux,
Après tous les effets d'une bonté ſi tendre . . .

EGE'E.

Va, fatal ſéducteur, je ne veux plus t'entendre.
Que ſert de m'éclaircir? que ſert de menacer?
Ton ſang me fut trop cher, pour le vouloir verſer.
Fuis plûtôt, ſans t'armer d'une audace coupable,
Si tu ſens qu'on t'impute un crime véritable.
Fuis, dis-je, ſauve moi du honteux embarras,
De punir à regret, ou de ne punir pas;
Et ſans vouloir pourſuivre une indigne victoire,
Quand j'épargne ton ſang, épargne auſſi ma gloire.



SCENE IX.

STHENELUS *seul*.

NON, je ne puis, Seigneur, obéir cette fois.
Ma gloire... Mais il fuit, il n'entend plus ma voix.
Justes Dieux! à quel point a-t-on pû le séduire?
De mon amour, peut-être, on aura sçû l'instruire.
Peut-être avec Thamire on m'aura vû parler,
Et quelqu'un l'aura pû connoître & déceler.
Mais, craint-on un amour sans fruit, sans espérance?
Et que m'a-t-elle dit qu'il prenne pour offense?
Qu'Erixene entraînée où l'appelloit son sort,
Syracuse déja l'a reçue en son port;
Et qu'elle allant l'y joindre, un effroyable orage,
La força d'aborder ce dangereux rivage;
Qu'elle en alloit partir. Quel lieu de soupçonner...
Mais l'imposture enfin peut tout empoisonner.
L'innocence est en proie aux plus foibles indices.
Mais qui sont contre moi ces témoins, ces complices?

Qui sont ceux en secret qui les ont fait parler?
C'est ce que par nos soins il nous faut démêler.
Allons, n'épargnons rien pour venger mon injure,
Pour confondre à jamais l'envie & l'imposture :
Monstres plus dangereux, plus dignes de courroux,
Que tous ceux qu'à la Grece ont immolé mes coups.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, THRASILE.

THRASILE.

O Dieux ! quelle aventure imprévue, étonnante !
Cette jeune Etrangere eſt Fille de Pallante !
Un faux nom la cachoit aux yeux de cette Cour !
Elle vient d'avouer ſon ſort & ſon amour !

MEDE'E.

Oui, Seigneur ; & le Roi m'en a dit la nouvelle.

THRASILE.

Il voit la vérité de mon avis fidéle.
Il voit que ſur ce traître, avec trop de raiſon,
Je lui voulois tantôt inſpirer mon ſoupçon :
Il ne peut plus douter quel but, quelle eſpérance,
De Pallante & de lui fondoit l'intelligence.
Sa perte eſt infaillible, & tout doit la hâter.

Et quel ſcrupule encor pourroit nous arrêter ?
La fortune nous guide, & le Ciel nous éclaire.
Que dis-je ? à nos efforts que reſte-t-il à faire ?
Le Roi par ſon Arrêt va régler ſon deſtin.

MEDE'E.

Ah ! qu'un eſprit ſi juſte eſt encore incertain !

THRASILE.

Quoi ! doute-t-il du crime, après tant d'évidence ?

MEDE'E.

Je ne ſçai ; mais l'on peut douter de la vengeance.
Il a vu Sthenelus ; & quand je l'ai preſſé
De me conter entre-eux ce qui s'étoit paſſé,
A mes yeux, il eſt vrai, ſa bouche a fait paroître
Un vif reſſentiment prêt à punir un traître :
Mais, ou je ſuis trompée, ou ſous ces vains éclats
De ſon cœur incertain il cachoit l'embarras :
Il ne ſuit qu'à regret un courroux légitime.
Et d'où vient qu'un Coupable, accuſé d'un tel crime,
Tranquille & triomphant, bien-loin d'être arrêté,
Oſe encore à nos yeux étaler ſa fierté ?

THRASILE.

Juſte Ciel ! Ainſi donc notre haine trompée
Verroit à tous ſes coups ſa victime échappée,

MEDE'E.

Que dites-vous ? Peut-il éviter aujourd'hui
Le supplice cruel qui s'apprête pour lui ?
Ne l'allons-nous pas voir, au gré de notre haine,
Frappé mortellement dans le cœur d'Erixene ?
Rien ne la peut sauver, & le Roi l'a promis;
Sur elle il vengera le meurtre de son Fils.
Il vient de donner même un ordre en ma présence,
De la conduire au fort pour plus grande assurance.
Les Juges sont choisis, qui doivent prononcer
L'arrêt de son trépas, que l'on veut avancer.
Mais ce sang est trop peu pour contenter Médée,
D'une entiere vengeance il faut remplir l'idée;
Dès ce jour, s'il se peut, il faut que tous les deux,
L'un à l'autre, en mourant, soient un spectacle affreux.
Que leur amour servant à leur douleur extrême,
Chacun en expirant, tremble pour ce qu'il aime.
Un vain espoir ici n'éblouit point mon cœur,
Je tends à Sthenelus un piege si flatteur,
Que dût-il le prévoir, il est inévitable;
Et je veux que le Roi le trouve si coupable,
Qu'il n'ose plus en croire un amour confondu,

Et prononce à tous deux l'Arrêt qui leur eſt dû.

THRASILE.

Quoi ? que méditez-vous, Madame, & quelle adreſſe ....

MEDE'E.

Amintas, dont les yeux veillent ſur la Princeſſe,
Eſt de ceux dont ſous mains mes ſoins & mes bienfaits
Ont diſpoſé le zéle à ſuivre mes ſouhaits:
D'accord avec Hyllus, il m'a promis ſans peine...
Mais Sthenelus paroît. Voyez ce qui l'amene;
Et mon deſſein après, entre nous concerté,
Aura beſoin de vous pour être exécuté.

SCENE II.

STHENELUS, THRASILE.

STHENELUS.

MON abord en ces lieux ſemble chaſſer la Reine;
Mais il ſuffit de vous pour me tirer de peine:
C'eſt vous ſur-tout, Seigneur, que je cherchois,

THRASILE.

Pourquoi ?

STHENELUS.

D'une horrible imposture on a flétri ma foi :
On a dit, & mon cœur frémit à le redire,
On a fait croire au Roi qu'un noir projet m'inspire,
Qu'une aveugle fureur m'arme contre ses jours.

THRASILE.

Hé bien, si l'imposture a semé ce discours,
Il est trop éclairé pour s'en laisser séduire :
Dans son cœur aisément vous pourrez la détruire.
Que pouvez-vous en craindre ?

STHENELUS.

Et ce n'est pas aussi
La crainte qui me trouble, & qui m'amene ici.
Mais je voudrois sçavoir quel cœur assez perfide
Ose ici me charger d'un si noir parricide.
Pourriez-vous me l'apprendre ? & . . .

THRASILE.

Non, je ne sçai point
Qu'un perfide vous ait accusé sur ce point :
Mais je sçai un sujet fidéle, inébranlable,
Qui garde pour le crime une haine implacable ;
Et qui ne craignant rien de tout votre courroux,

S'eſt oſé juſques-là déclarer contre vous.

STHENELUS.

Et quel eſt-il ?

THRASILE.

C'eſt moi.

STHENELUS.

Toi ! cette perfidie
En ce même moment te coûteroit la vie ;
Mais il faut arrêter ce menſonge en ſon cours,
Et juſques-là ma gloire a beſoin de tes jours.
Je veux, pour réparer pleinement mon injure,
Que tu meures chargé d'une vaine impoſture.

THRASILE.

Et moi, trop juſtement animé contre toi,
De ton crime déja j'aurois vengé le Roi,
Si ta mort, n'étoit due au courroux qui l'anime ;
Et je ne lui veux point dérober ſa victime.
Mais ſi par ton adreſſe heureuſe à le tromper,
Son courroux ébloui te laiſſoit échapper ;
Moi-même, je ſçaurois, par ta perte ſoudaine ;
Le ſauver des périls où ſa bonté l'entraîne.

STHENELUS.

Hé bien donc, ſi c'eſt-là ce qui flatte tes vœux ;
Oſe aller le preſſer de nous oüir tous deux :
Oſe devant ſes yeux paroître en ma préſence.

THRASILE.

THRASILE.

Je ferai ce qu'il faut pour hâter sa vengeance,
Et confondre à la fois quiconque devant lui,
De l'ami de Pallante ose être ici l'appui.

SCENE III.

STHENELUS *seul.*

DE l'ami de Pallante ! ah ! c'est assez me dire,
Je n'en puis plus douter. L'entretien de Thamire,
Mes feux qu'en vain toujours j'ai cru tenir secrets,
Voilà d'où l'imposture emprunte tous ses traits.
Il court même un bruit sourd, que loin d'être partie,
Thamire est arrêtée, & qu'on craint pour sa vie.
Je voudrois la revoir, je voudrois être instruit....
Ah ! quel est, loin de vous, le sort qui me poursuit,
Belle Erixene ! hélas ! c'est peu de tant d'alarmes
Qui déchirent mon cœur, éloigné de vos charmes ;
C'est peu qu'à Syracuse un Hymen trop fatal,
Livre tout mon bonheur aux mains de mon Rival ;
De ma douleur ici l'on m'ose faire un crime.
La faveur de mon Roi, ses bienfaits, son estime,

Maitresse, amis, grandeurs, je perds tout en ce jour :
Et je n'ai conservé qu'un malheureux amour.
Cependant, poursuivons, achevons de connoître
Le crime, les témoins.... Mais qui vois-je paroître !

SCENE IV.

ERIXENE, STHENELUS, AMINTAS, GARDES.

ERIXENE *à Amintas.*

LE Roi l'ordonne : Allons. Ah ! qu'apperçois-je ici ?

AMINTAS.

De tous leurs sentimens tâchons d'être éclairci.

STHENELUS.

Quelle aventure, ô Dieux ! quelle surprise extrême !
Quoi ! c'est vous que je vois, vous en cette Cour même !
Vous vous taisez, Madame, & détournez les yeux.
Amintas, par quel sort est-elle dans ces lieux ?

AMINTAS.

C'eſt de quoi maintenant je ne puis vous inſtruire,
Et de ce pas au Fort je m'en vais la conduire.

STHENELUS.

Souffrez que je lui parle ici quelques momens.
Vous inſtruirez le Roi de tous nos ſentimens.
Vous les allez ſçavoir. Vous, ô Ciel ! dans Athenes.
Vous ?

ERIXENE.

Et quel intérêt prenez-vous à mes peines ?

STHENELUS.

Quel intérêt j'y prends ! ne me connoît-on plus ?
Avez-vous à ce point oublié Sthenelus ?

ERIXENE.

Vous, Sthenelus ! Jadis un Héros magnanime,
Sous ce nom, il eſt vrai, mérita mon eſtime :
La Grece, l'Univers d'une commune voix
Célébroit ſes vertus, & vantoit ſes exploits :
Mais il n'en reſte plus qu'une vaine mémoire,
Un autre a pris ſon nom, dont il flétrit la gloire,
Et marche ſur les pas de ces monſtres cruels,
Dont le vrai Sthenelus délivra les mortels.

STHENELUS.

Quel diſcours, juſte Ciel ! & qu'y puis-je comprendre !

ERIXENE.

Ah perfide ! tu feins de ne le pas entendre.
Tu viens sous cette feinte à loisir contempler
Les maux dont il te plaît ici de m'accabler.
Regarde, assure-toi de l'excès de mes peines.
Tes plaisirs sont certains : tu me vois dans Athenes,
Aux mains d'un ennemi de mon sang altéré :
Par sa haine déja mon trépas est juré.
On t'ôte pour jamais ma présence importune ;
Et l'obstacle qu'en moi redoutoit ta fortune.
Ma mort de tes desseins te rend maître absolu ;
Et tu vas être heureux comme tu l'as voulu.
Triomphe maintenant & vante ta victoire,
Fier auteur de mes maux dont tu tires ta gloire ;
Et pour plaire à ce Roi que tu sers aujourd'hui,
Fais lui bien concevoir ce que tu fais pour lui,
L'oubli de ton bonheur trahi par tes parjures,
Ce que je souffre ici, mes périls, mes injures,
Ma mort, dont tes mépris m'ont sçû faire une loi.
Tu n'as que trop payé ce qu'il a fait pour toi.

STHENELUS.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine.
O Dieux ! c'est Sthelenus dont se plaint Erixene.
Moi parjure ! & l'auteur du malheur qui vous suit !
Contre moi dans ce jour tout est-il donc séduit ?

N'eſt-il donc plus pour moi d'ami qui ne m'accable ?
C'eſt trop long temps ici s'alarmer d'une fable :
On impoſe à tous deux, Madame, & je le voi.
Sur un récit trompeur vous accuſez ma foi ;
Et moi, je vous croyois déja dans Syracuſe.
Thamire m'a trompé, comme elle vous abuſe.

ERIXENE.

Thamire juſques-là m'auroit oſé trahir ?

STHENELUS.

J'ignore contre moi ce qui la fait agir :
Mais quelle honte à moi que vous l'ayez pû croire !
Que vous-même à l'envie abandonniez ma gloire !
Et que vous confirmiez, en outrageant ma foi,
Tout ce qu'on oſe ici publier contre moi !
Qu'enfin un ſeul moment détruiſe dans votre ame,
Toute l'impreſſion qu'y fit jamais ma flamme !

ERIXENE.

O Dieux ! d'un Infidéle eſt-ce-là le diſcours ?
Qu'ais-je fait, juſte Ciel ! ſi vous m'aimez toujours ?
Helas ! dans ma douleur, croyant votre inconſtance,
Je viens d'apprendre au Roi mon nom & ma naiſſance.
Mais qu'il régle mon ſort au gré de ſa fureur ;
Déſabuſée enfin de ma funeſte erreur,
Qu'un doux calme ſuccede à ma douleur mortelle,

Quel bonheur de penſer que vous m'êtes fidéle !
O comment expier mon injuſte courroux !
Et toutefois, hélas ! Seigneur, puniriez-vous
Un cœur qui, ſe croyant trahi par ce qu'il aime,
Pour ne rien épargner, commence par lui-même ?

STHENELUS.

Ah ! que dans d'autres temps un diſcours ſi charmant,
Me combleroit de joie & de raviſſement !
Mais il ne s'agit plus du bonheur de ma flamme.
Quelle crainte pour vous agite ici mon ame !
O barbare deſtin ! qui ſçait faire à mon cœur,
Du bonheur de vous voir, le comble du malheur !
Sur mon amour connu pour une Pallantide,
Le Roi croit que je trame un deſſein parricide.
Je puis, en me lavant d'un forfait inconnu,
Détruire les diſcours dont il eſt prévenu.
Mais, par quelques efforts que je me juſtifie,
Dans le même péril je laiſſe votre vie.
Vous n'en êtes pas moins du ſang infortuné,
Que pour venger ſon Fils ſa haine a condamné.
Ainſi ce même bras, à qui tout fut facile,
Utile à l'Univers, à vous ſeul inutile,
Ne peut plus me ſervir contre un deſtin jaloux,
Qu'à me percer le ſein, pour mourir avec vous.

ERIXENE.

Que dites-vous, ô Ciel ! voudriez-vous vous-même
Combler par votre mort mon infortune extrême,
Corrompre les douceurs que m'offre le trépas ?
Voulez-vous que par moi, privé de votre bras
L'Univers indigné déteste ma mémoire ?
Vivez, Seigneur, vivez pour lui, pour votre gloire,
Pour la mienne. Ma mort n'enleve à vos souhaits,
Que ce qu'un triste Hymen vous ôtoit pour jamais.
Elle épargne du moins à votre ame blessée,
Du bonheur d'un Rival l'effroyable pensée ;
Elle épargne à mon cœur le désespoir secret,
De se voir pour jamais unie à ce qu'on hait.
Qu'est-ce que le trépas auprès d'un tel supplice !
Souffrez, Seigneur, souffrez que je m'en affranchisse.
Laissez-moi dans la tombe, assurant mon repos,
Me flatter que je vis dans le cœur d'un Héros,
Dont à tout l'avenir la gloire justifie,
Un malheureux amour qui m'a coûté la vie.

AMINTAS.

Madame, avec regret j'interromps vos discours.
Ma pitié pour tous deux en a souffert le cours :

Mais à plus différer, je me rendrois coupable.

STHENELUS.

Ah ! Madame.

ERIXENE.

Cédons au sort inévitable.

Adieu, Seigneur.

SCENE V.

STHENELUS.

O Ciel ! où me vois-je réduit ?
De tant d'amour pour moi sa mort sera le fruit ?
Pour en parer le coup quel parti dois-je prendre ?
Allons trouver le Roi, courons lui faire entendre...



SCENE

SCENE VI.

STHENELUS, HYLLUS.

HYLLUS.

ON vient de m'apporter, Seigneur, en cet instant,
Ce billet qui pour vous eſt, dit-on important.
Voyez, conſultez bien ce que l'on vous annonce,
Et faites-moi ſous main tenir votre réponſe.

SCENE VII.

STHENELUS *ſeul.*

QUE me veut-il ? Ouvrons. Je n'y vois point de ſeing,
Et je ne connois point les traits de cette main.

Profitez d'un avis fidele.
Le Roi vient de ſigner l'Arrêt de votre mort.
Erixene aura même ſort.
Sauvez-vous cette nuit, & fuyez avec elle.

Celui qui dans vos mains remettra ce billet
Est fidele, & doit vous apprendre,
Et l'heure & les moyens d'accomplir ce projet,
Et la route qu'il faudra prendre.

D'où me vient cette lettre? & qui dans mon malheur,
M'offre ici son secours avec tant de chaleur?
Quel ami... Mais plutôt n'est-ce point que Médée,
N'espérant plus ma mort sans succès demandée,
En m'effrayant, du moins, me voudroit écarter
D'une Cour où je suis pour elle à redouter?
Allons, montrons au Roi, par cet écrit coupable,
Des pieges qu'on me dresse, un témoin véritable
Qu'il comprenne... Mais non, qu'and ce billet rendu
Justifieroit mon cœur d'un crime prétendu,
Ce n'est que me sauver; & toute cette adresse
N'assure point ici les jours de ma Princesse.
Et qui sçait après tout, si cet avis secret,
Ne me vient point du Roi, qui me perd à regret?
Tantôt de mon destin craignant pour moi la suite,

Lui-même il me vouloit obliger à la fuite.
Mais quoi ? remettroit-il ſa victime en ma main ?
Quoi qu'il en ſoit, il faut hazarder ce deſſein.
Eſt-il d'autres moyens de ſauver Erixene ?
Si je n'entreprends rien, ſa mort eſt trop certaine.
Je ne ſuis pas certain, flatté par ce Billet,
Que le ſens qu'il contient cache un piege ſecret.
Ah ! contre mon devoir en quel pas je m'engage !
De tous mes ennemis quel ſera le langage ?
Qu'ils ſe vont applaudir de m'avoir accuſé !
Mais enfin ce que j'aime à la mort expoſé,
Emporte ma raiſon, éperdue, égarée.
Allons : Mais de ces lieux quand je l'aurai tirée,
Je reviens auſſi-tôt me rendre aux mains du Roi,
Et payer de mon ſang, & pour elle, & pour moi.

SCENE VIII.

ARCAS, STHENELUS.

ARCAS.

SEIGNEUR, qu'ai-je entendu ? Quelle étrange nouvelle ?

STHENELUS.

Viens, ſuis moi, cher Arcas, j'ai beſoin de ton zele.
Allons où le deſtin, vainement combattu,
Malgré tous mes efforts entraîne ma vertu.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGE'E *seul.*

JUSTE Ciel! Qu'ai-je appris! ma vengeance est bravée.
Du Fort, avec Thamire, Erixene est sauvée;
Et sa garde séduite avec elle sortant,
Deux hommes ont paru, qui l'ont jointe à l'instant.
De loin, & dans la nuit, on a pû les connoître.
Mais quoiqu'en mes Etats je craigne plus d'un Traître,
Quoi qu'Erixene ici puisse être en ce projet,
Des amis de son Pere appuyée en secret,
Je n'en puis accuser que la main d'un Rebelle,
Qu'une amour éperdue intéresse pour elle.
C'est Sthenelus, sans doute, accompagné d'Arcas.
Mes ordres sont donnés pour courir sur leurs pas.
Il leur reste à passer les portes de la ville:
Mais comme cet obstacle à prévoir est facile,
Il est à présumer qu'ils ont aussi séduit,

Ceux qui pour les garder y veillent cette nuit ;
Ainsi pour me trahir tout est d'intelligence.
Voilà pour un ingrat le fruit de ma clémence.
De toutes mes bontés voilà quel est le prix.

SCENE II.

EGE'E, HYLLUS,

HYLLUS.

CALMEZ l'inquiétude où flottent vos esprits,
Seigneur ; avec vos vœux la fortune conspire,
Et l'on vient de reprendre Erixene, & Thamire ;
On les ramene.

EGE'E.

O Dieux ! vous m'avez secouru.

HYLLUS.

De leur fuite averti, Thrasile est accouru,
Suivi d'un gros d'amis & de soldats fidelles,
Et sans périls d'abord a cru s'emparer d'elles :
Leur escorte en effet a fui sans résister.
Deux seuls à vos soldats osent les disputer ;
Et leur courage, aidé du désordre & de l'ombre,

Balance quelque temps l'avantage du nombre.
Ils se font un rempart de mourans & de morts ;
Et tandis qu'à les prendre on fait tous ses efforts,
On emmene Erixene, & j'ai cru que mon zele
Vous en devoit, Seigneur, la premiere nouvelle.

EGE'E.

Allez, que sans Thamire on l'amene en ces lieux,
Je veux l'entendre seule.

SCENE III.

EGE'E *seul.*

O Secourables Dieux !
Vous ne permettez pas que l'audace & le crime
Bravent si pleinement mon courroux légitime ;
Et faisant avorter un dessein odieux,
Sur son perfide auteur vous dessillez mes yeux.
Plus de lâche retour, plus d'indigne clémence,
Si l'Ingrat une fois retombe en ma puissance.
Mais déja ma captive est remise en mes mains.

SCENE IV.

EGE'E, ERIXENE, HYLLUS.

EGE'E.

Quoi, Madame, c'eſt vous qui formez ces
deſſeins ?
Vous qui braviez tantôt la mort en ma préſence,
Vous craignez maintenant & fuyez ma vengeance ?
Sans doute depuis peu vos projets glorieux,
Par de nouveaux attraits vous ont frapé les yeux !

ERIXENE.

N'inſultez point, Seigneur, au malheur qui m'entraîne,
Et jouiſſez du ſort qui m'offre à votre haine,
Immolez un objet qui vous bleſſe les yeux.
Le Ciel me fit d'un ſang, qui vous eſt odieux.
Voilà quel crime en moi doit ici vous déplaire.
Pourquoi m'en chercher un frivole, imaginaire ?
De quoi m'accuſez-vous ? & qu'eſt-ce que je puis ?
Suis-je donc tant à craindre en l'état où je ſuis ?
Des rives où j'allois par l'orage écartée,

Vous cherchois-je en ces bords, où les flots m'ont
jettée ?
Et si vous me croyez le motif & le prix
De ce complot secret contre vous entrepris,
M'auroit-on envoyée au Roi de Syracuse ?
Ce n'est point la frayeur qui fait que je m'excuse.
Pallantide, ce nom me condamne à la mort :
J'en accepte l'arrêt ; mais du moins dans mon sort,
Ne mêlez pas, Seigneur, ceux que de vaines
Fables
A vos yeux abusés font passer pour coupables.

EGE'E.

Pour garans de leur foi je prendrai vos discours !
Et qui m'assurera, trompé par vos détours,
Que le bruit d'un hymen qu'on prit soin de ré-
pandre,
N'étoit pas un faux bruit semé pour me surpren-
dre ?
Tandis que vous veniez, pleine de vos projets,
Inconnue, & présente, en hâter les effets ?
Votre haine commune à toute votre race,
Votre déguisement, votre amour, votre audace,
L'avis des Dieux, les vents & les flots en cour-
roux,
A l'aspect de ce Port déclarés contre vous :

Votre déſeſpoir même après tant d'artifices,
Sont-ce là contre vous de trop foibles indices ?
Mais ſi la vérité parle par votre voix,
Sans feinte, ſans détour, dites-moi cette fois,
Quels ſont ces défenſeurs, de qui l'audace extrême. ...

SCENE V.

EGE'E, AMINTAS, ERIXENE.

AMINTAS.

N'EN doutez plus, Seigneur, c'eſt Sthenelus lui-même,
Et ce fer vous en eſt un témoin aſſuré.
Je l'ai tiré du ſein de Tharſile expiré.
Sans doute Sthenelus accablé par le nombre,
Dans la confuſion de cette nuit ſi ſombre,
Aſſez ſubitement ne l'a pû dégager
Du corps, où ſa fureur venoit de le plonger:
Je l'arrache avec peine, &....

EGE'E.

Me trompé-je ? donne,
Que vois-je ? juſtes Dieux !

AMINTAS.

Seigneur, qui vous étonne ?
Quel mouvement ſoudain agite vos eſprits ?

EGE'E.

Ah ! je connois enfin l'aſſaſſin de mon Fils.
Mais quoi ? ne s'eſt-on pas aſſuré de ce Traître ?

AMINTAS.

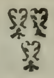
Oui, Seigneur, & bien-tôt vous l'allez voir paroître.
Vos Soldats ont pris ſoin, ſur vos ordres exprès,
De réſerver ſa vie à vos juſtes Arrêts.
Mais comme l'on craignoit que le peuple en alarmes
Pour un captif ſi cher ne prît contr'eux les armes ;
Pour éviter la foule, en conduiſant ſes pas,
Ils prennent les détours qu'on ne ſoupçonne pas.
Arcas eſt en lieu ſûr ; & par ma vigilance
Je ſçaurai .... Mais je vois Sthenelus qui s'avance.

EGE'E.

Enfin, graces aux Dieux, je vais être vengé.

ERIXENE.

O ſort ! pour m'accabler tu n'as rien négligé.



SCENE VI.

EGE'E, STHENELUS, ERIXENE, AMINTAS.

STHENELUS.

Seigneur, sans qu'il fallût y forcer mon courage,
De mon retour certain vous avez là le gage;
Moi-même, je venois m'offrir au châtiment
D'un dessein généreux entrepris vainement;
C'est l'unique forfait où ma flamme trompée ....

EGE'E.

Le seul forfait, Ingrat! connois-tu cette épée?

STHENELUS.

Oui, Seigneur : c'est la mienne; & cette même main
D'un perfide ennemi vient d'en percer le sein.
Par elle j'ai puni sa trahison connuë.

EGE'E.

Et comment en tes mains est-elle parvenuë?

STHENELUS.

C'est de tout l'Univers un secret ignoré,
Et qui jamais par moi ne sera déclaré.

Quel fruit tirerez-vous de ſçavoir ce myſtére ?

EGE'E.

Quel fruit peux-tu prétendre en me le voulant taire ?

Je ne connois que trop d'où partent tes refus,
Perfide : c'eſt par toi que mon Fils ne vit plus.
Sa mort a mis ce fer dans tes mains homicides ;
Et c'eſt avec raiſon que les fiers Pallantides
Se ſont vantés du coup dont ils t'avoient chargé.
Mais que viſiblement les Dieux m'on protegé !
Qu'ils t'ont bien aveuglé, quand ta main ſanguinaire
Oſa porter contre-elle un témoin ſi ſincére !
Par quel évenement tes crimes éclaircis...

STHENELUS.

Qui moi ! vous m'imputez la mort de votre Fils !
Où l'aurois-je connu ! Par quel nouvel outrage
Veut-on...

EGE'E

Cette fierté t'eſt un foible avantage,
Il faut, il faut parler : il faut me confeſſer,
Par quel ſort en tes mains ce fer a pû paſſer.

STHENELUS.

Si ma fidélité frape peu votre vüe,

Ma fermeté du moins vous eſt aſſez connuë,
Pour comprendre qu'il n'eſt ni pouvoir, ni rigueur,
Capable d'arracher un ſecret de mon cœur.
S'il vous eſt cependant d'une extrême importance,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, je rompe le ſilence,
Je ſouhaite, Seigneur, une grace de vous.
J'en excepte mes jours dévoüés à vos coups :
Faites-moi ſeulement une ferme promeſſe,
Que vous épargnerez cette jeune Princeſſe.
Peut-être mon ſecret, quand vous l'aurez appris,
Ne vous paroîtra pas, Seigneur, d'un ſi grand prix ;
Mais tel qu'il eſt enfin, ſi vous voulez l'entendre,
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis vous l'apprendre.

EGE'E,

Ses jours ſont aſſurés, je te le jure.

ERIXENE.

Et moi,
Quel que ſoit ce ſecret que veut ſçavoir le Roi,
J'en atteſte des Dieux la puiſſance ſuprême,
Vous en perdrez le fruit & par cette main même,
Je meurs, ſi vous mourez ; & malgré votre effort,

STHENELUS.

Vous perdrez ce deſſein quand vous ſçaurez mon ſort.
Je me vais, attirer votre juſte colére:
Oui celui qui forma le deſſein de vous plaire,
Pour qui d'un Roi puiſſant vous mépriſez les vœux,
Et bravez tous les traits d'un ſort ſi rigoureux,
N'étoit qu'un Impoſteur, qu'un peu de renommée,
Cachoit ſous un faux nom à votre ame enflammée,
Et qui brûlant d'un feu qui vous doit outrager,
N'offroit à votre amour que le Fils d'un Berger.

ERIXENE.

Qui? vous?

EGE'E.

Et d'où vient donc que tu t'es oſé dire
Du ſang de Sthenelus, illuſtre dans l'Epire?

STHENELUS.

Le ſort en fut l'auteur, les Dieux m'en ſont témoins,
Et l'endroit, où ce fer fut trouvé par mes ſoins.

EGE'E.

En quel temps? en quel lieu?

STHENELUS.

Sous un Autel ruſtique,
Dans un bois où l'on vient par un uſage antique,
Implorer tous les ans Jupiter Sthenien.
C'eſt-là, c'eſt de ce nom que je formai le mien,
Au lieu du premier nom, qui donné par mon Pere,
De ma baſſe origine eût trahi le myſtére;
Et par mille travaux je courus démentir,
Le ſort injurieux qui m'en a fait ſortir.
Frapé de leur éclat, chacun me voulut croire
D'un ſang dont en effet je ſoutenois la gloire.
Je laiſſai dans l'erreur tous les peuples ſurpris,
Et dérobai par là mon ſang à leurs mépris.

EGE'E.

Quel trouble dans mon cœur ce récit a fait naître?
Et qui t'avoit appris où ce fer pouvoit être?

STHENELUS.

Mon Pere qui touchoit aux portes du trépas.
Il m'appella, me prit, pleurant entre ſes bras,
Me dit que de mon ſort je priſſe peu d'alarmes,
Qu'il ſçavoit que les Dieux, pour eſſuyer mes larmes,
Me feroient retrouver bientôt dans leur appui,
Tout ce que par ſa mort je croyois perdre en lui;
Que

Que par ce fer caché ſous un Autel champêtre,
Un jour avec éclat je me ferois connoître :
Il me marqua l'endroit où je l'irois trouver ;
Et ſurpris de la mort, il ne put achever.
J'exécutai ſon ordre, & pour n'y plus paroître,
J'abandonnai dès-lors le lieu qui m'a vû naître ;
Et ſous un nouveau nom déguiſant mon deſtin,
De mon trépas alors courut un bruit certain.
J'appuyai ce faux bruit qui cachoit ma naiſſance.

EGE'E.

O Ciel ! ne démens point ma ſecrette eſpérance.
Et ton Pere ? Quel nom portoit-il ? En quels lieux
As-tu reçû de lui la lumiére des Cieux ?

STHENELUS.

De tout mon ſort, Seigneur, je vous ai rendu compte ;
Qu'eſt-il beſoin encore de vous prouver ma honte?

EGE'E.

Il y va de tes jours, de ton bonheur, du mien.

STHENELUS.

Son nom étoit Lycas.

EGE'E.

Dieux ! qu'entens-je ? Et le tien ?

STHENELUS.

Vous le voyez, Seigneur, gravé ſur cette épée.

EGE'E.

De quel étonnement ai-je l'ame frapée !
Et ton pays ?

STHENELUS.

Un lieu nommé Celenderis,
Près des murs de Trezene.

EGE'E.

Ah Thesée ! Ah mon Fils !
Est-ce toi, que le Ciel offroit à ma colére ?
Est-ce toi que je trouve armé contre ton Pere ?

STHENELUS.

Moi, Seigneur !

ERIXENE.

Lui, son Fils !

EGE'E.

Oui, reconnois ton sort,
Crois-en d'un Pere émû la joie & le transport.
Un autre par mon ordre en prit le caractére.
Rends-moi le cœur d'un Fils, tu vois l'amour d'un Pere ;
Et détachant ton sort d'un complot odieux ;
Viens régner sur le Trône, où régnoient tes Ayeux.
O Dieux ! où m'emportoit une aveugle furie !
Pour venger ton trépas j'allois t'ôter la vie.

Vous, courez à la Reine annoncer ce bonheur.

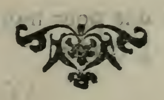
ERIXENE *à part.*

Croirai-je, juſtes Dieux, ce que je vois ?

STHENELUS.

Seigneur,

Pardonnez à mon ame interdite, éperduë.
Le ſilence où me jette une joie imprévue,
Moi, le Fils de mon Roi ! Par quel tendre tranſport
Je ſens que mon amour me confirme mon ſort.
Que je ſuis de ce nom digne par ma tendreſſe !
Mais, Seigneur, vous voyez cette jeune Princeſſe ;
C'eſt moi, c'eſt mon amour qui cauſa ſes malheurs ;
Et bien-loin de ſonger à ſéparer nos cœurs,
Souffrez ce ſentiment d'une flamme fidelle.
Plus de gloire pour moi, plus de bonheur ſans elle :
Elle eſt de mes travaux & le prix & l'objet.



SCENE VII.

EGE'E, STHENELUS reconnu pour Theſée, ERIXENE, AMINTAS, UN GARDE.

UN GARDE.

De la Reine, Seigneur, apprenez le projet.
Du ſort de votre Fils elle eſt inſtruite à peine,
Que j'ai vû ſur ſon front une rougeur ſoudaine.
La honte & le dépit éclatent dans ſes yeux.
Elle s'en va, dit-elle, abandonner ces lieux.
Son départ réſolu s'apprête en diligence.

SCENE DERNIERE.

EGE'E, THESE'E ERIXENE.

THESE'E.

Ah! faut-il que pour moi, Seigneur...

EGE'E.

Va, ta préſence
Me conſole de tout; & je vaincrai mon cœur

Pour mettre tous mes ſoins à combler ton bonheur.
Sans vous je ne puis, & c'eſt à vous, Madame,
D'achever mon projet en couronnant ſa flamme.
Je crois que votre cœur ne m'en dédira pas.
Par là de nos maiſons calmons tous les débats.
Que Pallante avec joie apprenne que ſa Fille
A remis, par mon choix, le Sceptre en ſa famille.

ERIXENE.

Seigneur, quelle bonté, quel deſtin glorieux! ..

EGE'E.

Allons, & que le bruit s'en répande en tous lieux,
Qu'Athenes, partageant mon bonheur & ma joie,
Reconnoiſſe le Fils que le Ciel me renvoie.

Fin du Tome I.


SAD





